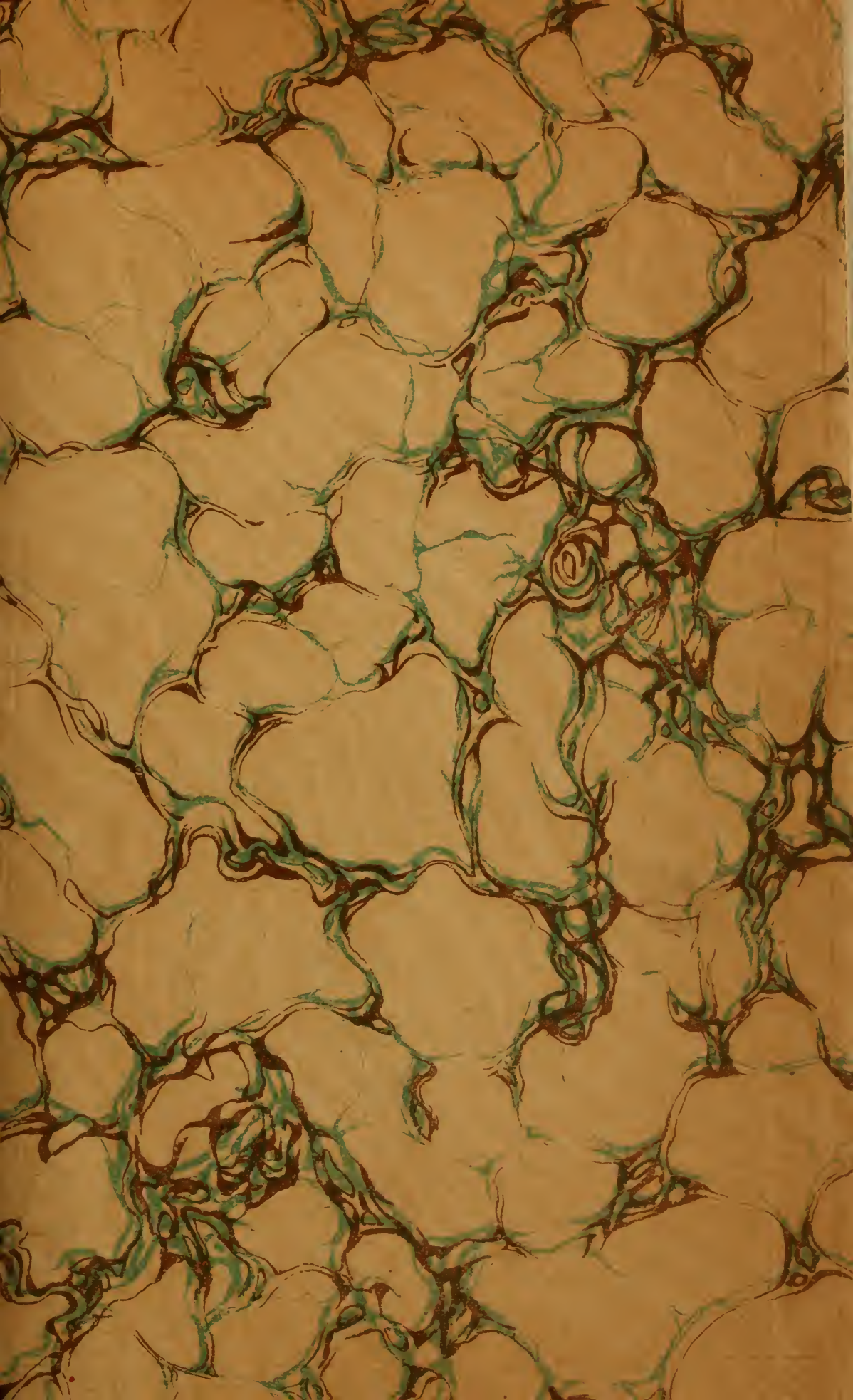
U d'/of OTTAWA
39003011780672



DEVOIRS DES CATHOLIQUES

ENVERS L'ÉGLISE

ABBEVILLE

IMPRIMERIE BRIEZ, C. PAILLART ET RETAUX

DEVOIRS

DES

CATHOLIQUES

ENVERS L'ÉGLISE

Retraite des hommes prêchée à Notre-Dame de Paris en 1870

PAR

LE R. P. FÉLIX

de la Compagnie de Jésus.

ANNEXE DE LA BIBLIOTHÈQUE
uOttawa
LIBRARY ANNEX

K
10B

Université d'Ottawa
BIBLIOTHÈQUES
LIBRARIES
University of Ottawa

PARIS

C. DILLET, LIBRAIRE-ÉDITEUR

15, RUE DE SÈVRES, 15

1872

Droits de traduction et de reproduction réservés

BX
2350
.F427
1872

DÉDICACE

A MES AUDITEURS ET AMIS DE NOTRE-DAME

Plusieurs d'entre vous m'ont supplié de faire revivre pour eux, au moins dans son principal enseignement, la Retraite de Notre-Dame de 1870. Je vous obéis, en vous renvoyant de loin ces paroles qui vous ont (je le sais) particulièrement émus , et je vous demande la permission de vous les adresser à vous-mêmes, et de vous les léguer comme l'un des plus chers souvenirs de ma vie. A qui, en effet, mieux qu'à vous, pourrais-je dédier ces paroles? N'est-ce pas vous qui les avez inspirées? vous qui les avez fait naître dans mon âme, et qui les avez recueillies dans vos cœurs, lorsqu'elles tombaient de mes lèvres? A la lettre, elles vous

appartiennent ; elles sont vôtres, et c'est à vous qu'elles reviennent.

Sans doute ce livre veut arriver jusqu'à d'autres encore et leur faire aussi quelque bien. Mais ces paroles voudraient vous retrouver dans la foule, et vous revenir à vous particulièrement, comme l'écho d'une voix qui, pendant dix-huit ans, n'a retenti que pour vous, et que vous ne vous êtes pas lassés d'entendre. A ce seul titre je me sens autorisé à venir vous redire, dans ces pages muettes, ces paroles qui devaient clôre mon long apostolat au milieu de vous. Les derniers mots de l'ami retentissent mieux au cœur, et y trouvent un accueil plus sympathique. Voilà pourquoi, malgré ses défauts, j'ose espérer pour ce livre, à votre foyer domestique, et surtout au foyer plus intime de vos âmes, l'hospitalité de la bienveillance, j'allais dire la bienvenue de l'amitié.

Vous remarquerez, et le public pourra remarquer avec vous, que cette Retraite de 1870 n'a pas le caractère ordinaire des Retraites, et en particulier des Retraites de Notre-Dame. Dans ces exercices tout pleins d'une solennité grave, il vous en souvient, nous aimions à faire briller,

de préférence, sur vos âmes recueillies, la grande clarté des fins dernières et des vérités suprêmes. La Mort, le Jugement, l'Éternité, l'Enfer, le Paradis, le péché, les passions, le repentir, la prière, les vices qu'il faut fuir et les vertus qu'il faut pratiquer : tels étaient, d'ordinaire, les sujets austères qui tenaient vos âmes religieusement attentives, et souvent saintement émues, durant ces soirées méditatives de la Grande semaine qui vous préparait à la communion du jour de Pâques : semaine pour moi deux fois grande, où j'ai pu voir tant de larmes couler des yeux, tant de sanglots soulever les poitrines, tant de consciences s'ouvrir, tant de cœur s'attendrir ; grandes et belles fêtes de l'apostolat, où le Maître des âmes, vainqueur du péché, me donnait comme la meilleure joie de ma vie, la joie de vous embrasser réconciliés par la grâce et transfigurés par le repentir.

Le caractère exceptionnel de cette Retraite de 1870 s'explique par la situation où vous et moi nous nous trouvions alors. Le courant même du sujet amenait d'ailleurs, comme de lui-même, cette prédication très-spéciale, des *devoirs des catholiques envers l'Église :* prédication essen-

tiellement pratique qui couronnait, en le complétant, l'enseignement dogmatique sur l'autorité et l'infaillibilité de l'Église catholique en général, et du Souverain-Pontife en particulier[1].

Les grandes vérités écartées du premier plan de la Retraite n'ont pu trouver place que dans les causeries familières dont nous faisions, d'ordinaire, précéder le discours. Nous ne pouvions reproduire ici ces rapides causeries souvent plus fructueuses que le discours lui-même. Faites au souffle de l'heure et au vol de l'improvisation, elles nous échappent à nous-mêmes, et il nous serait impossible d'en ressaisir les fils brisés pour en recomposer le tissu généralement fort varié. Ces gloses, d'ailleurs, dont l'intérêt pratique était de toucher un peu à tout, j'entends à tout ce qui tient à votre vie réelle, n'étaient guère que les variations changeantes d'un thême qui demeurait toujours à peu près le même; le résultat à obtenir se représentant, chaque année, semblable et identique à lui-même.

Vous ne retrouverez donc dans ce volume que

1. Voir les *Conférences de* 1870 (chez Jouby-Roger, rue des Grands-Augustins, 7, Paris).

l'enseignement, alors et aujourd'hui encore, fort actuel, des *devoirs des catholiques envers l'Église*. En face du Concile du Vatican qui préoccupait tous les esprits, tenant les uns dans l'espérance, les autres dans la crainte, tous dans l'attente, on se demandait ce qui allait arriver, et dans quel sens allait parler l'infaillible oracle. Il y avait dans vos âmes des émotions et des tressaillements ; et la mienne en ressentait l'inévitable contre-coup. Peut-être en retrouverez-vous des traces encore sensibles, même dans ces paroles déjà trop refroidies. Quelques-uns ont pu trouver que je ne ménageais pas, autant qu'ils l'auraient souhaité, des appréhensions et des susceptibilités qu'ils estimaient légitimes, et qui étaient certainement dévouées et sincères. En présence du dogme non encore défini, ils auraient voulu trouver dans ma pensée quelque chose de moins décidé, et dans ma parole, de moins affirmatif. Mais tous sans exception, vous avez rendu à la plénitude de ma franchise une justice dont je vous remercie ; et ce n'est pas vous, mes frères dans la foi, qui me reprocheriez, aujourd'hui, d'avoir été affirmatif avec la vérité, décisif avec l'Église, et d'avoir laissé

pressentir d'avance, dans une parole filiale, la pensée de ma mère.

Quoiqu'il en soit, maintenant que l'Église a parlé à tous, il n'y a plus pour tous que les mêmes devoirs à remplir envers cette maternité souveraine. Et ce sont ces devoirs, et rien que ces devoirs, que je viens aujourd'hui vous redire, en vous envoyant dans ce livre le souvenir d'un ami qui ne saurait plus vous oublier.

Ah ! puissent ces paroles vous être plus qu'un souvenir du passé. Puissent-elles vous être, par dessus tout, une lumière et une force dans les jours obscurs et difficiles que nous traversons, et dans les jours plus obscurs et plus difficiles que nous sommes peut-être appelés à traverser encore.

Les lamentables événements accomplis au milieu de nous, depuis que ces paroles ont retenti dans vos âmes sous les voûtes de la vieille basilique, rendent à des accents, déjà plus ou moins oubliés, une actualité et une importance qui ne vous peut échapper. A la clarté sinistre qui vient de luire sur nos abîmes, il devient plus que jamais évident pour toute âme sincère, que le salut de la société n'est que dans le

triomphe de l'Église. L'Église est pour la société moderne jetée à travers ses cataclysmes, ce que l'arche de Noë fut pour la race humaine aux jours du déluge ; elle seule peut nous garder sains et saufs au dessus des grandes eaux que toutes les cataractes de la révolution font monter de toutes parts.

Mais pour que l'Église soit le salut de la société, une chose est nécessaire, l'union de tous les catholiques dans l'arche portée sur les flots ; mais surtout l'acceptation unanime, courageuse et persévérante de tous nos devoirs envers cette Église, qui seule peut nous sauver, et qui aujourd'hui, en face de toutes nos défaillances, de tous nos obscurcissements et de toutes nos ruines, demeure l'unique lumière, l'unique force et l'unique espérance d'une société menacée d'une nuit absolue et d'un effondrement universel.

Nancy, 4 novembre 1871.

J. FÉLIX, S. J.

PREMIÈRE CONFÉRENCE

PREMIÈRE CONFÉRENCE

NOTRE PREMIER DEVOIR ENVERS L'ÉGLISE

CROIRE A SA PAROLE

Justus autem ex fide
vivit. (Rom. I, 17.)

Messieurs,

Dans les conférences de cette année, nous avons essayé de vous montrer, sous son vrai jour et dans toute sa vraie grandeur, l'incomparable phénomène de l'autorité de l'Église, couronné par la divine prérogative de l'infaillibilité catholique en général et de l'infaillibilité pontificale en particulier, comme un édifice est couronné par son dôme sublime. C'était déjà vous dire, implicitement, les droits qu'a sur nous tous

cette autorité de l'Église démontrée souveraine.

Cette prédication, toutefois, appelle comme son complément nécessaire l'exposition de nos devoirs de catholiques envers cette divine et maternelle autorité : et c'est ce qui va faire l'objet principal de cette retraite préparatoire à la communion paschale. Ainsi à la proclamation des droits de l'Église sur nous, répondra la proclamation de nos devoirs envers l'Église ; ainsi l'exposé de ce qu'il faut faire complétera l'exposé de ce qu'il faut croire, et à l'enseignement directement doctrinal succédera l'enseignement directement pratique.

Les circonstances très-exceptionnelles où nous sommes légitimeront assez, devant vous, le choix de ce sujet peu usité dans le cours ordinaire de nos retraites; et les simples causeries dont nous faisons précéder nos discours toucheront les divers points qui ne pourront trouver place dans le cadre du sujet principal, à savoir nos devoirs de catholiques envers la divine autorité de l'Église.

Quel est notre premier devoir comme chrétiens catholiques envers l'Église notre mère? Je réponds : le devoir de *croire à sa parole,* écho

humain de la divine parole de Jésus-Christ.

L'Église, pour nous catholiques, est une mère, et le premier droit de toute maternité, c'est de demander la foi de l'enfant à la parole de la mère. Que deviendrait l'éducation, si l'enfant, devant l'enseignement d'une mère, posait des points d'interrogation, et discutait sa parole? Or l'humanité est comme un enfant que l'Église élève, et l'Église, elle aussi, prend pour base de l'éducation qu'elle nous donne, la foi à sa propre parole. Aussi l'Église assemblée en concile, c'est la mère de l'humanité fidèle, se levant dans toute sa majesté, et disant en regardant de loin ou de près tous ses enfants épars dans l'univers: Mes enfants, écoutez et prêtez l'oreille; je vais parler: organe visible du Verbe invisible je vais faire entendre l'écho de son infaillible voix. A moi de vous parler et de vous dire la vérité ; à vous de m'écouter et de croire à la vérité qui vous vient par ma voix : heureux enfants de pouvoir appuyer votre chancelante pensée sur la parole de votre infaillible mère.

A nous enfants de l'Église, race des *vrais croyants*, à nous de remplir ce devoir filial: croire à la parole de notre divine mère; à nous de porter

dans l'accomplissement de ce devoir la véritable intelligence de notre foi catholique.

Ah! Messieurs, les *véritables croyants,* les hommes de foi, dans le grand sens de ce mot, sont aujourd'hui bien plus rares qu'on ne pense. On ne comprend pas assez que la foi, la foi absolue à la parole de l'Église nous révélant la pensée et nous transmettant la parole même de Jésus-Christ, est l'*esprit* natif, la *loi* souveraine, et la *force* suprême de notre vie catholique ; on ne comprend pas assez que ce mot : *je crois à l'Église catholique,* exprime, tout à la fois, le *principe vital* qui constitue notre vie, la *loi fondamentale* qui la gouverne, l'*invincible force* qui la fait agir. Et alors même que nous faisons profession ouverte d'admettre théoriquement cette fonction éminente de la foi dans notre vie chrétienne, souvent nous y dérogeons, dans la pratique, par une manière de croire qui ment et à ce principe et à cette loi et à cette force intime de notre vie catholique.

On admet spéculativement qu'il *faut* croire ; on ne comprend pas pratiquement *comment* il faut croire.

Voilà pourquoi je veux montrer dans ce dis-

cours, comme base fondamentale de tout mon sujet, les deux points suivants :

1° Ce que la foi catholique est pour nous, c'est-à-dire ce que pour nous renferme ce mot : *croire à l'Église.*

2° Ce que nous devons être pour notre foi catholique, c'est-à-dire *comment* nous devons croire à l'Église, pour garder le signe et le caractère des véritables croyants.

I

Et d'abord, Messieurs, essayons de bien entendre ce que signifie pour nous cette parole : *je crois à l'Église,* et tâchons de nous faire de la foi catholique une idée et une notion exactes. La vraie pratique de notre foi ne peut sortir que de la véritable intelligence de notre foi. Comme toute chose créée pour vivre et agir, l'Église a un *principe* qui la meut, un *souffle* qui l'inspire ; elle a une *loi* qui la gouverne et la fait marcher dans sa voie ; et, c'est en animant tous les

membres de cet *esprit vital* et c'est en les soumettant à *cette loi* souveraine, qu'elle donne à notre vie une *force* invincible et une incomparable puissance : si bien que la foi est tout ensemble pour nous, et le *principe* constituant, et la *loi* dirigeante, et la *force* agissante de notre vie catholique. Ce que j'affirme par ce simple énoncé va s'éclaircir par le développement.

Oui, Mes Frères, il y a tout d'abord un grand souffle qui traverse l'immense corps de la catholicité, un *principe vital* qui l'anime et en explique tous les mouvements. Ce souffle vivifiant, ce premier principe constituant de la vie catholique, c'est l'esprit de foi, c'est-à-dire de la libre et ferme adhésion à la doctrine de Jésus-Christ enseignée par la parole de l'Église ; et ce qui est vrai de tout le corps de l'Église doit être vrai de chaque membre pénétré par la vie de tout le corps.

Il y a au fond de tous les êtres qui vivent, quelque chose que les savants cherchent toujours sans arriver à le saisir et à le bien définir jamais : c'est ce qu'ils nomment, à défaut d'autre formule plus précise, le *principe vital,* c'est-à-dire ce je ne sais quoi d'intime, de primitif et de mys-

térieux, qui habite aux plus lointaines profondeurs de l'être. La vie humaine a son principe vital ; la vie animale a son principe vital ; la vie végétale, elle aussi, a son principe vital ; et jusque dans les êtres inorganiques, et qu'on appelle d'ordinaire êtres inanimés ou sans vie, encore y a-t-il la force latente, qui donne à toutes les parties constituantes, leur cohésion, leur agrégation, leur forme, leur harmonie. C'est ce que les payens eux-mêmes avaient deviné, ce qu'ils nommaient le *mens agitat molem*, le *spiritus intus alit ;* quelque chose comme l'âme qui meut la masse, comme l'esprit qui la nourrit par le dedans, pour lui donner au dehors son développement et son expansion.

Ici, Messieurs, la nature entière nous ouvre dans son vaste sein des horizons immenses. Mais, pour ces discours bien plus destinés à édifier vos âmes qu'à exciter votre curiosité, c'est assez d'avoir entr'ouvert ces profondeurs de la création, pour vous y montrer de loin, et en passant, l'esprit mystérieux qui la traverse en tout sens. Je me hâte donc, au plus vite, de vous faire remarquer que ce qui est vrai ici dans l'ordre de la vie physique et dans le domaine de la nature matérielle,

ne l'est pas moins dans l'ordre de la vie morale et de la vie humaine proprement dite.

Dans toute agrégation humaine, dans toute association où des hommes s'unissent comme en un corps pour un but quelconque, il doit y avoir, et il y a, en réalité, un esprit qui anime tous les membres, maintient leur cohésion, et fait, au sens le plus vrai, la réalité de leur communion. Il n'y a pas de corps moral, d'agrégation sociale quelconque, sans un esprit intime et commun, qui attire les membres vers les membres, pour les rattacher à un même centre, et pousser au même but le corps tout entier. Si le corps dans son ensemble est coordonné par rapport à une fin légitime, s'il marche à la conquête du bien ; alors c'est l'esprit du bien qui en est l'âme et le principe vital ; s'il est organisé pour un but illégitime et pour le triomphe du mal ; alors c'est l'esprit du mal qui en est l'esprit vital et le moteur efficace.

Cet esprit intime animant tous les membres pour les pousser à une même et commune action est ce que l'on peut nommer l'*esprit de corps :* l'esprit de corps, qui fait peur à tant d'hommes de ce temps, et qui n'est au fond,

que la plus simple nécessité des choses.

On a reproché à certaines institutions fonctionnant dans l'Église et consacrées par l'Église, d'avoir ce que l'on nomme, avec une frayeur calculée, l'*esprit de corps*. C'était reprocher à un corps d'avoir une âme, et à une institution de subir la nécessité de toute institution. Et pourquoi, et comment, je vous prie, trois hommes seulement pourraient-ils s'unir pour un but commun et une action collective, sans avoir un esprit de corps ? Est-ce que pour marcher au but proposé, il ne faut pas que tous les membres coopérateurs d'une même œuvre reçoivent la direction d'une même idée et l'inspiration d'un même souffle ? Et cette idée qui éclaire, et ce but qui attire, et ce souffle qui pousse, est-ce qu'en se combinant ensemble, ils ne constituent pas nécessairement ce que nous appelons l'*esprit de corps,* c'est-à-dire l'âme qui anime, le principe qui meut l'ensemble à la conquête d'une même destinée ? Quand cinq ou six hommes, chrétiens ou non, s'unissent, rien que pour créer un simple organe de publicité, philosophique, littéraire ou politique, une revue, un journal ; est-ce qu'ils peuvent échapper à la nécessité

de s'animer d'un même souffle, d'agir sous la même inspiration, de s'éclairer à la lumière d'une même idée ? Et sous ce rapport, même ce que vous nommez le petit journal, le plus petit des journaux, est-ce qu'il ne porte pas sur chacune de ses feuilles légères le témoignage authentique de son esprit de corps?

Eh bien, Messieurs, l'Église catholique, elle aussi, doit avoir son esprit de corps. Elle le doit d'autant plus, qu'étendant ses membres jusqu'aux extrémités du monde, plus que toute autre association elle a besoin de cet esprit intime et fort, qui, des rivages même les plus lointains, puisse les retenir tous dans une invincible unité et dans une inviolable vitalité. Il faut que du couchant à l'aurore, et du midi au septentrion, il y ait comme une mystérieuse électricité qui circule en tous les membres ; électricité latente et silencieuse, qui, comme dans la nature universelle, est le principe de la force, du mouvement, de la beauté et de la fécondité.

Or, ne l'oublions jamais, cet esprit qui anime tout le corps de l'Église, cet esprit qui est la première raison de la cohésion de tous ses membres, cet esprit qui est tout ensemble sa

lumière, son souffle, son ressort, son impulsion, son mouvement, sa vie enfin, sa vie intime, son principe vital ; c'est l'*esprit de foi*. Oui, l'esprit de la foi, j'entends de la foi à la parole de son Christ, de la foi au surnaturel, au céleste, à l'immortel, au divin ; voilà pour elle le *mens agitat molem ;* voilà le *spiritus intus alit,* de la catholicité tout entière.

Eh bien, Messieurs, cet esprit qui anime et meut, dans son action, toute la catholicité ; cet esprit qui est le principe vital de chacun de ses membres, c'est l'esprit catholique par excellence. Pour chacun et pour tous le premier germe de notre vitalité chrétienne est dans ce mot : « je crois à la parole du Verbe incarné parlant à son Église; je crois à la parole de l'Église me révélant la pensée du Verbe incarné. » A cet esprit de foi, qui est comme la respiration du divin en nous, vous reconnaîtrez les véritables catholiques, la vraie race du Christ, la vraie famille des croyants, la société des fidèles.

Je dis les vrais catholiques ; car sous ce rapport, qu'il en est, hélas ! parmi nous, qui n'en ont plus guère que le nom ! Jetés dans une atmosphère saturée de rationalisme, plus ou moins

atteints, sans le savoir, par les souffles d'un siècle sceptique, et emportés, sans le vouloir, par les courants de la libre pensée, ils vivent de leur foi aussi peu que possible. Mélange singulier de foi à l'Église et à soi-même, de croyance catholique et d'indépendance individuelle, d'amour de l'autorité et d'amour de leur liberté, ils acceptent la parole de leur siècle encore plus que la parole de leur Christ, les maximes du monde encore plus que les maximes de l'Évangile; plus jaloux, quelquefois, de ne pas heurter les arrogantes prétentions de la libre pensée, que de ne pas blesser les divines susceptibilités de l'Église catholique ; vivants, peut-être, dans ce demi-jour et ce clair-obscur, de la pensée où l'âme flotte comme indécise entre la foi et le doute, entre l'affirmation catholique et la négation rationaliste.

Arrière ce catholicisme dégénéré, aspirant le vent du rationalisme, parce qu'il ne respire pas assez le grand souffle de la foi! Ah! mon chrétien à moi, mon catholique à moi, et selon le mot de saint Paul, mon *juste* à moi, il vit de la foi, *justus autem meus ex fide vivit*. La foi, c'est son aliment ; la foi, c'est comme la respiration de sa poitrine ; c'est comme le sang de ses

veines; c'est comme la sève de sa vie; c'est sa vie elle-même, respirant en Dieu le surnaturel, l'immortel, l'infini.

Voilà notre esprit catholique par excellence ; voilà l'*esprit de corps* qui doit circuler dans tous les membres : vivre de la foi, respirer dans la foi, se nourrir de la foi, se mouvoir dans la foi, et par la foi; porter, en un mot, dans notre âme, comme le principe de notre vitalité surnaturelle, la foi à l'enseignement de l'Église nous transmettant avec la parole la vie de Jésus-Christ.

Mais la foi n'est pas seulement l'*esprit* de la vie catholique ; elle en est la *loi*, la loi souveraine et fondamentale. La foi est le souffle intime qui l'inspire, et la foi est la loi suprême qui la gouverne.

En effet, Mes Frères, la loi radicale, la loi fondamentale, la loi souveraine de toute vie catholique, comme de la vie de l'Église, c'est ce que saint Augustin nommait bien la loi de croire, *lex credendi*. Sans doute, une autre législation peut se superposer et s'appuyer sur cette loi fondamentale; mais cette loi de croire est essentiellement constitutive et régulatrice de notre vie chrétienne.

Je pourrais vous dire : cela résulte de la force, de la nécessité et de l'essence même des choses. Otez la commune obligation pour les chrétiens de croire à la parole de l'Église, que devient notre association religieuse, notre communion religieuse, notre organisme religieux? Rien. Le lien de notre unité se brise ; le ciment qui joint la pierre à la pierre pour former un édifice se pulvérise et s'anéantit : il n'y a plus d'Église, parce qu'il n'y a plus de communion des âmes, et nous retombons avec toutes les philosophies et tous les rationalismes dans le chaos religieux et l'anarchie intellectuelle.

Mais n'insistons pas sur l'essence et la nécessité des choses, nous imposant ici la loi de croire comme la suprême loi de notre vie. J'aime mieux vous dire : cette obligation souveraine, elle résulte de la parole de Jésus-Christ lui-même fondant la société des croyants, de la parole des apôtres faisant écho à la parole de Jésus-Christ, et de la pratique constante et universelle de l'Église appliquant partout, toujours, et à tous, cette loi radicale du vrai christianisme.

Et d'abord, que dit ici Jésus-Christ à ceux

qu'il envoie pour fonder, sur la terre, la grande société des âmes ? Écoutez : « *Ite, docete,* allez enseignez ; enseignez toutes les nations. » Telle est la loi imposée à l'apostolat par le Maître de la vérité. Et qui ne voit, tout de suite, que l'obligation d'enseigner entraîne avec elle, et fonde en elle-même et sur elle-même l'obligation de croire ? Écoutez plutôt : *qui non crediderit condemnabitur.* — Et encore : *qui vos audit me audit ; qui vos spernit me spernit...* Et après que Pierre a proclamé, sous l'inspiration du ciel, sa foi à la divinité de Jésus-Christ, entendez-vous ce divin architecte, jetant tout l'édifice de l'Église sur cette foi de Pierre acclamée par lui-même, prononcer sa grande parole : *tu es Petrus :* Oui, ta foi à ma parole portera toute mon Église ; car « j'ai prié pour toi, afin que ta foi ne défaille pas ; *ut non deficiat fides tua.* »

Vous le voyez, l'obligation de croire et de croire avec Pierre, chef visible de l'Église, a ses racines jusque dans les paroles divines qui posent les fondements de l'Église. Il y a plus, Jésus-Christ fait des miracles, il guérit les malades, il redresse les boiteux et les paralytiques, il ouvre les oreilles aux sourds et les yeux aux aveugles...

UNIVERSITÉ LAVAL QUÉBEC

Et que demande-t-il à ces infirmes pour appuyer en eux, comme sur une base nécessaire, sa puissance de guérir ? il demande la foi : allez, votre foi vous a guéri ; allez, votre foi vous a sauvé.

Lex credendi : loi suprême portée par le Maître de la foi, par le révélateur de toute vérité.

Mais écoutez comme la parole des apôtres fait ici écho à la parole de Jésus-Christ : Écoutez saint Paul : « Sans la foi, impossible de plaire à Dieu : *sine fide impossibile est placere Deo.* » Ainsi voilà la foi au point de départ. La foi et le salut se tiennent dans une chaîne formée par la main de Dieu même. Admirez la merveilleuse dispensation du mystère réparateur où la foi engendre le salut, et où le salut sort de la foi. Confessez Jésus-Christ et croyez à lui dans votre cœur, et vous serez sauvé ; *si confitearis Dominum Jesum, et in corde tuo credideris, salvus eris.* C'est par le cœur, en effet, qu'on croit pour être justifié ; la foi intérieure nous prépare à la justice, et la confession de notre foi par nos actes nous assure le salut : *corde enim creditur ad justitiam ; confessio autem fit ad salutem.* Écoutez encore : « Celui qui invoquera le nom du Seigneur sera sauvé. » Mais comment l'invoquer si

on ne croit en lui ? Comment croire en lui, si on n'en entend parler ? Comment en entendre parler, si on ne le prêche ? Et comment le prêchera-t-on, si l'on n'en a reçu la mission ? *Omnis qui invocaverit nomen Domini, salvus erit... Quomodo invocabunt in quem non crediderunt? Quomodo credent ei quem non audierunt ? Quomodo audient sine prædicante ? Quomodo vero prædicabunt, nisi mittantur*[1] ?

Ainsi tout se tient et s'enchaîne : le salut par la foi, la foi par l'ouïe, l'ouïe par la prédication, la prédication par la mission, et la mission par l'Église elle-même, c'est-à-dire par le Verbe vivant et constitué pour envoyer dans le monde entier les porteurs de la parole, les messagers de la foi, les organes du salut. Telle est l'obligation de se sauver, telle sera partout et toujours l'obligation de croire, *lex credendi ;* c'est la loi du monde nouveau, c'est la loi de la vie surnaturelle, c'est la loi de salut.

Et qui ne connaît aussi la merveilleuse harmonie que saint Paul établit entre la foi et la justification ; entre la foi abolissant la loi ancienne,

1. Rom. X, 14 et suiv

ou plutôt devenant elle-même toute la loi nouvelle, et la justification œuvre propre de la foi à la parole du Christ devenue toute la justice ? Écoutez : Voici que la justice de Dieu descend par la foi à Jésus-Christ en tous ceux qui croient en lui, *justitia autem Dei per fidem Jesu Christi in omnes et super omnes qui credunt in eum.* « Où donc est-elle la raison de vous glorifier, ô hommes de la foi ? Elle est exclue : et comment? est-ce par la loi de faire ? non ; mais par la loi de croire : car nous croyons que l'homme est justifié par la foi. « *Ubi est ergo gloriatio tua ? Exclusa est. Per quam legem ? factorum ? Non ; sed per legem fidei... Arbitramur enim hominem justificari per fidem.* »

Que faisons-nous donc, nous, la race des vrais croyants? Est-ce que par la foi nous supprimons la loi ? A Dieu ne plaise. Loin de la détruire, nous l'établissons ; nous fondons sur la loi nouvelle le monde nouveau. « *Legem ergo destruimus per fidem? absit ; sed legem statuimus* [1]. »

Tel est le mot décisif : nous ne détruisons pas la loi, nous la fondons ; nous établissons,

1. Rom. c. III et seq.

comme la règle de l'humanité nouvelle, la loi souveraine, universelle, perpétuelle, radicale et absolue, la loi de croire, *lex credendi*. Et parce que l'Église a reçu du Verbe l'obligation d'enseigner, et parce que lui-même a déclaré que quiconque ne croira pas à la parole de ses envoyés, c'est-à-dire à la parole de l'Église, sera condamné, il en résulte que la loi souveraine et inéluctable de toute vie chrétienne et catholique, c'est la foi à la parole de l'Église; c'est ce mot qui abrége notre symbole et renferme toute notre foi : *je crois à l'Église catholique*.

Et cette loi de croire, proclamée par la parole de Jésus-Christ et par la parole des apôtres, voyez comme elle est confirmée par l'histoire et par la pratique de l'Église.

Chose vraiment remarquable : dès les premiers temps du Christianisme, cette foi qui était dans leur âme comme la racine première de leur vie, les chrétiens la portèrent jusque dans leur nom, et ils n'ont pas cessé de la porter jusqu'aujourd'hui; tant la foi était dans l'essence de leur vie surnaturelle. Tous les chrétiens, à partir du berceau même de l'Église, se nomment des *fidèles*, c'est-à-dire des hommes de foi. Et

leur multitude se nomme de ce nom, la multitude des croyants, *multitudo credentium... Et multi crediderunt in eum... Omnes qui credebant erant pariter, et habebant omnia communia* [1]...

Ainsi, ce qui lie comme en un faisceau la multitude des premiers chrétiens, c'est la chaîne de la foi, c'est la loi de croire, *lex credendi*.

Et depuis, sur ce point fondamental, la pratique de l'Église n'a pas varié même un jour. La porte qui introduit dans la vie chrétienne, c'est le baptême, *nisi quis renatus fuerit ex aqua et Spiritu sancto, non potest introire in regnum Dei* [2]... Mais une chose doit conduire au baptême lui-même : la foi... *Qui non credit jam judicatus est* [3]. *Ite, docete omnes gentes, baptizantes eos etc.* Ainsi, voilà la loi de la vie : croire, d'abord ; être baptisé ensuite, et entrer dans le royaume de Dieu : et dans ce royaume de Dieu, croire à la parole du Verbe manifesté par son Église, croire encore, croire toujours, jusqu'à ce qu'au bonheur de croire à Jésus-Christ

1. Act. apost.
2. Joan. III, 5.
3. *Ibid.*, 18.

sur la terre avec l'Église militante, succède le bonheur de le voir dans le ciel avec l'Église triomphante.

Ainsi, comme l'*esprit de foi* constitue le principe, la *loi de croire* constitue la règle de notre vie catholique; et l'une et l'autre, en s'unissant, en constituent, comme vous allez le voir, la vraie *force* et la vraie puissance.

Oui, Messieurs, et aujourd'hui, plus que jamais, il importe de le proclamer aussi haut que possible; ce qui fait la vraie force du catholique, c'est la foi; *fortes in fide*, selon le beau mot de l'apôtre. Sans doute, dans le croyant il peut y avoir d'autres puissances et d'autres forces que sa foi. Le catholique, lui aussi, peut avoir et la force de la raison, et la force de l'intelligence, et la force de l'imagination, et la force du génie, et la force de la science, et la force de l'éloquence, et la force de la volonté, et la force du caractère. Mais, remarquez-le bien, là n'est pas la suprême force du croyant. En face des grands dangers à repousser, des grandes luttes à soutenir, des grandes tentations à vaincre, des grandes puissances à braver, des grandes choses à faire, des grandes souffrances à supporter, la force du ca-

tholique, c'est-à-dire du vrai croyant, c'est la foi; cette foi qui triomphe du monde, *et hæc est victoria quæ vincit mundum fides nostra*. Oui le monde, et tout ce qui vient du monde, et tout ce qui en nous et hors de nous conspire avec le monde, est vaincu par notre foi; *hæc est victoria quæ vincit mundum fides nostra*.

Résumons en quelques mots cet abrégé des victoires remportées par la force de notre foi.

Et d'abord, puissance de notre foi, puissance de vaincre toutes les *erreurs*. Voyez d'ici à travers le monde cet immense conflit d'erreurs, les philosophies, les systèmes, les scepticismes, les négations; et, quelles négations! hélas, il faut bien le reconnaître, les négations les plus radicales et les plus absolues; négation naturaliste, positiviste, panthéiste, athée, etc.

Eh bien, Messieurs, je le demande, qui parmi vous reçoit sans en être blessé toutes ces flèches ardentes que l'erreur, de toutes parts, lance à travers les ténèbres, contre toutes les vérités les plus saintes, les plus conservatrices et les plus respectées? Qui supporte, même sans en être ému, les chocs successifs et quelquefois simultanés de tant de philosophies subversives et

de tant de systèmes destructeurs? Qui résiste, sous vos yeux, au perpétuel et universel assaut de cette barbarie intellectuelle menaçant d'envahir les derniers remparts et d'enlever la dernière citadelle de la vérité ? Qui ? l'homme de la foi, de la foi robuste, de la foi inébranlable, de la foi vraiment catholique.

Vous essayerez vainement de vous le dissimuler; les disciples de la raison, les hommes de science et de philosophie pure, ne tiennent pas contre le choc des grandes erreurs contemporaines. La plupart tombent sur le champ de bataille; ou ils passent, en trahissant la vérité même rationnelle, dans le camp de l'ennemi. Ah ! c'est que contre les traits enflammés et contre les glaives acérés de l'erreur militante, ils n'ont pas l'impénétrable bouclier, le divin bouclier de la foi. Ce bouclier, nous l'avons, nous; nous le portons à notre bras gauche, tandis que nous tenons dans notre main droite le glaive de la parole, ce glaive de l'esprit, *gladium spiritûs*. Et à toute erreur qui menace, à toute négation qui attaque, nous opposons l'invincible bouclier ; nous suivons le conseil de l'apôtre ; nous résistons à Satan et à ses soldats par la

force de notre foi, *cui resistite fortes in fide.*

Puissance de notre foi, puissance de vaincre toutes les *passions*. Ah! la conviction des âmes, la possession de la vérité, n'est pas seulement attaquée par les erreurs, elle est attaquée aussi par les passions. Soldats de la vérité dont la garde et l'honneur nous sont confiés, c'est ici surtout que nous sentons au plus intime de nous-mêmes cette puissance toujours vivante, qui conspire contre nous, et menace de nous enlever, avec notre trésor de la terre, nos espérances du ciel. Les passions du dehors, sous ce rapport, elles aussi, nous menacent; mais bien plus menaçant encore est l'assaut des passions du dedans. D'où vient que notre cœur trop souvent se met en lutte avec notre intelligence, nos amours avec nos convictions, notre passion avec notre foi, et par dessus tout, notre chair avec notre esprit? *caro concupiscit adversus spiritum,* et *spiritus adversus carnem.* D'où vient cette discorde et cette guerre intestine? *unde bella et lites?* Ah! l'apôtre lui-même vous le révèle par ces paroles qui vous résument la science de l'homme et la philosophie de son histoire; *nonne ex concupiscentiis vestris, quæ militant in membris vestris?*

Or, savez-vous Messieurs, qui triomphe en cette effroyable guerre où la vie est aux prises avec elle-même ? Qui ? les hommes *de foi :* non pas tous, hélas ! non pas tous; car la foi, si forte qu'elle soit, n'enchaîne pas la volonté. Mais, je le sais, les forts chrétiens, les hommes de foi, dans le sens le plus élevé de ce mot, d'ordinaire, résistent même aux violences de leurs propres passions. Autour d'eux, rationalistes, sceptiques, philosophes, défendus par l'armure débile de leur raison sans foi, montrent à ceux qui veulent voir, le spectacle de leurs défaites; et ici, les hommes de grande lutte se trouvent être partout les hommes de grande foi.

Est-ce assez de victoires remportées par la foi? Non, pas encore. La vérité dans les âmes a trop souvent hélas ! d'autres ennemis sur la terre. Ce sont les *puissants* de ce monde. C'est leur propre malheur de s'armer contre la vérité, de combattre la vérité, d'essayer de la tenir captive, et quelquefois de tirer contre elle le glaive de la persécution. Eh bien, Messieurs, quand les princes, les rois ou les empereurs en viennent là ; quand ils menacent de la servitude, du cachot, du glaive, de la mort, la vérité, la liberté

et la vie elle-même ; qui donc, je vous prie, contre ces brutalités de la force, se sent armé d'une invincible puissance? Qui sait alors donner au ciel et à la terre, aux anges et aux hommes, aux amis et aux ennemis de la vérité, le spectacle d'un indomptable courage et d'une opiniâtre résistance? Qui donc, alors, en face des prisons qui s'ouvrent, des bûchers qui s'allument et des glaives qui étincellent, sait dire et redire le *non possumus* des inébranlables convictions et des certitudes invincibles ? Qui? demandez à l'histoire de tous nos saints, de tous nos apôtres, de tous nos martyrs, de tous nos grands évêques, de tous nos grands pontifes, de tous nos grands chrétiens; en un mot, demandez à tous nos vrais croyants. Ah! le divin *non possumus* de la résistance courageuse et de l'héroïque intrépidité, en face de la tyrannie qui menace, il n'y a pour le dire et le redire, que les hommes de foi. Appuyés sur leur foi comme sur un roc immobile, ils ne peuvent être ébranlés; et ils disent hardiment avec le Prophète : *etiam si consistant adversum me castra, non timebit cor meum...* Que des armées rangées en bataille se lèvent contre moi, je ne serai jamais ébranlé, non jamais, *in æternum.*

Puissance de notre foi, force devant toutes les tyrannies et toutes les persécutions ; puissance de notre foi, force devant toutes les souffrances et tous les maux de la vie.

Ah ! c'est ici qu'éclate dans tout son jour la force incomparable de notre foi : elle seule nous rend assez forts pour porter le poids du malheur. Et qui ne sait jusqu'où peuvent aller sur notre vie infirme les oppressions de la souffrance et les accablements de l'adversité ? qui ne connaît, par quelque expérience, au moins, ce que peuvent être et ce que sont pour nous, trop souvent, les martyres de la vie ? Quels martyres ? Ah ! tous les martyres : martyres des corps ; martyres des âmes ; martyres des cœurs. Corps broyés par toutes les douleurs, âmes accablées par toutes les humiliations, cœurs abreuvés par toutes les tristesses, oh ! que j'en ai rencontrés dans la vie depuis que j'ai connu des hommes ! Et quelles histoires, quelles tragédies j'aurais à vous redire, si j'entreprenais de vous retracer seulement une part de ce que j'ai vu ! Quelquefois, en quelques jours seulement, j'ai vu, dans les mêmes existences s'accumuler toutes les ruines, ruines de

la fortune, de la santé, de l'honneur, de la considération, des amitiés et des affections. Oh! dites-moi, qui donc saura, sur tant de ruines, demeurer debout sans ployer sous la tristesse et sans mourir de désespoir? Vous seuls, hommes de la véritable foi ; vous seuls, race de vrais croyants : mieux que le sage de l'antiquité, vous verrez tomber sur vous, sans en être accablés, et même sans en être effrayés, tous les écroulements de vos félicités , *impavidum ferient ruinæ.*

Ah ! ce que peuvent, pour tout supporter et pour tout vaincre, les hommes de la foi, l'apôtre l'a dit; je me trompe, il l'a chanté dans des paroles qu'on prendrait pour l'hymne de la foi victorieuse et triomphatrice de tout. Écoutez avec quel enthousiasme saint Paul célèbre et exalte dans la race des croyants les triomphes de leur foi ! Tous les patriarches passent devant lui, depuis Abel jusqu'à David, et avec eux tous les prophètes ; ils passent montrant dans leurs mains les trophées de leurs victoires, et les palmes glorieuses cueillies par leur foi triomphante ; et entendez-vous comme il s'écrie en les saluant et en les acclamant :

« Par la foi ils ont vaincu tous les empires et toutes leurs puissances : *per fidem vicerunt regna*. Par la foi ils ont triomphé de tous les vices, et ils ont accompli toute justice, *operati sunt justitiam*. Par la foi ils ont brisé la gueule des lions, c'est-à-dire ils ont dompté leurs passions pareilles à des lions rugissants : *obturaverunt ora leonum*. Par la foi, ils ont éteint en eux comme un incendie, avec toutes leurs ardeurs les feux de la concupiscence, *extinxerunt impetum ignis*. Par la foi, ils ont été forts dans la guerre, dans la guerre déclarée au monde, à Satan, à eux-mêmes : *fortes facti sunt in bello*.

Ah ! Messieurs, que puis-je, pour vous montrer ce phénomène inénarrable, si ce n'est de vous redire les paroles par lesquelles l'apôtre résume ici les combats et les héroïsmes de la race des croyants? Écoutez, écoutez encore : « Ils ont « supporté les opprobres, les dérisions, les « fouets, les chaînes, les prisons ; ils ont été « lapidés, sciés, flagellés, tourmentés. Ah ! le « monde n'était pas digne de contempler tant « de vertus, et d'admirer tant d'héroïsme ; et « ils s'en sont allés, dans les montagnes, dans

« les solitudes, et jusqu'au fond des cavernes,
« cacher les miracles de leurs vertus et les
« prodiges de leur sainteté [1]. »

Et ces merveilles opérées par la foi des patriarches de l'Ancien Testament, elles n'ont été surpassées que par les merveilles bien plus grandes encore accomplies par la puissance de notre foi catholique : triomphes de tous nos saints, triomphes de tous nos apôtres, triomphes de tous nos martyrs. Que vous dirai-je ici? *quid amplius dicam ?* Ces triomphes comment les nommer, les compter, les dérouler devant vous ? Ah ! beaucoup mieux que saint Paul redisant les victoires des saints de la religion d'Israël, je pourrais m'écrier en parlant des victoires remportées par les saints de la religion du Christ : *deficiet tempus enarrantem ;* pour les raconter le temps manquerait à ma parole.

Je m'arrête, et après avoir dit que la foi est pour nous, l'esprit, la loi et la puissance de notre vie; je dois vous dire maintenant ce que nous devons être devant notre foi, en d'autres termes, *comment* nous devons croire.

1. Saint Paul, Hebr. II.

II

Comment faut-il croire ? Quelles conditions doit avoir notre foi, pour sauver nos âmes, glorifier Dieu et réjouir, à l'heure qu'il est surtout, la sainte Église notre mère ? Aujourd'hui, dans l'ombre, le demi-jour et l'obscurité que font autour de nous les agitations de la lutte, plus que jamais, il importe de dégager des simulacres de la foi la véritable foi, telle que nous la devons tous, à l'infaillible parole de l'Église.

Vous me permettrez de vous montrer dans la pleine liberté de mon apostolat et aussi avec la plénitude de ma confiance en vous, ces signes authentiques de l'esprit catholique ; esprit sincère qui distingue la vraie race des croyants de la race des infidèles, des incrédules et des demi-croyants. Je le ferai, j'ai hâte de le dire, sans songer à blesser personne, et sans même avoir l'arrière pensée d'une simple allusion. Dans ces temps de préoccupation et de controverse religieuse, le simple exposé du vrai trop facilement

peut être pris pour une allusion, si ce n'est même pour une attaque. Je veux montrer simplement à tous ceux qui veulent voir, la vraie physionomie de l'esprit catholique, c'est-à-dire du véritable esprit de foi, invitant en toute charité, ceux qui ne pourraient s'y reconnaître, à se refaire à cette image.

Le programme des vrais croyants peut se résumer en ces quelques mots qui renferment implicitement tout ce qu'ils ne disent pas formellement : Il faut croire à la parole infaillible de l'Église, organe vivant de la parole du Christ.

Mais, comment faut-il croire ?

Et d'abord, voici un caractère authentique et absolument irrécusable de la véritable foi catholique : croire avec certitude et avec plénitude ; ce qui revient à dire : tout croire, et croire sans hésiter.

Oui *tout* croire d'abord ; j'entends, tout ce que Jésus-Christ a enseigné à son Église et tout ce que l'Église enseigne au monde. Ainsi fait la vraie foi inspirée par la charité : *omnia credit ;* elle croit tout ; elle croit tout ce qui est du dogme déjà défini, et elle incline par ses préférences mêmes vers ce qui sans être défini, est le

plus conforme à la pensée de l'Église. Il faut tout croire ; oui, parce que la même raison de croire tombe sur tous les dogmes et atteint tous les dogmes, à savoir, la souveraine et infaillible autorité de l'Église. A ce point de vue, qui est le vrai, l'unique vrai, un dogme a la même certitude qu'un autre dogme, et un article du symbole n'est pas plus vrai qu'un autre article du symbole : leur vérité et leur certitude ayant la même base fondamentale et la même raison formelle d'être admises et acceptées de tous les croyants. Ainsi, pour ne citer que ces quelques exemples, l'Incarnation n'est pas plus vraie que l'Eucharistie ; le Paradis n'est pas plus certain que l'enfer ; et l'éternité des récompenses n'est pas plus assurée que l'éternité des peines : la raison de croire l'un est identique à la raison de croire l'autre.

Il faut *tout croire* ; oui, parce que l'édifice du dogme catholique est tout d'une pièce, et qu'ébranler ou renverser un seul dogme, c'est les ébranler ou les renverser tous. Donc arrière, l'éclectisme dogmatique ; éclectisme illogique, inconséquent, contradictoire, qui veut bien de ce dogme et qui ne veut pas de cet autre ; qui fait à

l'autorité divine sa part, à la raison humaine la sienne ; et qui semble toujours dire avec une infirme raison à l'infaillible parole : « Vous n'irez pas plus loin » ; vous ne définirez pas cette croyance ou cette autre ; vous ne m'imposerez pas ce précepte ou cet autre ; au nom de ma raison je vous le défends, et je proteste. Véritable protestantisme, en effet ; ou du moins, tendance à la révolte protestante et à l'indépendance hérétique et schismatique.

Catholiques et croyants, on voudrait des croyances de son choix, des dogmes aux convenances de sa raison et aux goûts de son siècle. Catholicisme dépravé, semi-catholicisme, pseudo-catholicisme qui conduit par une pente irrésistible à l'anti-catholicisme, au grand abîme de la révolte contre l'Église, ou à cet illuminisme insensé qui reçoit de Jésus-Christ des ordres impératifs pour contrister l'Église, scandaliser les chrétiens, et sortir soi-même du vrai christianisme.

Tout croire et croire avec une *certitude* égale à la plénitude de sa foi. Croire sans hésiter, *nihil hæsitans*, c'est l'essence même de la véritable foi. La philosophie qui *cherche* le vrai, admet

et consacre le doute ; la foi qui est une possession du vrai sous une sauvegarde infaillible, le repousse nécessairement.

La foi, sans doute, n'exclut pas l'examen de ses propres motifs, ni l'exploration rationnelle de ses propres fondements. Mais alors même que le catholique raisonne sa foi, il ne peut ni ne doit commencer par douter du fondement de sa foi. Pour s'assurer qu'un édifice se soutient, est-ce qu'il est besoin de commencer par en ébranler les bases? L'enfant de l'Église est comme l'enfant bien élevé ; il ne doute jamais de la parole de sa mère ! Ah ! cette éducation vraiment catholique, cette éducation sous l'influence de laquelle la race des vrais croyants s'affermit dans la foi, à mesure qu'elle grandit dans la raison ; où les affirmations de la foi toujours debout et toujours inébranlée, se justifient de plus en plus, à mesure que resplendissent autour d'elles les clartés de la pensée, et les illuminations de l'intelligence ; ah ! cette éducation de la lumière ô Dieu ! vous me l'avez donnée, et je vous en remercie. A l'aurore de ma raison naissante, j'ai cru à la parole de ma mère, de ma mère selon le sang,

instruite elle même par ma mère selon l'esprit. Enfant naïf, j'ai cru à sa parole simple ; oui, j'ai cru ; et dans la lumière croissante de ce soleil de la vérité montant au ciel de mes jours, j'ai vu, avec Augustin, combien j'avais *raison de croire*. Ma foi s'est fortifiée, de jour en jour, d'heure en heure, des visions de mon intelligence grandissante ; et un jour, jeté avec tant d'autres, dans cette dévorante atmosphère où s'étalent toutes les orgies du scepticisme, grâce à ce rayonnement de votre Verbe sur mon âme sincère, j'ai cru toujours, je n'ai jamais douté ; et arrivé à ce point de la vie et à cette saison de l'homme, où le penseur le plus sûr de lui-même souvent sent chanceler dans son âme les doctrines qui ont passionné son ardente jeunesse, je me retrouve croyant, croyant tout avec une conviction pleine ; et je sens que je serais prêt à donner à chaque vérité de mon symbole la signature de mon sang et le sceau de mon martyre. Mais hélas, force nous est d'en convenir, aujourd'hui pour beaucoup de croyants l'éducation est bien différente ; aujourd'hui pour les intelligences grandissantes les jours sont mauvais, l'atmosphère est malsaine.

Aussi, sont-ils nombreux, à l'heure qu'il est, ceux qui croient tout et qui croient sans hésiter? Que penser de tant de croyants du dix-neuvième siècle, jetés dans la mêlée confuse de tant de négations et tant de scepticismes? Combien qui, en traversant cet air tout imprégné du poison de la libre pensée, en ont plus ou moins aspiré les éléments destructeurs : éléments presque imperceptibles, pareils à ces insectes qui rongent le ciment des édifices même les plus solides et les mieux affermis ! Combien qui sont atteints de ce mal chronique des générations vivantes, qu'on appelle la *curiosité,* et qui, à force de vouloir éclairer la lumière même, à force de chercher au dessous des dogmes, au dessous même des principes, s'éblouissent de leurs propres visions, se donnent le vertige, et subissent, à la fin, la fascination de cet abîme des intelligences qui se nomme le scepticisme.

Croire tout, et croire sans hésiter, c'est beaucoup ; mais ce n'est pas assez ; il faut croire avec *soumission* et avec *docilité;* il faut croire non comme celui qui commande, mais comme celui qui obéit; non comme celui qui enseigne, mais comme celui qui est enseigné.

Voyez-vous d'ici l'enfant encore penché sur le sein de sa mère? comme il ouvre son intelligence aux premières clartés qui brillent au fond de son âme dans les premières paroles qui retentissent à son oreille! Comme il écoute souriant et beau cette parole de l'amour murmurant la vérité par les lèvres d'une mère! Et cette parole une fois entendue, comme il l'accepte, comme il l'approuve, comme il y adhère! Comme sa jeune âme aspire et boit la vérité qui lui vient dans cette parole, pareille au calice d'une fleur aspirant et buvant la lumière avec la chaleur dans un rayon de soleil! C'est l'image ingénue de notre situation devant l'Église notre mère. Nous sommes des enfants, des enfants qui viennent de naître : *quasimodo geniti infantes.* A nous de puiser de son sein maternel le lait substantiel de la vérité, c'est-à-dire la substance même de cette foi, qui doit alimenter, fortifier et faire grandir notre raison. Oui, désirez et cherchez ce lait qui nourrit votre raison, *rationabile lac concupiscite;* afin que vous arriviez, en vous l'assimilant, à la plénitude de la vie et de la santé, *ut in eo crescatis in salutem.*

Soumission pleine et humble à la parole de

l'Église une fois reconnue divine ; c'est la grande simplification de l'esprit catholique ; c'est la voie abrégée qui mène à la solution, pour nous la seule logique, de tous les grands problêmes qui tourmentent notre raison. Et que peut-il, après tout, nous tant coûter de nous soumettre, sans murmure, sans réserve et sans arrière pensée, à une autorité par nous-même reconnue infaillible ? Douter de l'autorité même, et par suite la contester, la discuter, essayer même de la nier ; ah ! dans le sceptique, dans l'incroyant, dans le rationaliste de toute nuance, je le comprends : mais croire à l'autorité, à l'autorité par soi-même proclamée infaillible ; et devant cette autorité qui parle, ou qui s'apprête à parler, hésiter, même une minute, et mettre en délibération la plénitude de son obéissance et l'absolu de sa soumission ; qu'est-ce, si ce n'est ici encore un catholicisme contradictoire, la contradiction elle-même ? Ah ! Messieurs, obéir, et obéir sans contestation, sans réserve et sans hésitation, à la vraie mère du genre humain, portant au front le signe reconnu de son droit divin ; voilà l'harmonie, la véritable harmonie de la raison et de la foi.

Et puis se laisser enseigner par cette autorité

divinement enseignante ; vouloir être en tout et toujours éclairé par elle ; et non pas prétendre, avec notre petite science et notre petite raison, l'éclairer elle-même.

Ah ! ne l'oublions jamais, l'Église, dans l'ordre moral et religieux surtout, l'Église seule est notre lumière ; elle est notre soleil visible réfléchissant sur nous les rayons de notre soleil invisible. Et le bon sens demande ici : est-ce à notre œil qu'il appartient d'éclairer la lumière ? ou bien est-ce à la lumière qu'il appartient d'éclairer notre œil ? quoi ! avec les pâles flambeaux que nous portons dans ces basses régions, où notre pensée si souvent s'obscurcit et s'égare, nous aurions la prétention d'éclairer notre soleil? La lumière c'est moi; le soleil c'est moi, dit Jésus-Christ dans son Évangile : *ego sum lux mundi*. Et moi, dit l'Église, je suis le Christ dans l'humanité ; je suis le réflecteur humain de sa lumière divine, éclairée par lui pour éclairer moi-même de sa propre lumière toute intelligence qui vient en ce monde.

Et dès lors, que signifient ces efforts de science, de raisonnements, d'éloquence, de prétendue sagesse et de prudence humaine,

pour envoyer à l'Église la lumière de nos propres idées ? Est-ce que vraiment nous aurions la prétention d'éclairer la lumière même ? la lumière divine qui luit tout exprès pour nous éclairer au chemin ? Est-ce à l'autorité de l'Église d'accepter nos idées ? ou bien est-ce à nos idées de se rendre conformes à la parole de l'Église ? En deux mots, est-ce à l'autorité qu'il sied de nous enseigner ? ou bien est-ce à nous qu'il convient d'enseigner l'autorité ? Devant la conscience catholique, poser une telle question, n'est-ce pas assez la résoudre ? Et que peut ici l'esprit de parti et de contestation contre cet oracle du bon sens ?

Croire avec plénitude et certitude, croire avec soumission et avec docilité : tels sont les deux premiers caractères de l'esprit catholique ou des vrais croyants. En voici un troisième : croire avec *prudence* et avec *discernement* : avec prudence, pour préserver notre foi de toute influence malsaine et l'environner d'une vigilante circonspection ; avec discernement, pour séparer notre foi de tout mélange impur et de tout élément incompatible avec elle.

Oui, Messieurs, croire avec prudence et circonspection. A nous la simplicité de la colombe ;

mais, à nous aussi la prudence du serpent, alors qu'il s'agit de défendre notre propre foi contre les traits de l'ennemi ; à nous de ne pas la compromettre, sans une armure à toute épreuve, sur les grands chemins du siècle où soufflent toutes les erreurs, et dans ces mêlées obscures où se heurtent au hasard, tous les scepticismes. Oh! laissez-moi vous le dire : vous n'estimez pas assez votre propre trésor. Vous ne l'environnez ni des précautions ni des sollicitudes qu'il exige. Vous ne vous défendez pas assez contre ces voleurs publics qui viennent de tous côtés pour vous assaillir en plein soleil, et vous enlever la suprême richesse de votre vie, votre foi : mauvais livres, mauvaises brochures, mauvais journaux, mauvaises revues, dont le moindre mal est la négation implicite, si ce n'est la négation formelle de tout ce que vous croyez. Chose étrange et pourtant trop réelle, contre toutes ces batteries et toute cette artillerie de la libre pensée, jour par jour et heure par heure, lançant tous ses feux contre la foi catholique, vous ne paraissez pas même songer à vous défendre ; et vous tournez imprudemment vos poitrines sans cuirasse aux traits que l'ennemi,

de toutes parts, s'acharne à lancer contre vous.

Sous ce rapport, Messieurs, combien qui parmi vous, jouent avec le feu, et souvent, même sans le savoir, pactisent avec l'ennemi ! Combien qui, sous prétexte qu'il faut être de son siècle, veulent tout lire, tout voir, tout entendre : catholiques sincères, ils dévorent tout ce que le génie de l'erreur et du mal jette à la curiosité toujours avide de nos générations nouvelles ; et ils portent à l'intégrité de leur foi des atteintes d'autant plus dangereuses, qu'elles sont moins remarquées et moins aperçues d'eux-mêmes.

Quoi ! chaque jour, vous mettez votre âme en contact immédiat et en commerce intime avec tout ce qui conteste, tout ce qui nie, tout ce qui outrage votre foi : et vous croyez n'en recevoir aucune blessure, et n'en garder aucune trace ? Quoi ! nous laisserons toutes les souillures de la pensée, toutes les impuretés de l'intelligence, toutes les flétrissures de la revue et du journal, toutes les hontes de la littérature contemporaine, passer et repasser sur nos âmes : et nous prétendrons garder notre pensée intègre et notre foi immaculée, comme une vierge sans

tache ? ah ! ne l'oublions jamais : il y a une virginité de la pensée, comme il y a une virginité du cœur ; il y a une pureté de la foi, comme il y a une pureté de l'âme. L'une et l'autre se perdent au contact familier de ce qui n'est pas pur ; et ces deux virginités ne se défendent que par le bouclier d'une invincible prudence, et par le regard toujours ouvert d'une perpétuelle vigilance.

Mais, abriter sa foi sous le bouclier de la circonspection, ce n'est pas assez ; à la prudence qui couvre d'un regard vigilant le trésor de la foi, il faut joindre ce tact délicat, ce sens profondément catholique, qui nous fait distinguer par une sorte de discernement instinctif, ce qui est favorable à l'Église de ce qui est nuisible à l'Église, ce qui la sert de ce qui la trahit, ce qui la défend de ce qui la blesse, ce qui la glorifie de ce qui l'humilie, ce qui est de l'Église de ce qui est du siècle, en un mot ce qui est du Christ de ce qui est de Satan.

Ah ! je le sais, il vient dans la vie de l'Église de ces heures troublées, où ceux-là même qui veulent garder l'honneur de la fidélité et la gloire du drapeau, se demandent où est l'erreur, où est

la vérité ; où sont les courants qu'il faut suivre et les courants qu'il faut remonter? où sont les idées qu'il faut applaudir et les idées qu'il faut flétrir? de quel côté, enfin, est le danger, et de quel côté se trouve le salut de l'Église? Heures périlleuses, où l'on dirait que la physionomie de la vérité ressemble à la physionomie de l'erreur; où Satan, ce vieux roi des ténèbres, se transfigure en ange de lumière ; où l'on entend les voix, même les plus accoutumées à proclamer la vérité, rendre des oracles menteurs, et où les conducteurs naturels des peuples semblent laisser au souffle du siècle vaciller la lumière qu'ils portent dans leurs mains : heures des alliances funestes et des pactes désastreux, où l'on dirait que l'erreur et la vérité vont se donner la main, et s'embrasser comme des sœurs ; heures des défaillances et des compromis, des séductions et des scandales, des affaiblissements de la foi et des amoindrissements de la vérité ; heures crépusculaires, où les convictions flottent entre la lumière et l'ombre, où des hommes pusillanimes, craignant la foi pleine et la vérité totale, semblent demander au jour de faire alliance avec la nuit, et où l'on vient, avec une sagesse tout

humaine et une prudence malavisée, demander à l'Église de suivre la marche de son siècle, alors que c'est au siècle à suivre dans sa marche les vestiges de l'Église : heures critiques, où l'on voit les amis même les plus sincères de la vérité, et les enfants même les plus dévoués de l'Église, pris de je ne sais quelle vague inquiétude, ne sachant plus de quel côté il faut attendre la lumière ; pareils aux voyageurs égarés dans l'ombre, cherchant, et cherchant encore par où il faut passer pour retrouver leur chemin ; heures, enfin, pour les intelligences les mieux faites, pour les âmes les plus sincères, et pour les cœurs les plus droits, pleines de troubles, d'angoisses, et quelquefois de secrètes frayeurs !

Eh bien, Messieurs, laissez-moi vous le dire, même dans ces heures obscures, même dans la mêlée des discours et des livres qui se croisent, se heurtent et s'entrechoquent avec les idées qu'ils attaquent ou qu'ils défendent, les vrais croyants, les fidèles au cœur droit et à l'œil simple, ont un signe infaillible pour se reconnaître et s'orienter dans le vaste champ des contestations religieuses : voir de quel côté penche le siècle, et de quel côté penche l'Église ; cher-

cher, avant tout, sur les hauteurs du monde religieux, et à son sommet le plus sublime, le signe que fait de loin à tous les enfants de la terre cette tête divine de l'Église qui se nomme la papauté; car *là où est Pierre, là est la Vérité*. Oui, Messieurs à travers les conflits qui partagent le monde et divisent les intelligences, chercher de quel côté penche le siècle dans son ensemble, et de quel côté penche dans son ensemble aussi, et surtout dans son chef, la sainte et divine directrice de nos pensées, l'Église catholique; voilà, vous dis-je, pour le véritable esprit de foi, la règle du vrai discernement; voilà pour le peuple et pour tous, le vrai *criterium catholique*. *Non estis de mundo*. Qui penche vers le siècle, tombera, comme l'arbre, du côté où il penche ; il ira au siècle, trop heureux si le courant du siècle ne l'emporte aux abîmes. Lorsqu'aux approches de la nuit, voyageurs un moment égarés, vous voulez vous reconnaître, et retrouver votre chemin, que faites-vous? vous regardez le soleil et vous regardez l'ombre : eh bien, pour vous l'ombre c'est le siècle, et le soleil c'est l'Église !

Ah! si ce signe tout éclatant qu'il est, dans la

mêlée des doctrines et le conflit des opinions, ne peut suffire à fixer vos idées ; en voici un autre qui ressemble au premier, mais plus saisissable, plus populaire et plus à la portée de tous. Lorsqu'un discours, une brochure, un livre, un écrit, tombe dans le bruit de la publicité et y fait, selon le mot consacré par le journalisme moderne, un grand retentissement et une sensation profonde ; de quelque côté que vienne cette parole, d'un ennemi ou d'un frère, d'un laïque ou d'un prêtre, fût-ce même d'un évêque : Si vous voulez savoir tout de suite, et sans autre examen, ce qu'il en faut penser, au point de vue de votre foi, c'est-à-dire au point de vue de la vérité, de l'Église et de Dieu, vous n'avez qu'une chose à faire : cherchez qui approuve et qui désapprouve, qui applaudit et qui blâme, qui se réjouit et qui se plaint, qui fait entendre les cris de triomphe et, qui les soupirs de la tristesse : à ce signe vous ne vous tromperez jamais, *et hoc vobis signum.* Cherchez ce signe, non dans un homme seulement, mais dans les hommes ; non dans une pensée particulière et individuelle, mais dans l'opinion publique et universelle : ce signe est pour tous le criterium infaillible.

L'erreur triomphe : donc c'est la vérité qui est frappée. Le mal triomphe : donc c'est le bien qui est frappé. Satan triomphe : donc la cause de Dieu est blessée ; et c'est le cas de s'écrier avec un illustre martyr : *eorum iniquitas mea doctrina est ;* je m'instruis au spectacle de leur iniquité : leur joie m'éclaire ; leur triomphe proclame notre défaite ; et leur joie me dit quelle doit être ma tristesse.

Avons-nous montré tous les caractères que doit, aujourd'hui surtout, revêtir notre foi? Non ; encore quelques mots ; il ne s'en peut vous dire de plus pratiques et de plus décisifs : Croire avec *calme* et avec *confiance;* avec un calme inaltérable et une confiance à toute épreuve.

Et pourquoi notre foi ne serait-elle pas calme même au milieu de la tempête ? Que font les flots écumants aux vieux rochers qu'ils rencontrent dans le sein ou aux rivages de la mer en furie ? Rien que de s'y briser eux-mêmes avec fracas, et de reculer, en jetant au vent leur écume avec leurs frémissements. Ainsi font les agitations et les secousses, le flux et le reflux des erreurs vivantes, autour des véritables croyants. En vain, on leur fait peur d'un souffle

qui passe, d'un flot qui monte, d'une tempête qui gronde : devant les fluctuations de cette mer du temps, ils ont, non pas la plénitude encore, mais quelque chose du calme de l'éternité. En vain on leur crie que tout va périr au souffle des idées nouvelles et des passions ennemies : dans la crise de l'heure présente, si terrible soit-elle, ils portent, avec un front serein et dans une âme tranquille, l'indéfectibilité de la promesse, l'immobilité de leur foi, et l'immortalité de leur espérance.

L'orage gronde, dites-vous, les flots hurlent, et battent de leur fureur la barque qui porte l'avenir du monde : hommes de peu de foi, pourquoi avez-vous peur : *quid timidi estis modicæ fidei ?* Avez-vous oublié la divine parole : « Et voici que je suis avec vous jusqu'à la consommation des siècles » ; et cette autre plus solennelle et plus décisive encore : « Tu es Pierre, et sur cette pierre je bâtirai mon Église ; et les portes de l'enfer ne prévaudront pas contre elle, *Et portæ inferi non prævalebunt adversus eam ?* » Des tempêtes ! ah ! l'Église ma mère en a connu bien d'autres ! Je la vois d'ici jetée sur l'océan des âges. Depuis bientôt deux mille ans, les

flots passent et repassent, heurtant sa barque que rien ne peut entamer : l'orage qui gronde aujourd'hui n'est que le prélude de l'orage qui grondera demain. Et, jusque dans la nuit qui joint, dans une même obscurité et une même agitation, ces deux jours orageux, pareille à l'invincible navire qui fait le tour du monde, elle passe triomphante entre ces deux tempêtes, et elle s'élance sûre de la route et du rivage, de la route qu'elle doit suivre, et du rivage qu'elle doit atteindre : si bien que, quand même vous n'auriez pas, pour légitimer votre calme, l'immortalité de la promesse, vous auriez encore, pour vous rassurer, la perpétuité de son passage ou plutôt de son triomphe à travers la tempête.

Donc hommes de foi soyez *calmes* dans le présent, et soyez aussi, devant notre avenir d'une *confiance* à toute épreuve. Gardez ce qu'un auteur nommait si bien naguères *la sérénité de la grande espérance*. Reposez-vous sur le sein de l'Église, comme l'enfant qui dort, même en un jour d'orage, sur le sein de sa mère. Au milieu des opinions qui se heurtent et se renversent, se divisent et se subdivisent, même dans l'Église de Dieu, confiez-vous à la parole de la mère, et

attendez tout de sa sagesse. Est-ce que l'enfant doit craindre qu'une mère ne le trompe, que sa parole ne l'égare, et que son amour ne le perde? Et nous, M. F., en face d'une mère divine, divinement infaillible, que pouvons-nous et que devons-nous donc craindre? Que signifient, de la part des croyants, ces craintes et ces alarmes ? Pourquoi ces inquiétudes humaines criant, dans le vent du siècle, à la mère divine : prenez garde, prenez garde; divine mère que vous êtes, écoutez les enfants qui vous avertissent et vous montrent le danger : prenez garde ; vous allez faire fausse route ; vous allez froisser nos idées modernes, nos institutions modernes, nos sociétés modernes. Prenez garde ; ne définissez pas ce dogme ou cet autre ; n'imposez pas ce précepte ou cet autre : suspendez cette loi qui ne sera pas obéie ; ajournez cette définition qui ne sera pas acceptée. Entre l'erreur et vous, ô mère, il y a déjà des fosses profondes; n'ouvrez pas des abîmes ; n'agrandissez pas les séparations; et ne rendez pas impossible l'œuvre qui doit être votre œuvre, le grand œuvre de l'unité et de la pacification.

Certes, M. F., à ceux qui donnent à la mère

divine ces avertissements d'une sagesse plus humaine que de raison, ni les intentions pures, ni les dévouements sincères ne font défaut. Mais, je me demande, sans pouvoir me répondre à moi-même : au point de vue de la foi, comment justifier ces alarmes, et expliquer ces inquiétudes ? Croyez-vous à la divinité, à la souveraineté, à l'infaillibilité de l'Église ? — Oui, certes nous y croyons, et nous nous sentons tous prêts à lui donner, s'il le faut, la signature de notre sang. — A la bonne heure ; mais alors que craignez vous ? De quoi s'agit-il donc ? Le point qui vous préoccupe, vous agite, vous tourmente, est-ce une erreur, ou bien, est-ce une vérité ? Répondez. Si c'est une erreur ; ô disciple de l'infaillibilité, alors, comment pouvez-vous craindre que la mère infaillible définisse comme la vérité ce qui n'est que l'erreur, et fasse d'un mensonge qu'il faut repousser un dogme qu'il faudrait croire ? Si, au contraire, le point dont il s'agit est la vérité, la vérité révélée ; alors, je demande où serait le malheur, pour l'Église et pour l'humanité, de donner à une vérité certaine, par une définition dogmatique, le sceau authentique d'une divine volonté ?

Qu'est-ce pour une immortelle que le bruit d'un jour ? Qu'importe même le bruit d'un siècle autour d'une parole qui décrète et définit pour l'éternité ? Et, quand d'ailleurs, l'Église a-t-elle défini une vérité qui, pour ceux qui l'attaquaient, n'était pas inopportune? Est-ce que pour les Ariens et les semi-Ariens, dans le concile de Nicée, définir la *consubstantialité* du Verbe paraissait opportun ? Est-ce que pour les protestants et les semi-protestants, au concile de Trente, définir la *transubstantiation* paraissait opportun?

Ah ! si l'Église voulait toujours assurer à sa parole la faveur et l'assentiment de tous les hommes, que ferait-elle autre chose que de manquer toujours aux signes et aux appels de Dieu? Et, si, pour proclamer dans le monde les vérités qu'elle a mission d'enseigner, l'Église voulait toujours attendre l'opportunité du temps, que lui resterait-il à faire, si ce n'est de se taire en tous les temps, et d'attendre, pour parler jusqu'à l'éternité ? Et même à supposer qu'il faille absolument à la définition d'une vérité et à la proclamation d'un dogme ce que l'on appelle une *opportunité;* comment comprendre que, Celui qui assiste son Église pour lui faire connaître

infailliblement la vérité, ne lui assure pas en même temps la sagesse de choisir, pour la proclamer, le moment opportun ?

Arrière donc nos défiances devant l'avenir et nos agitations dans le présent : Jésus-Christ est avec l'Église jusqu'à la consommation des siècles ; il est avec elle pour lui enseigner et lui suggérer, non-seulement *ce* qu'elle doit croire, mais encore *ce* qu'elle doit dire, *comment* elle doit le dire, et *quand* elle le doit dire.

Devant ces grandes questions qui se posent en face de l'Église, et devant l'Eglise elle-même qui se pose pour les résoudre, je l'avoue hautement, et le déclare sans détour : il n'y a qu'une chose qui me paraît inopportune, c'est de se poser soi-même, non plus seulement comme simple témoin de la vérité, mais comme conseiller humain d'une infaillibilité divine ; c'est d'affecter publiquement la défiance de ses jugements, la crainte de ses imprudences, pour ne pas dire de ses erreurs ; oui, voilà ce qui est inopportun; et cette inopportunité là, elle durera comme l'infaillibilité elle-même, jusqu'à la consommation des siècles.

Encore un mot, Messieurs, avant de finir cet

important sujet. La véritable foi catholique a un caractère éminent auquel on la reconnaît dans tous les temps, et auquel surtout on doit la reconnaître dans notre temps; je veux dire *la liberté*, la vraie liberté des enfants de Dieu; j'entends par là l'indépendance absolue devant les hommes. Autant notre foi catholique doit se signaler par une soumission complète devant l'autorité de l'Église et de Dieu ; autant elle doit revendiquer la plénitude de son indépendance, devant les despotismes plus ou moins avoués du siècle et des hommes.

Il y a une chose qui amoindrit, même dans les meilleurs, le véritable esprit de notre foi; cette chose, elle se nomme la considération humaine, l'influence humaine, la dépendance humaine; dépendance qui devient, trop souvent, jusque dans les plus fiers, sans même qu'ils s'en aperçoivent, la servitude humaine : Influence des politiques et des diplomaties humaines; influence des sympathies et des amitiés humaines; influence des personnes et des opinions humaines; influence des renommées et des gloires humaines; influence désastreuse, entre toutes, des alliances, des pactisations, et quelquefois

même, des intrigues et des cotteries humaines.

Ah! loin de nous, vraie race des croyants, ces influences malsaines, où l'esprit de notre foi se dénature et s'altère, s'il ne se corrompt tout à fait. Arrière ces tyrannies plus ou moins déguisées des respects humains, venant sous un voile de religion et de piété, s'imposer aux enfants de l'Église. Arrière même, s'il le faut, ces liaisons et ces condescendances, qui nous font peut-être, à notre insu, sacrifier sur l'autel de l'amitié humaine, quelques parcelles, si petites soient-elles, de la vérité divine. O vérité, ô vérité que je dois aimer plus que moi-même, plus que tout, ah ! c'est vous, vous seule que nous voulons chercher : et pour cela, nous voulons regarder par de là ce monde inférieur, où s'agitent, autour de nous, les amitiés et les haines, les alliances et les dissentions, les factions et les intrigues humaines. Affranchis de toute dépendance inférieure et de toute basse servitude, nous nous élèverons jusqu'à ces régions libres et pures, où vous rendez vos oracles, avec un calme céleste et une divine sérénité.

Ah ! que les hommes se taisent autour de nous ; parlez-nous vous-même, ô éternelle vérité ! Si

mon ami se trompe, et surtout, s'il a le malheur encore plus grand de s'obstiner dans son erreur; oui volontiers je plaindrai mon ami, et ne cesserai pas même de l'aimer ; mais, je le jure, je vous aimerai plus encore vous-même, ô vérité ; et moi aussi, moi surtout, disciple de la vérité divine, je dirai en face de tous les hommes : *Amicus Plato, magis amica Veritas.*

Ah ! si nos amis se trompent, nous, hommes de charité et de foi, plaignons-les, oui, mais ne les suivons pas ; avertissons-les, mais ne les flattons pas. Que notre foi, notre amour et notre dévoûment soient, avant tout, à la divine vérité, et à la divine mère chargée de nous l'enseigner. Que nulle considération humaine, que nulle amitié humaine, si légitime et si honorable soit-elle, n'ait jamais la puissance de nous enchaîner à un parti, à une ligue, à une coalition quelconque contre l'Église, contre son chef et leurs divines prérogatives. Nous, les vrais fidèles, donnons, envers et contre tous, l'exemple de la grande et courageuse *fidélité*. Libre de toute dépendance et de toute servitude humaine, sachons nous affranchir de tout ce qui n'est pas Jésus-Christ, l'Église et la Vérité. En face de

tous les faux libéralismes qui prennent le masque de toutes les libertés, et ne nous promettent que toutes les servitudes, ah ! soyons véritablement libres ; vrais enfants de l'Église, cherchons sur le sein de notre divine mère, avec le calme dans la confiance, la paix dans la soumission, le repos dans la vérité ; et portons partout dans une foi qui ne se dément pas, dans une foi qui croit tout et qui croit sans hésiter, le grand souffle, la règle souveraine et l'invincible force de notre vie catholique.

Ainsi soit-il.

DEUXIÈME CONFÉRENCE

DEUXIÈME CONFÉRENCE

DEUXIÈME DEVOIR DES CATHOLIQUES

OBÉIR AUX COMMANDEMENTS DE L'ÉGLISE

Messieurs,

Nous avons dit notre premier devoir fondamental envers l'Église notre Mère, le devoir de croire à sa parole qui enseigne. Il y en a un second : *obéir* à sa volonté qui commande. Une mère n'a pas seulement à gouverner l'intelligence de ses enfants, elle a encore à gouverner leur volonté. Les hommes sont des volontés, dit St. Augustin ; donc, pour gouverner l'homme, il faut par-dessus tout gouverner son vouloir.

C'est par ce gouvernement des volontés, que l'Église entre dans l'intime de notre vie ; c'est

par là qu'elle en atteint toutes les réalités pratiques; c'est par là qu'elle fait sentir, non plus seulement dans les régions abstraites du dogme et de la doctrine, mais dans la sphère très-concrète de nos actions de chaque jour, le joug de sa souveraine autorité. Aussi, est-ce par là surtout qu'elle suscite les répulsions de l'humanité vivante, et voit, jusque dans son propre sein, au milieu même de la race des croyants, ce qu'on nomme bien aujourd'hui la génération très-inconséquente et très-contradictoire des catholiques *non-pratiquants*. Donner son adhésion sincère, sa foi pleine et absolue à la parole de l'Église, on le peut encore assez facilement; et volontiers l'on y consent, alors du moins qu'on n'est pas possédé par le génie de l'indépendance rationaliste, autrement dit, par le démon de l'orgueil.

Mais se soumettre en actes à ce commandement qui restreint notre libre-faire; embrasser cette pratique qui répugne à nos instincts et mortifie notre chair : Voilà ce que tous, parmi les croyants même les plus purs, n'ont pas la force d'accepter; voilà ce qui les fait marcher, quelquefois durant de longues années, dans le

cercle doublement vicieux de la foi niée par la pratique et de la conviction démentie par l'action : génération étrange, qui, grâces au ciel, tend à diminuer parmi nous ; mais génération trop nombreuse encore, donnant le spectacle, et — pourquoi ne le dirais-je pas — le scandale d'une prévarication qui insulte au Christ législateur nous commandant par son Église , et nous menace toujours de la foudre vengeresse que la Majesté insultée suspend sur cette apostasie pratique de son peuple choisi. Ah ! cette apostasie de l'action, qu'il nous tarde de la voir cesser, diminuer du moins, ô mon Dieu, au milieu de nos croyants ; à cette heure surtout, où ceux même qui ne croient pas, font de la violation de vos lois une publique insulte à l'autorité de votre Église, et comme une protestation satanique contre ses commandements !

Messieurs,

Jamais, pour vous prêcher l'obéissance aux lois de l'Église, le moment ne fut plus propice, et la nécessité plus urgente. Tout aujourd'hui vous le crie de partout : l'heure est venue, pour

tous les croyants, de faire de leur pratique une traduction visible et une publique manifestation de leur foi. A ce moment solennel, où l'Église s'apprête à faire acte de souveraine autorité par la confirmation de ses lois anciennes ou par la publication de lois nouvelles, à nous, catholiques, de montrer, en face de l'impiété qui insulte, que nous sommes les enfants de l'Église, prêts à recevoir ses ordres et à exécuter ses commandements.

C'est pour vous aider à entrer dans ces dispositions de volontaire et respectueuse obéissance vis-à-vis de l'Église, que je vais essayer de vous montrer, dans ce discours, quelle est la nécessité générale pour le catholique d'observer les lois de l'Église, et quels sont, en particulier, les points sur lesquels porte cette obligation.

A la double lumière de notre raison et de notre foi, sous la double clarté de notre sens catholique et de notre sens commun, reconnaissons franchement que nous devons observer les lois de l'Église, sous peine de tomber, par nos prévarications, dans une scandaleuse contradiction. Venant ensuite au détail de la pratique, reconnaissons, avec une égale franchise, le néant des raisons par lesquelles notre humaine fai-

blesse essaie de légitimer et de maintenir le double scandale de cette prévarication et de cette contradiction.

Invoquons, avant de commencer, la Reine du ciel, qui a dû à sa parfaite obéissance aux ordres de Dieu transmis par le céleste messager, le privilége de s'élever jusqu'à la gloire de la divine maternité.

Ave Maria, etc.

I

Oui, Messieurs, il y a aujourd'hui, devant la législation positive de l'Église, une publique prévarication, qui est tout à la fois une contradiction dans les chrétiens et un scandale dans le christianisme.

Et d'abord, pour mettre ici dans tout son jour la *contradiction* pratique dont ce siècle nous donne le spectacle désolant, il faut partir de certaines données incontestables et de certains principes évidents ; la contradiction pratique ne pou-

vant être que la négation par les actes de certains points reconnus par l'intelligence.

Pour quiconque a conservé intacts les premiers éléments de sa foi catholique, trois choses ici sont absolument hors de doute, au point de vue de la législation positive de l'Église; c'est la possibilité d'abord, le droit ensuite, et enfin le fait de cette législation obligatoire de l'Église.

La possibilité dans l'Église d'une législation positive, capable d'enchaîner la conscience catholique, se montre d'elle-même, dans la lumière de l'évidence. L'Église étant admise comme une institution divine, créée pour la direction morale et religieuse de l'humanité, comment lui dénier la puissance de déterminer dans cette humanité, tels actes à poser et tels actes à omettre? Ce que Dieu pouvait se réserver de commander immédiatement lui-même, comme il a fait pour le peuple d'Israël, est-ce qu'il ne lui est pas libre de vous le prescrire par un intermédiaire autorisé par lui-même, c'est-à dire, par une autorité émanant, pour le représenter, de sa propre autorité?

Et, même en dehors de cette loi naturelle qui enchaîne toute conscience à l'empire de la justice, est-ce que, si Dieu le veut, une autre

législation ne pourra pas vous atteindre ? Et pour vous la transmettre, c'est-à-dire, pour la formuler, et pour la proclamer, qui dira que Dieu ne demeure pas libre dans le choix de ses moyens ? Et, pour vous lier par cette législation *extra* ou *supra-naturelle*, s'il lui plaît de choisir, comme organe médiateur, une institution revêtue de son autorité, est-ce que vous pouvez contester au Maître de la vie le droit d'exercer sur vous, de cette manière ou de cette autre, l'empire absolu, perpétuel et universel qu'il garde sur toute vie? Si l'argile pétrie sous la main du potier, et prenant sous cette main qui la façonne telle forme ou telle autre, ne peut pas dire à l'ouvrier : Pourquoi me façonnez-vous de cette manière et me faites-vous ainsi ? pourquoi me donnez-vous cette forme ou cette autre? Comment la créature dira-t-elle au créateur : Pourquoi nous donnez-vous cet ordre et nous intimez-vous cette défense? Et pourquoi, pour nous venir, cette défense et cet ordre passent-ils par cet organe et par cet intermédiaire dont je n'ai pas besoin?

Manifestement, rien de plus radicalement absurde et de plus strictement opposé à la raison

elle-même que de contester dans l'Église la *possibilité* d'une législation, destinée à restreindre l'empire de notre liberté, même dans l'ordre des choses légitimes ou indifférentes de leur nature.

Mais il y a plus : non-seulement l'Église *peut*, mais, vu le but qu'elle poursuit et la fonction qu'elle remplit, elle *doit* avoir cette puissance.

Et ici, qu'il suffise de vous rappeler, sans développement aucun, quelques principes élémentaires qui ont pour toute âme catholique, non-seulement la certitude de l'incontestable, mais encore l'éclat de leur propre évidence.

Le christianisme a été constitué par son auteur, avec la forme sociale : il est la société surnaturelle constituée par acte divin ; or, dans cette société, l'Église est souveraine, et souveraine des âmes ; donc à l'Église il appartient de gouverner les *volontés* par sa puissance législative, comme les intelligences par sa puissance doctrinale. Il en résulte qu'à l'Église et à l'Église seule est réservé le droit absolu de commander et de prescrire ce qu'elle juge, dans l'ordre du bien, utile ou nécessaire pour conquérir la fin.

Il y a plus : l'Église a l'obligation et la

fonction de conduire l'humanité non à une fin quelconque, mais à une fin surnaturelle. Donc, il lui appartient de créer des devoirs adaptés et coordonnés par rapport à la conquête de cette fin surnaturelle.

L'Église existe sur la terre surtout pour appliquer à l'humanité les principes évangéliques; donc, à l'Église appartient le droit de porter des préceptes et de formuler des lois, non pour ajouter à l'Évangile des principes nouveaux, mais pour déterminer et maintenir toujours effective la pratique des principes de l'Évangile.

L'Église enfin a pour mission de faire pratiquer la vie religieuse, et de mettre l'humanité avec Dieu en communion efficace; donc, à l'Église de préciser la nature, la forme et le rite de nos actes religieux.

Pourquoi insister? Nous sommes ici en pleine lumière de l'évidence. Que la libre pensée supprimant d'un trait de plume tout ce qui prouve, tout ce qui démontre, dans l'Église, la réalité de cette divine autorité, s'inscrive en faux contre ce droit et ce devoir de l'Église catholique; je comprends : mais l'autorité étant admise avec son origine, son but, et sa fonction; dès lors, le

pouvoir de porter des lois en *dehors* ou au *dessus* de la loi naturelle, n'est plus seulement une *possibilité,* c'est un *droit;* non-seulement cette législation est possible, mais elle est nécessaire; elle est exigée par la force même des choses. Et nous pouvons et devons ajouter : non-seulement cela *peut* être; non-seulement cela *doit* être; en fait cela *est;* cela se démontre dans l'éclat de notre histoire.

En *fait,* cette puissance a été donnée, au commencement, et est toujours donnée à l'Église à tous les instants de sa vie. Toute puissance m'a été donnée au ciel et sur la terre, *Data est mihi omnis potestas in cœlo et in terra.* Voilà le pouvoir immanent en Jésus-Christ. *Ite ergo, docete omnes gentes,* etc... *docentes servare omnia quæcumque mandavi vobis;* et voilà la puissance *communiquée,* et, par cette communication, immanente dans l'Église. Quelle puissance? Non pas seulement la puissance d'enseigner les intelligences, mais la puissance de gouverner les volontés : puissance de faire régner le vrai, et puissance de faire pratiquer le bien : *omnia quæcumque mandavi vobis.* Ces commandements que vous tenez de moi, à vous non-seulement de les

transmettre, mais à vous aussi d'en montrer et d'en apprendre à tous la pratique obligatoire.

Eh bien, Mes Frères, quand l'Église, en réalité, a-t-elle négligé l'accomplissement de ce mandat divin auprès de l'humanité ? Jamais. En fait, elle a reçu ce pouvoir ; en fait elle l'a pratiqué : et ce pouvoir toujours exercé, a été aussi toujours accepté. Pour nous, race de vrais croyants, cet argument suffit. L'Église exerce ce pouvoir ; l'Église porte des lois, et impose des préceptes, dans le sens où nous l'avons dit : donc elle en a le *droit,* ou il faudrait reconnaître que la perpétuité de son action n'a été dans notre humanité que la perpétuité de l'usurpation. Mais, cette accusation quel catholique oserait devant nous l'élever contre sa mère ? L'Église commande, l'Église ordonne, l'Église prohibe ; l'Église fait et maintient pour l'humanité chrétienne, en dehors de la loi naturelle, de la loi divine et de la loi civile, une législation qui est sa législation. Et cette action de l'Église, de l'Église souveraine, de l'Église infaillible est la proclamation de son droit.

Oui, Messieurs, la preuve que l'Église a reçu ce pouvoir de commander et de légiférer, c'est

qu'elle l'exerce ; c'est qu'une Église reconnue divine ne peut être convaincue de dépasser la limite de son droit, sans être convaincue par là même de n'être plus divine ; c'est que d'ailleurs, usurper, contre le droit de Dieu et de l'humanité, une telle puissance, c'eût été, non-seulement injuste, inacceptable, mais *impossible*. Oui, vous dis-je, impossible. Mais quoi ? S'attribuer devant les peuples une telle puissance, est-ce donc si facile ? Ah ! que les philosophes et les politiques se donnent la main pour imposer à nos volontés un tel pouvoir de commander ; qu'ils s'entendent pour nous prescrire tels jeûnes ou telles abstinences ; s'ils n'ont la force pour contraindre, est-ce qu'ils sauront jamais se faire obéir ? est-ce qu'ils pourront même, pour leurs lois, compter sur autre chose que sur la conquête du ridicule et la conquête du mépris?

Vous qui criez ici à l'arbitraire et à l'usurpation ; vous qui croyez si facile de s'emparer, à ce point, des volontés humaines, libres-penseurs, si hardis à convier à vos splendides festins les mangeurs de chair complices de vos orgies sacriléges ; essayez donc, une fois, de convier les multitudes, non plus à manger, mais à jeûner,

non plus à se rassasier, mais à s'abstenir. Que dis-je ? convier, c'est trop peu ; ordonnez, de par votre autorité, non plus le banquet ou le festival, mais le jeûne et l'abstinence. Allons, essayez : au nom du progrès humain et de l'esprit moderne, essayez d'imposer la mortification des sens et l'affliction du corps ; à force de philosophie et de stoïcisme, faites croire à nos générations sensuelles que la vraie force de l'humanité dépend de l'humiliation et de l'humiliation de sa chair ; allez, prêchez partout que l'homme du progrès doit être un homme de discipline et de flagellation, marchant couvert de haires et de cilices, et portant sur son corps tous les stigmates de la souffrance. Sans soldats pour contraindre, sans glaive pour frapper, venez imposer à l'humanité qui vous écoute cette législation nouvelle ; venez dire que tous doivent s'y soumettre ; que la civilisation le veut, que le progrès l'exige, et que votre génie le commande : est-ce que vous parviendrez jamais à conquérir à cette législation incommode un seul disciple obéissant ? Et ce siècle qui a vu déjà tant de choses extravagantes, que pourra-t-il accorder à cette étrange tentative, qu'une

publique ironie ou un immense éclat de rire ?

Quoi qu'il en soit de l'impossibilité morale, d'usurper dans l'humanité une telle puissance de commander et de se faire obéir ; cette puissance existe, et elle est en exercice : la voilà devant vous, faisant encore aujourd'hui ce qu'elle fait depuis 19 siècles ; la voilà s'imposant à la conscience des croyants, bravant la négation des incroyants, parlant aux regards de tous ; la voilà commandant aux rois et aux peuples, aux savants et aux ignorants ; la voilà étendant sur toutes les nations qui portent le signe de son Christ sa législation incontestée ; la voilà adaptant ses lois aux temps et aux mœurs, avec une sagesse toute divine, mais partout et toujours gardant le *principe*, le *droit* et la *réalité* de sa législation ; la voilà, depuis bientôt deux mille ans, atteignant, d'un bout du monde à l'autre, les mêmes peuples, par une même législation ; législation toujours diverse dans ses applications, mais toujours identique dans son fond : la voilà enfin, faisant éclater au soleil de la publicité, dans l'immensité de son fait, la splendeur de son droit.

Ainsi, Messieurs, trois choses nous sont

acquises : à savoir, la possibilité, le droit et le fait de cette législation. La possibilité résulte de l'absolue souveraineté de Dieu, de sa pleine liberté de commander à sa créature par tel organe qu'il peut lui plaire de choisir, et de limiter, comme il le veut, l'usage de ses libres dons. Le droit résulte de la nature des choses, du but, de la fonction, de la souveraineté et de la raison d'être de l'Église catholique. Le fait se démontre par l'exercice historique de cette puissance, de peuple en peuple et de siècle en siècle : fait immense, fait éclatant, fait dominateur qui, déclarant sa possibilité métaphysique et son droit radical, se dresse devant toute conscience catholique comme un prolongement et une représentation de la souveraineté de Dieu.

Et voilà ce qui me montre, dans la violation des droits de l'Église une énorme contradiction pour tous, mais pour le catholique en particulier.

Oui, pour tous, même pour les incroyants, dont la plupart, sans l'avoir jamais examiné, supposent le pouvoir législatif de l'Église un pouvoir usurpé, ou tout au moins un pouvoir fictif, inutile et sans aucune raison d'être. Qui

ignore, sur ce point, la tyrannie du préjugé, et l'énormité du paralogisme? On dit : cette législation de l'Église est absolument inacceptable, et ne peut pas m'obliger ; je suis un honnête homme et j'observe les lois de la vie honnête ; je respecte, dans la réalité de mes actes, la souveraineté, et j'adore dans le sanctuaire de ma conscience, la divinité de la loi naturelle : Et cela suffit. — Cela suffit? oui, peut-être ; si le Souverain Législateur n'a pas voulu, par l'empire d'une autre législation, atteindre votre liberté : et devant nous, c'est-à-dire, devant des millions d'hommes qui affirment, force vous est d'en convenir ; c'est au moins la question. — C'est assez, dites-vous? Oui, pour le Chinois, le Japonais ou le Cochinchinois ; oui, pour le païen qui n'a pas encore reçu avec le baptême ses titres de noblesse chrétienne, et avec cette noblesse les obligations qu'elle emporte avec elle ; mais pour vous, chrétien baptisé, marqué du signe de Jésus-Christ, et enfant de cette Église qui tient de Dieu le droit de vous donner des ordres et de se faire obéir, comment pouvez-vous et comment osez-vous dire : « Cela suffit? » Quoi! dites-vous, obligation « sans *raison d'être* et

rationnellement *inexplicable.* » Certes, si vous êtes de ceux qui déploient sur leur tête le drapeau deux fois honteux du matérialisme, du panthéisme, et même de l'athéisme ; je vous comprends. Adorateur de la matière, comment vous demander, au nom de l'esprit que vous niez, le sacrifice de cette matière que vous adorez ? ô matérialiste, adore, embrasse et mange ton dieu-matière ; qui pourrait t'en empêcher ? tu ne l'adoreras, tu ne l'embrasseras, tu ne le mangeras jamais trop. Avec ton système grossier et ta philosophie bestiale, je comprends pour toi la loi de la jouissance, la législation du festin, de l'ivresse et de l'orgie ; je ne comprends plus la loi du jeûne, de l'abstinence, de la mortification. Disciple de la matière, maître de la boue que tu t'incorpores, maître de toi-même aussi, tu ne connais plus de législateur : comment reconnaîtrais-tu des lois, surtout des lois qui te disputent quelques parcelles de cette matière que tu veux, comme ton bonheur suprême, dévorer et t'incorporer tout entière !

Oui, en face de la législation impérative ou prohibitive de l'Église, disant à son enfant : Abstiens-toi de ce repas, de cet aliment, de

cette jouissance ; je comprends contre la loi de l'Église cette révolte du matérialiste, du panthéiste et surtout de l'athée.

Mais vous, disciple honnête et honoré de la philosophie spiritualiste ; vous, qui ne faites pas de la vie humaine un produit fatal de la matière fatale, mais un produit libre d'un créateur infiniment libre ; vous, qui faites de la souveraineté de Dieu le premier dogme de votre *credo* rationnel et philosophique ; vous, qui reconnaissez en Dieu la puissance indéfinie de faire des lois pour ses créatures, et de restreindre, à son gré, le domaine qu'il fait à la liberté de l'homme sur les œuvres de ses propres mains ; comment, sans discussion, sans examen des fondements rationnels et historiques de la législation disciplinaire de l'Église, pouvez-vous décider que ces lois sont sans motifs et sans raison d'être ? Niez-vous que Dieu, dans la plénitude de sa souveraineté, puisse se réserver, comme un hommage rendu à cette souveraineté, une part de toutes les jouissances dont il a semé, dans la création, le vaste champ de votre domaine communiqué ? Admettez-vous que voulant vous imposer ces restrictions, il peut choisir l'organe dont il

voudra se servir, pour faire sentir à votre liberté essentiellement limitée le domaine de sa souveraineté sans limites?—*Oui*, dites-vous : —Alors pourquoi décider d'avance que la loi ne peut pas être?—*Non*, dites-vous : — Alors, comment votre philosophie fera-t-elle pour s'accorder avec elle-même ?

Ainsi se révèle la contradiction même dans les incroyants, en face de la législation positive de l'Église catholique.

Mais la contradiction que je tiens à faire éclater ici par dessus tout, c'est la contradiction du catholique *sincère* mais réfractaire, du catholique croyant mais non pratiquant. Au catholique dont je parle, ce n'est pas moi, c'est le bon sens qui adresse ce reproche de la contradiction : « Votre foi, c'est l'affirmation, et votre pratique, c'est la négation : contradiction. Votre conviction reconnaît le précepte, et votre action annulle le précepte : contradiction. Vous reconnaissez sur vous l'autorité de l'Église, et vous rejetez de vous l'autorité de l'Église : contradiction. Vous admettez le pouvoir d'imposer la loi, et vous vous réservez la libre faculté de décliner la loi : contradiction. Vous reconnaissez, vous

voyez, comme une vérité d'évidence, que l'autorité doit avoir le pas sur votre liberté ; et voici que chaque jour votre liberté prend, sans aucun scrupule, le pas sur l'autorité. Vous vous déclarez sujet, et vous vous comportez en souverain ; vous proclamez dans l'Église le droit de vous commander, et vous vous attribuez sans difficulté aucune le droit de ne pas obéir : contradiction, contradiction, vous dis-je ; cercle vicieux où se traîne, dans sa marche équivoque et boiteuse, cette vie prévaricatrice, entre une autorité qu'elle reconnaît toujours et une indépendance qu'elle revendique sans cesse.

Certes, cette contradiction qui met la pratique d'une vie librement acceptée en opposition avec la loi librement reconnue, et qui fait de l'action l'antinomie permanente de la conviction, est déjà bien assez saisissante. Toutefois, cette contradiction a un mot qui l'explique et nous livre son secret : la faiblesse de l'homme devant la loi qui demande l'effort. Hélas, cette contradiction nous la comprenons trop : depuis longtemps la parole d'un païen en a révélé le mystère toujours ancien et toujours nouveau : « Je vois ce qu'il y a de meilleur, et je l'approuve, *video*

meliora proboque ; je connais la loi, j'en vois la justice et la vérité, *video ;* je vois que l'observation de cette loi est ce qu'il y a de meilleur, *video meliora :* et pourtant, le penchant l'emporte ; la nature en moi triomphe de la justice, et je viole la loi ; je fais ce qu'il y a de pire : *deteriora sequor.*

Oui, cette contradiction a dans l'antagonisme vivant, qui est en nous, le mot de son énigme. Mais il y en a une autre, qui apparaît tout d'abord plus inexplicable : c'est la médiocre importance que les catholiques attachent à leur propre loi ; c'est, sinon le mépris, du moins l'indifférence en face de ces violations d'une loi méconnue et d'une autorité désobéie ; c'est cette sorte de justification et de consécration que l'on essaie parfois de donner, sous ce rapport, à ses propres prévarications.

Comment expliquer devant un précepte grave, obligatoire et certain, cette étrange attitude ?

On dit : Mais ce n'est qu'un commandement de l'Église. Eh qu'importe, mon frère, si c'est par l'autorité de Dieu que vous commande l'Église ? Est-ce que derrière le prêtre, est-ce que derrière l'évêque, est-ce que derrière le

Pontife, est-ce que derrière l'Église tout-entière, vous n'apercevez pas l'ombre de Dieu ? Est-ce qu'au-dessus de leur tête, et dans la lumière de votre foi, vous ne voyez plus rien de la majesté qui les couvre et qui les investit du droit de vous commander? Comptez-vous pour rien l'ordre de cette maternité qui a pour vous commander le signe de son droit et l'investiture de son pouvoir divin ? Et d'ailleurs, en toute autre sphère où Dieu a placé le droit de commander et le devoir d'obéir, est-ce que vous cherchez, par cette excuse banale, à vous soustraire à la loi d'une légitime obéissance ? Dans la famille, est-ce que pour échapper au commandement de votre mère, vous oseriez dire : Ce n'est qu'une femme qui commande? Dans l'ordre civil et social, est-ce que pour échapper au commandement du roi, vous oserez dire : Ce n'est qu'un homme qui commande? Pourquoi, dans la législation de l'Église, cette abstraction du *divin* qui seul peut lui donner et lui donne en effet sa force dominatrice et son caractère obligatoire? Pourquoi, là où il y a Dieu, Dieu entrevu par la foi, Dieu incarnant sa puissance, Dieu personnifiant son droit, Dieu com-

muniquant son autorité, Dieu, encore Dieu, toujours Dieu, pourquoi vous obstiner à ne voir et à ne considérer que l'homme, encore l'homme, toujours l'homme ? Comme s'il tombait sous le sens que l'homme, en tant qu'homme, puisse avoir la prétention de nous imposer des lois et de nous commander des privations !

Il faut répondre ici ; il faut prendre son parti. Reconnaissez-vous l'autorité de l'Église comme vous représentant l'autorité de Dieu, oui ou non ? *Oui :* Alors, pourquoi dédaigner comme un commandement humain des lois où la majesté de Dieu se montre tout entière ? *Non :* Alors comment vous nommer catholique, lorsque vous niez l'essence même de la catholicité ?

Messieurs, qui dira sur ce point l'immensité du préjugé ? Qui dira avec quel sans-façon on ose traiter l'Église, et avec l'Église, Dieu même ? Quel étrange phénomène ! quelle prodigieuse aberration ! Des croyants faisant moins de cas d'une loi de l'Église que d'un arrêté de préfecture, d'une mesure de police, d'une injonction de garde-champêtre ou de sergent-de-ville ; reléguant non-seulement au rang des choses secondaires, mais au rang des choses futiles,

arbitraires et inutiles, les ordres d'une mère divine ; traitant Dieu même, qui nous commande par son Église, avec un sans-gêne, un dédain — j'allais dire un mépris — que l'on n'oserait montrer devant aucune autorité humaine, si descendue fût-elle dans la hiérarchie des dignités et des autorités humaines ; affectant enfin de ne voir que la volonté de l'homme, là où l'on sait bien, pourtant, qu'il y a la volonté de Dieu, et où sa majesté se découvre et resplendit de toutes parts ?

Or, le scandale et l'effet désastreux de cette contradiction, qui pourra les nier? Qui pourrait ne pas voir, que bon gré, mal gré, la grande généralité des prévarications amoindrit, dans les âmes même fidèles, le vrai sens de la pratique catholique ? Il y a comme un courant du siècle qui emporte les générations même croyantes à la violation des grandes lois de l'Église ; et de violation en violation, au mépris pratique de son autorité. De même que les institutions modernes tendent, de plus en plus, à chasser l'Église de la société et à lui interdire toute influence directe sur la marche du monde social ; ainsi, peu à peu, nos habitudes nou-

velles tendent à chasser l'Église de nos mœurs et à lui refuser tout ascendant direct dans l'ordre moral. Tout ce qui se fait, tout ce qui se pratique aujourd'hui, je ne dis pas seulement dans le monde païen, mais encore dans le monde chrétien, tend à nier implicitement dans les faits la puissance législative de l'Église reconnue par la foi ; et l'on dirait, sous ce rapport, un effacement progressif du vrai sens de l'autorité et de l'obéissance catholiques.

C'est qu'en effet cette contradiction pratique des croyants conspirant avec la violation systématique des incroyants aboutit à l'extinction de la pratique catholique. L'universalité de la prévarication tue, en fait, l'autorité de la législation, et l'usage semble anéantir la loi. A force d'avoir sous les yeux l'universelle prévarication, on arrive bientôt à en perdre le sens. On imagine à peine qu'une loi si facilement, si constamment, et si universellement violée, soit encore une loi. Et ainsi, peu à peu, la loi est pour beaucoup d'hommes, comme si elle n'était plus. Ceux-là même qui l'admettent encore en spéculation ne sont pas loin de la considérer comme une chose surannée dont il n'y a plus

même à s'occuper. On se demande si, contre une loi qui semble ne plus préoccuper et ne plus arrêter personne, la prévarication quasi-universelle n'est pas une prescription suffisante ? Et des générations baptisées par l'Église elle-même en viennent à chasser tellement des préoccupations de leur vie l'autorité de l'Église et de sa législation, qu'on n'en aperçoit plus même de vestiges à la surface des choses, des événements et de la société.

Allez, partout, dans les rues de nos grandes villes, un jour de fête et de solennité catholique : Est-ce que partout la physionomie générale de la cité ne vous apparaît pas comme une publique insulte à la fête même que célèbre l'Église, et comme une ironie solennelle du commandement qu'elle vous fait ? Si vous n'entrez pas dans nos temples, où l'Église s'enferme avec la célébration de ses mystères, l'harmonie de ses chants et l'éclat de ses solennités ; est-ce que vous pourrez distinguer si vous êtes à Jérusalem ou à Babylone, à Paris ou à Pékin, en plein catholicisme ou en plein paganisme ?

Voulez-vous un autre exemple ? Entrez, en passant, dans l'une des hôtelleries de nos socié-

tés modernes, pour y prendre, en chrétien, la réfection du voyageur, le jour où l'Église prohibe tels aliments, et impose telles privations : Est-ce que la table même où vous allez vous asseoir, ne vous apparaît pas comme une dérision publique de la loi de l'Église ? Est-ce que vos compagnons de voyage ne se posent pas à vos côtés, à droite, à gauche, partout, comme des contempteurs de la loi de l'Église ? Est-ce que tout, dans ce caravansérail de la prévarication publique, quotidienne et universelle, tout n'est pas servi pour l'incroyant, l'infidèle et le libre penseur ? Est-ce que la table n'est pas dressée pour des païens, et le tout, arrangé et préparé à la païenne ? Et le rare chrétien qui veut porter, là même, la pratique courageuse de la loi qui l'atteint, n'y apparaît-il pas comme un barbare égaré dans la civilisation moderne ? Est-ce que pour accomplir la loi qui l'atteint, et ne relever que de la conscience qui l'inspire, l'homme de foi n'est pas mis en demeure de se donner en spectacle à une incrédulité railleuse ? Et, là même, où il entre pour se faire servir en maître et s'asseoir au festin commandé par lui-même, est-ce qu'il n'est pas contraint morale-

ment d'abdiquer sa liberté, et de manger, comme un esclave, en face de son despote, l'aliment que proscrit sa loi et que sa conscience repousse? Est-ce que, enfin, ce despotisme de l'universelle violation des lois de l'Église ne tend pas de plus en plus à faire du fidèle observateur de ces lois, un étranger dans sa propre cité, et de sa vie elle-même une sorte d'incompatibilité avec la vie moderne ? Et, si ce mouvement de retour à la vie païenne se continue et se développe au milieu de nous, ne nous semble-t-il pas que, bientôt, pour observer fidèlement sa loi, le fidèle pratiquant devra chercher le désert, et s'en aller sur quelque terre sauvage, observer en liberté cette austère législation de l'Église qui a fait, en transformant et en élevant nos mœurs, notre civilisation? Civilisation sublime qui n'était autre que la grande culture de la vie humaine, c'est-à-dire, la discipline des corps par l'énergie des âmes ; éducation généreuse, civilisation vraiment chrétienne dont nous nous éloignons, chaque jour, en retournant au paganisme, par l'humiliation progressive des âmes devant les exigences progressives des corps.

Ne vous y trompez pas, Messieurs, et ne cherchez pas ici à donner à vos faiblesses le prestige menteur de mœurs civilisatrices et de progrès social : osons dire et entendre les choses comme elles sont: Non, ce mépris des lois de l'Église, systématique dans les incroyants, contradictoire dans les croyants, désastreux pour tous, ce n'est pas seulement, plus ou moins voilée, une révolte contre l'Église, contre le Christ, contre Dieu, c'est un attentat porté à notre civilisation chrétienne ; ce n'est pas seulement un péché individuel, le mal de l'âme, c'est un péché social; c'est le mal de la société; parce que c'est la conspiration avec des mœurs, et la complicité avec des tendances qui nous ramènent lentement peut-être, mais sûrement à la mollesse, à l'énervement et au sensualisme de la vie païenne; c'est la rechute, plus ou moins rapide, dans cette vie si effroyablement descendue et si grossièrement sensuelle, d'où nous avait retiré, par un effort tout divin, l'austère, mais généreuse législation de l'Église catholique.

Voilà où doit nous conduire, et où nous conduit chaque jour davantage, l'universelle viola-

tion des lois de l'Église : violation coupable moralement, et désastreuse socialement, qui nous fait passer par la contradiction pour aboutir à la dégradation.

II

Mais, Messieurs, pour mieux entendre comment la contradiction et la folie humaine éclatent dans les publiques violations des lois de l'Église par ses propres enfants, il faut sortir du général et venir aux objets particuliers de ces lois, dont nous venons de signaler, dans leur ensemble, l'universelle prévarication.

Sur quoi peut tomber et tombe, en effet, la législature positive de l'Église ? Quels sont ses objets propres et ses sphères légitimes ? Et quelle est, dans chacune de ces sphères et en face de ces divers objets, l'attitude et la pratique de l'humanité contemporaine ? C'est ce que je veux vous dire rapidement, avec une liberté et une simplicité tout apostoliques. Il y a des sujets qui se prêtent mieux à ce qu'on pourrait appeler les

élévations du discours et les sublimités de la parole; il n'en est pas qui se prêtent davantage à la pratique et à l'efficacité. Manifestement, il ne s'agit pas ici de parcourir le code complet de la législation de l'Église; il s'agit de toucher, dans cette législation, les points principaux qui tiennent à la pratique de notre vie; il s'agit de faire bien entendre comment cette contradiction pratique, qui éclate dans la prévarication aux lois de l'Église en général, se retrouve et se reproduit en particulier sur chaque point où se pose la prévarication.

Et d'abord, remarquez-le bien, la puissance législative de l'Église s'étend dans la sphère des choses déjà commandées ou interdites par la loi naturelle, soit pour en enseigner, soit pour en préciser, soit pour en sauvegarder la pratique.

L'Église, ayant reçu de son divin fondateur l'autorité en matière de mœurs comme en matière de doctrine, a nécessairement cette puissance. Et comment, je vous prie, pourrait-elle ne pas l'avoir? Quand on connaît un peu la nature humaine, ses faiblesses, ses défaillances, ses faciles illusions, sur ses obligations même les plus graves; combien cette puissance de

l'Église apparaît opportune, utile, nécessaire !... En face des passions qui exigent, des désirs qui sollicitent et des naturels appétits appelant leur pâture, qui ne sait combien la raison humaine, même la mieux cultivée, est complaisante, timide, hésitante? Qui peut ignorer combien la sensualité, la cupidité, la volupté sont habiles à feindre, en face des obligations les plus évidentes, des incertitudes et des obscurités imaginaires? et comme elles savent parfois se faire de la raison elle-même une complice déshonorée de leurs plus honteux déportements ! Ce qu'il faut alors, pour la ferme pratique du devoir, à cette humanité chancelante, le voici : c'est une autorité extérieure, visible, irrécusable, ayant le droit de dire aux violateurs de la loi de nature et aux insulteurs du code de la raison elle-même : *non licet,* cela n'est pas permis ; cela est défendu, défendu aux princes, défendu au peuple, défendu à tous : *non licet ;* oui , vous dis-je, pour confirmer la législation de la nature et de la raison trop facilement méconnue par notre humaine faiblesse, l'Église a le droit et le devoir d'y ajouter le poids de son autorité et de sa législation divine.

Ainsi, pour enchaîner les instincts pervers de notre humanité, et pour donner un frein moral à certains emportements, qui outragent à la fois et la raison et la nature, l'Église a le droit de faire des lois sur l'usure, j'entends l'usure qui suce, pour s'engraisser elle-même, la substance des petits; elle a le droit de poser des *empêchements* aux unions réprouvées par la nature et le sang; elle a le droit de réprouver les attentats portés à la sainteté du mariage, à la loi de l'éducation, et d'étendre jusqu'au sanctuaire de la famille sa législation maternelle; et, dans d'autres sphères, elle a le droit de condamner l'enseignement, la presse et les livres qui mentent non-seulement à la vérité de ses propres doctrines, mais qui violent avec l'honneur de la raison l'intégrité sacrée de la loi de la nature.

Et certes, quiconque voit et vénère dans l'Église catholique la mère et l'institutrice de l'humanité chrétienne, comment pourrait-il lui contester ce droit et cette puissance inhérente à sa fonction même ?

Et pourtant, sur ce point, ce ne sont pas seulement les incrédules qui jettent à cette mère souveraine et à cette reine législatrice des protes-

tations où le blasphème se mêle à l'injure ; les croyants aussi lui adressent des objections qui ressemblent à des négations, et des reproches qui ressemblent à des insultes ; donnant ainsi dans leurs discours, si ce n'est encore dans leurs *actes*, l'exemple de la plus flagrante contradiction. Écoutez ce qu'ils disent :

Quoi ! des lois sur nos livres, nos journaux, nos revues ? Mais de quoi se mêle l'Église ? que ne laisse-t-elle aller aux vents du siècle ces livres futiles, ces feuilles légères, ces publications éphémères, qui portent jusque dans leurs excès leur réfutation et souvent leur châtiment ?

Est-ce que nous, hommes du monde, nous pouvons n'être pas de notre temps ? Est-ce que, dans l'atmosphère où nous sommes condamnés à vivre et à respirer, nous pouvons nous dérober à tout ce qui écrit, à tout ce qui parle, à tout ce qui retentit autour de nous ? Comment nous soustraire à tout ce qui nous presse, à tout ce qui nous assiége, à tout ce qui vole dans l'air, à tout ce que nous aspirons par chaque souffle, et par le naturel mouvement de notre vie plongée dans son propre milieu ? Comment, dès lors, ne pas entendre tout ce qui se dit, ne pas lire tout

ce qui s'imprime? et comment prendre au besoin la défense, si l'on nous condamne à ignorer l'attaque de la vérité ?

Quoi ! des lois sur l'*usure ?* Mais l'Église oublie donc que le monde a marché, que le progrès moderne a transformé, légitimé, même sanctifié l'usure? Ignore-t-elle qu'aujourd'hui, dans notre vie et dans notre langue nouvelle, ce mot n'a plus de sens, et que des lois de l'Église, sur ce point, n'ont plus de raison d'être? D'ailleurs, qu'est-ce que l'Église, qui doit vivre et se mouvoir dans le surnaturel, peut entendre à nos affaires, à nos contrats, à nos conventions, à nos transactions et à nos spéculations ? Et que peut ici gagner l'Église, si ce n'est de s'abaisser elle-même en descendant jusque-là, et perdre son prestige divin, en touchant par ses lois à cette boue des choses humaines?

Quoi ! des lois sur les unions réprouvées par la nature et sur les violations de la sainteté du mariage ? Mais pourquoi l'Église, qui vit dans des sphères supérieures, ne laisse-t-elle pas aux hommes de la chair et du sang le soin de préciser et de rechercher la limite toujours fort mystérieuse, où le sang corrompt le sang et où la

UNIVERSITAS O. M. I. OTTAWIENSIS

chair déshonore la chair, en violant la loi de la nature et le vœu de la Providence?... Les violations de la loi du mariage?... Mais qu'en sait l'Église? et que lui appartient-il d'en savoir? Pourquoi venir toucher, par des lois imprudentes, à des points si délicats? Pourquoi vouloir étendre sa législation jusqu'au sanctuaire le plus réservé de la famille? pourquoi porter un regard plus qu'indiscret sur des réalités que le sens humain lui-même enveloppe d'un voile de pudeur, et qui ne doivent avoir pour témoins que Dieu et les purs esprits créés par son amour, pour protéger et purifier de leurs regards les mystères sacrés de la vie domestique?...

Que répondre à tout cela? un seul mot; car vous entendez bien que je ne vais pas entreprendre ici de justifier ma mère de tous ces reproches immérités, ni de répondre à des objections qui n'ont d'autre raison d'exister que l'ignorance de leurs propres auteurs. Moi, indigne fils de l'Église notre mère, interprète de sa pensée, et, envoyé, pour vous parler, par un très-haut représentant de son autorité, je me contente de vous dire: notre mère est divine:

elle a droit de vous commander; notre mère est infaillible; dans le domaine qui lui est échu, elle sait jusqu'où elle peut porter avec sa sollicitude son regard et son commandement; elle connaît divinement les limites de son autorité; et dès lors, vos objections et vos craintes, pour vous qui reconnaissez cette divine autorité et cette divine infaillibilité, c'est plus que l'ignorance et l'irréflexion, c'est la contradiction, et rien que la contradiction.

La seconde sphère où se déploie la législation de l'Église catholique, c'est la sphère de la vie *religieuse*. Contester à l'Église, dans cet ordre de choses, la plénitude de la puissance disciplinaire et liturgique, ce serait lui contester avec sa divine origine et sa divine autorité la divinité de sa fonction et de sa destinée.

L'Église, avons-nous dit, a pour mission de conduire l'humanité à sa fin dernière par la pratique de la vie religieuse. Dès lors, sans sortir des grandes lignes que tracent autour d'elle le droit naturel et le droit divin, dans la vaste sphère laissée libre par ces lignes elles-mêmes, l'Église est maîtresse de déterminer, de préciser, de formuler, de coordonner le dé-

tail et l'ensemble des actes religieux, posés par elle comme les moyens les plus efficaces de conquérir la fin. Sous ce rapport, l'Église est juge suprême de l'opportunité de ses commandements et de l'efficacité de ses lois. Ni les rois, ni les peuples, n'ont à lui donner des ordres, ni même des conseils. Elle ne s'inspire que de la sagesse, comme elle ne relève que de la souveraineté de Dieu ; et les gouvernements qui prétendraient régir l'ordre religieux, comme l'ordre civil, militaire et judiciaire, qui prétendraient régner dans le temple, dans le sanctuaire et voir même dans la sacristie, comme ils font dans les palais, dans les forums et dans les casernes, ne donneraient la preuve que de leur folie, et ne feraient que se déshonorer eux-mêmes, par le spectacle d'une ambition encore plus risible et ridicule, qu'elle ne serait aveugle et despotique.

L'Église, constituée dans l'ordre religieux souveraine maîtresse, a son palais dans le temple, son trône dans le sanctuaire ; et du haut de ce trône, et du fond de ce sanctuaire, avec l'assistance de Jésus-Christ, partout et toujours avec elle, cette Église, investie de sa royale

autorité, porte des lois pour organiser la prière, gouverner la religion et conduire à sa vraie destinée l'humanité religieuse.

Mais c'est ici que la génération incrédule, *generatio incredula,* oppose à cette législation de l'Église une fin de non recevoir, soi-disant rationnelle, et qui n'est rien moins qu'extravagante. Génération singulière, qui prétend ne pratiquer que le culte de la raison, ne s'inspirer que des conseils de la raison, ne s'incliner que devant l'autorité de la raison, n'admettre que la législature de la raison; génération adoratrice de la déesse Raison, et qui porte au front comme la marque authentique du patriarche Jean-Jacques, le signe réservé de la stupidité religieuse! A quoi bon, dit-elle, ce culte religieux? cette pratique religieuse? Pourquoi, dans la prière, cette forme ou cette autre? Pourquoi ces prostrations et ces élévations? ces spectacles et ces chants? Qu'ai-je besoin de me mettre à genoux? Ne serai-je pas toujours assez près de terre? A quoi bon donner à ma prière telle formule obligatoire? Ai-je même besoin de murmurer une prière quelconque? Est-ce que Dieu ignore aucun de mes besoins?

Quoi! s'écrie cette philosophie plus que naïve, prier, parler, chanter même, pour me faire entendre de lui? Comme si sa divinité n'entendait pas mon silence encore mieux que ma parole! et, comme si mon adoration muette n'allait pas plus à son cœur que le chant le plus sonore et le plus harmonieux! Pourquoi enfin cette réglementation du culte et de la prière? Est-ce que l'on peut réglementer les élans du cœur et les essors de l'âme? Et qu'y a-t-il de plus antipathique à ma raison que l'organisation de la prière et le formalisme de l'adoration?

A cette philosophie religieuse, à l'usage de tous ceux qui se passent de religion, l'Église répond d'un mot : Philosophe, écoute : je te prescris telle prière et telle forme de prière, parce que je suis une autorité qui a droit de te commander. Si tu en doutes, visite mes fondements et vérifie mes titres; et ensuite cesse de divaguer ; mets-toi à deux genoux, grand enfant que tu es; fais ton signe de croix; joins les mains, et prie comme je te le dis et te l'ordonne, moi ta Mère divine!

Et chose étrange, les croyants eux-mêmes n'échappent pas toujours aux influences de cette

philosophie candide jusqu'à la naïveté. Après tout, se dit tel homme ou telle femme baptisés, mais enveloppés d'une couche encore épaisse d'ignorance religieuse et de préjugé philosophique: Qu'ai-je besoin de prier en tel lieu, à telle heure et sous telle formule? Moi, j'aime la prière dans le charme de la solitude ; je l'aime comme le soupir de mon âme silencieuse; je l'aime comme la fleur parfumée de mes plus douces pensées ; je l'aime dans les bois pleins de murmures, et dans la nature pleine d'harmonies; je l'aime, sur la grève du rivage, se mêlant au gémissement de la mer. Et que sais-je enfin? Vous l'aimez partout; partout excepté à l'Église, à l'autel, au temple, c'est-à-dire, au lieu et de la manière que l'Église vous l'ordonne. Catholicisme de phrases, substituant à la loi la poésie, au devoir la fantaisie, et qui n'est que la contradiction dans les mots et la contradiction dans les choses.

La troisième sphère où je vous signale l'intervention de la législation de l'Église, c'est la sphère du *droit positif divin*, interprété par l'Église elle-même ; par exemple : la loi de la sanctification et du repos du *dimanche*. Manifestement, pour le catholique, il n'y a pas ici deux

pensées, deux opinions. L'Église commande et elle commande en vertu d'une autorité reconnue légitime. Il n'y a pas de place à la contradiction. Et pourtant écoutez ce qui se dit, et voyez ce qui se pratique parmi nous. Est-ce que la contradiction n'est pas encore ici partout dans les idées et dans les faits? Quels étranges préjugés dans les idées! et quelle scandaleuse prévarication dans les choses!

Dans les *idées!* Entendez-vous l'homme du XIXe siècle, ouvrier, maître ou contre-maître, l'homme de peine, l'homme d'affaires, l'homme de commerce, l'homme de lettres, l'homme d'État lui-même, battre en brêche par leurs discours la grande et sainte loi du repos du dimanche?

— Le repos du dimanche, le repos obligé? Mais, est-ce que moi, homme de travail et de peine, je n'ai pas à vivre le dimanche comme en tout autre jour? Pourquoi dès lors m'imposer un repos, qui m'imposerait lui-même la faim, et m'ordonner une inaction qui me créerait la privation?

Le repos du dimanche, le repos obligé? Mais est-ce que moi, homme d'affaires et de commerce, je puis être obligé, de par l'autorité de

l'Église, à ruiner mes affaires et à anéantir mon commerce? Quoi! me reposer, c'est-à-dire, faire trêve aux profits de l'achat ou de la vente? Mais mes concurrents se reposeront-ils? est-ce que leur travail, au contraire, multiplié par mes loisirs ne va pas exploiter mon repos? est-ce que mes scrupules ne vont pas les enrichir? Faut-il, par piété envers Dieu, me faire dupe des hommes, et, pour obéir à l'Eglise appauvrir ma famille?

Le repos du dimanche, le repos obligé? Mais, moi, homme de lettres, homme de progrès, homme de l'idée moderne, comment pourrais-je accepter pour moi et pour les miens cette législation du moyen âge, cette pratique surannée, rétrograde? La démocratie a condamné le repos du dimanche; elle ne veut plus, même un jour de la semaine, ce règne de la théocratie si profondément repoussé par l'indépendance de ce siècle. Ah! le mouvement est donné; le torrent emporte dans son cours les derniers débris de la loi aujourd'hui presque universellement violée, et demain, peut-être tout à fait anéantie. Est-ce que vous pouvez faire reculer dans sa marche ce torrent devenu irrésistible?

Le repos du dimanche, le repos obligé?

Mais alors, que devient la liberté, me crie l'homme d'État, la liberté de la conscience, la liberté des cultes, la liberté religieuse, la liberté surtout de n'avoir ni culte ni religion? Que deviennent nos immortels principes, nos institutions libérales et nos conquêtes nouvelles?...

Telle est à la loi du dimanche la contradiction des idées retentissant dans les paroles. Et il n'y a pas, à l'heure qu'il est, un échappé de collége faisant parler sa prose de dix-huit ans, dans la vaste rumeur de la Presse, qui ne s'estime grand homme, en faisant écho à ces inepties de la pensée contemporaine.

Devant de tels discours, il n'y a qu'à sourire et à passer en haussant les épaules.

Mais ce qui demande autre chose qu'un sourire, ce qui met dans le cœur de l'observateur attentif aux phénomènes de la réalité vivante, une tristesse profonde, c'est la contradiction par les faits se déployant dans les choses; c'est le spectacle deux fois lamentable de l'universelle prévarication de la loi du dimanche, c'est-à-dire, de l'universelle insulte à l'autorité qui l'impose.

Tout à l'heure, constatant d'une manière générale l'effacement de l'action de l'Eglise et

de ses lois, à la surface de la société vivante, je vous disais : regardez nos grandes cités chrétiennes en un jour du dimanche : Rien de l'Eglise et de ses lois y paraît-il encore ? Est-ce que l'effacement systématique n'est pas, sous ce rapport, aussi grand et aussi universel que possible? Ce n'était pas assez dire : il y a plus qu'un effacement ici : il y a un public défi jeté partout et de partout, par les individus, par les familles, par les administrations et par les gouvernements eux-mêmes, à la législation de l'Eglise catholique, commandant l'adoration et proscrivant le travail.

Tandis que l'Eglise crie de sa grande voix catholique aux générations baptisées : « le repos, le repos du Seigneur !. » les générations vivantes répondent par la grande voix de leur prévarication : « le *travail,* le *travail* de l'homme. » Et le travail envahit nos rues et nos places publiques, traînant après lui, comme une solennelle dérision, ses esclaves, ses engins, et avec eux, ces mille bruits qui semblent vouloir étouffer au milieu de vous la parole de l'Église et la voix de la prière.

La prière, hélas ! tandis que l'Église l'appelle

et la commande ; tandis qu'elle crie : adoration ; le monde qui ne travaille pas, l'humanité opulente, la jeunesse *dorée,* répond à cette mère divine par une autre dérision ; elle lui répond par la voix de ses divertissements, de ses spectacles, et de ses fêtes : « Le plaisir, le plaisir ! »

Le jour du dimanche, le saint jour du Seigneur, pour cette humanité qui n'a pas, pour le violer, le prétexte de ses besoins et de son indigence, qu'est-ce donc aujourd'hui, je vous prie ? Ai-je besoin de vous l'apprendre ? jour du dimanche, jour d'expositions industrielles ou de comices agricoles ; jour de courses et de jeux, jour de sports et de steeple-chase, jour de plaisirs et de spectacles ; jour de l'homme enfin, pratiquant par la jouissance et le luxe le culte de lui-même par lui-même ! Et l'on dirait que le plaisir conspirant ici avec le travail, ainsi que le travail lui-même, affecte, ce jour-là, de se déployer avec plus d'éclat ; comme pour faire mieux monter des deux bouts de l'humanité, jusqu'à la majesté de l'Église, une dérision plus publique et des insultes plus solennelles !

Je n'insiste pas davantage sur un sujet qui

mériterait un discours à part ; je me contente d'avoir constaté, dans cette sphère du droit divin positif interprété par l'Église, la double contradiction de la parole et de l'action ; et je passe à la quatrième sphère où se déploie la législation obligatoire de l'Église.

La quatrième sphère de la législation de l'Église, c'est la sphère du *droit chrétien* proprement dit.

L'Église a essentiellement le droit d'imposer à l'humanité chrétienne des obligations d'un ordre surnaturel, pour appliquer aux âmes, qu'elle a mission de régénérer, les mérites du divin réparateur, mérites jaillissant sur l'humanité des sources ouvertes de Bethléem, du Calvaire et de l'Autel, c'est-à-dire, de l'Incarnation, de la Rédemption et de l'Eucharistie. Elle a, par conséquent, le droit incontestable de déterminer la pratique de la *confession*, de la *communion*, des *fêtes* commémoratives de nos mystères, et en particulier du sacrifice continuateur du grand mystère du Calvaire.

Ce n'est pas le lieu de vous dire la sagesse, la prévoyance, l'influence salutaire de la législation de l'Église portant sur ces trois points

qui tiennent directement au grand mystère de la réparation. Ah! Messieurs, ce qui arriverait dans notre société nouvelle, si, par l'un de ces miracles que nous ne pouvons guère attendre, tous ceux qui portent sur leur front le signe du baptême, tout à coup, accouraient, comme aux beaux jours de l'Église naissante, au tribunal de la confession, au banquet de la communion, et à la célébration de nos fêtes et du sacrifice de la Messe : O Dieu ! quel changement inattendu, quelle transformation prodigieuse s'accomplirait sous vos yeux, dans les hommes, dans les familles et dans les sociétés! De ce désordre et de ce chaos où nous marchons sans trouver une issue, quelle beauté morale, quelle harmonie sociale, sortiraient tout à coup !

Mais hélas, ici encore quelle contradiction, même dans les plus croyants ! Quelle publique désertion de ce sacrement de la confession, où l'Église vous ordonne, pécheurs que vous êtes, de venir chercher le pardon de Dieu, à vous, si dignes par vos crimes, peut-être, des plus redoutables châtiments de Dieu ! Quelle désertion de ce banquet eucharistique, où l'Église vous

ordonne de venir, à vous hier encore si éloignés de Dieu, chercher le plus intime et le plus réel embrassement de Dieu! Quelle désertion! quelle fuite obstinée de ces solennités, où l'Église vous invite à venir raviver en vous le souvenir des grands mystères de votre foi, respirer sur la terre l'air du ciel, et vivre comme dans l'atmosphère de Dieu! Quoi! chrétiens et catholiques que vous êtes, capables, peut-être, dans une heure décisive, de donner à votre foi le témoignage de votre sang, quoi! vivre dix ans, vingt ans, quarante ans peut-être, loin de ces fêtes, de ces sacrements et de ces mystères, qui non-seulement vous sont offerts comme les dons de l'amour de Dieu, mais qui vous sont imposés comme les volontés de son infinie majesté vous parlant par la voix et par l'autorité de son Église!

Quoi! il faut vous prier, vous solliciter, vous presser, vous importuner même, pour obtenir de vous, envers cette majesté qui vous commande, une obéissance qui doit vous sauver vous-mêmes? Pécheurs que vous êtes, on dirait qu'il faut vous traîner à ce tribunal de la pénitence, où l'Infini vous offre le pardon de vos

crimes en échange d'une larme de votre cœur : indigents et pauvres que vous êtes de tout ce qui est de Dieu, quoi ! il faut toutes les industries de l'amour, tous les efforts de l'apostolat, et comme une sorte de sainte violence faite à votre âme réfractaire et à votre cœur ingrat, pour vous amener à ce banquet où l'amour vous convie pour se donner lui-même à vous?

Hommes des plaisirs mondains et des terrestres jouissances, il semble que l'Église vous impose un fardeau insupportable, et vous fait sentir le poids de je ne sais quelle tyrannie, lorsque de sa voix royale et maternelle elle vous enjoint d'assister à ces fêtes, où elle vous prépare des spectacles, des harmonies, des chants, des parfums, des joies : joies célestes, enivrements sacrés, qui valent mieux, mille fois, pour vous donner sur terre un avant-goût du ciel, que tous ces plaisirs, toutes ces jouissances, toutes ces voluptés, qui vous creusent au lieu de vous remplir, et vous laissent après elles l'ennui, le dégoût, la tristesse, le vide, quelque chose comme un commencement de l'enfer !

Et par quelles objections, par quels sophismes, par quels faux-fuyants, ne cherche-t-on

pas à donner, ici encore, à ces inconséquences pratiques, un semblant de raison et de philosophie! Les entendez-vous les catholiques non-pratiquants? comme ils interpellent l'Église qui leur commande! comme ils posent devant ses commandements leurs points d'interrogation! comme ils opposent à cette pratique, que leur demandent ensemble leur raison et leur foi, ces objections banales incapables de tromper personne, incapables même de faire la moindre illusion à leurs enfants de huit ans, lorsque ces enfants demandent pourquoi le père ne se confesse pas, ne communie pas, ne va pas aux fêtes, aux offices et aux solennités de l'Église?

Il faut les entendre, pourtant, ces prétextes grossiers et ces sophismes misérables; puisqu'enfin, quels qu'ils soient, ils gardent l'immortelle puissance de faire partout des dupes et partout des victimes.

Se *confesser?* disent-ils; soit, pour ceux qui en ont besoin et qui y trouvent consolation : mais pourquoi en faire une loi, une loi régulière, universelle, constante? Pourquoi surtout en exiger impérieusement la périodicité et le retour annuel; comme si les péchés à confesser doi-

vent se trouver, à point nommé, dans l'âme et sur les lèvres du pécheur? Comment comprendre que Dieu exige de tous une telle humiliation pour ne pas dire une telle servitude : se révéler à un homme, se mettre à genoux devant un homme ! et quel homme peut-être ! Qui ignore les étranges abus que peut entraîner la confession ? Et d'ailleurs qu'est-ce que je gagne à me confesser aujourd'hui, si je dois retomber demain? Pourquoi ces semblants de repentir qui ne sont souvent qu'une hypocrisie et un crime de plus ?

Et la communion ?... quelle étrange idée d'en avoir fait aussi un précepte, et un précepte rigoureux, obligeant à jour et presque à heure marqués ! Communier : cela est bientôt dit : Mais oublie-t-on qu'il me faudrait des années de sainteté pour me rendre digne de m'unir à Celui qu'on me présente comme la sainteté même? Sommes-nous des anges du ciel, pour qu'on nous impose des actes exigeant une pureté qui n'est pas de la terre? Pourquoi, d'ailleurs, ne pas laisser à la spontanéité de l'amour la consommation d'un mystère qui est essentiellement un mystère d'amour ? Et pourquoi faire relever d'une loi

impérative un acte qui doit éclore, de lui-même, sous l'inpiration du cœur?...

Et les fêtes de l'Église, et l'assistance à la messe, qui en est le rite principal, pourquoi les soumettre, elles aussi, à une législation intempestive et souvent inutile, pour ne rien dire de plus ? Si la piété m'y pousse, si un charme m'y attire, qu'ai-je besoin qu'on m'en fasse le commandement? Et si rien ne m'y attire ; si ma piété prend un autre cours, que faitici une loi si ce n'est de me suspendre entre l'ennui de l'observer et le remords de la violer ? Et les fêtes ? A quoi bon ajouter au catalogue des jours déjà condamnés par l'Église à l'oisiveté et à la stérilité ? Pourquoi multiplier des lois inobservées, et avec elles les prévarications des fidèles et les abaissements de l'autorité, suite inévitable de leur violation ?

Ainsi pourquoi, d'abord ; pourquoi, ensuite ; pourquoi, toujours... O catholique sincère ! ô fidèle indépendant ! à vos superbes interpellations, l'Église répond une chose : vous reconnaissez mon droit de commander, et mon droit de commander emporte votre devoir d'obéir : obéissez donc ; et vous serez tout à la fois,

dans l'ordre, dans la logique et dans la sincérité.

Enfin, avec le droit d'appliquer aux âmes par la confession, la communion, le sacrifice et tous ses sacrements, les mérites du divin réparateur, l'Église a incontestablement un autre droit, extension nécessaire du précédent, je veux dire le droit de faire à l'humanité chrétienne les applications particulières des grands principes de la morale évangélique, par exemple des préceptes de la mortification, de la souffrance et de l'abnégation ; principes essentiels, idées-mères qui expriment la substance de l'Évangile, et qui, le plus souvent, demeureraient à l'état de lettre morte et de législation inefficace, si l'Église chargée, non-seulement d'interpréter, mais encore d'appliquer l'Évangile à l'humanité, n'en précisait et n'en déterminait, par une législation spéciale, la pratique constante.

A cette part de la législation catholique appartiennent en particulier les lois du jeûne et de l'abstinence ; lois positives, mais non pas arbitraires, dont toute la raison d'être est d'entretenir en vous, avec les traditions du Calvaire, la vitalité propre des vrais disciples du Crucifié. Cela est si vrai,

que tout ce qui perd la vitalité chrétienne tend à diminuer et bientôt à retrancher tout à fait cette législation de l'abstinence et du jeûne, c'est-à-dire, de la mortification évangélique ; et réciproquement, tout ce qui diminue ou anéantit cette loi de la mortification évangélique diminue et détruit, dans la même mesure, la vitalité chrétienne. Le protestantisme en est une démonstration éclatante. Le christianisme diminué dont il fait profession s'accommode, à merveille, de tous ces retranchements qui réjouissent la chair humaine ; et le semi-christianisme de nos catholiques non pratiquants conspire, sur ce point, avec tous les protestants disciples fort peu évangéliques de la liberté de boire et de manger, comme l'on veut, quand on le veut, et tout ce que l'on veut.

Il ne sert donc à rien de venir ici opposer à la législation de l'abstinence et du jeûne ces objections plus que vulgaires, à l'usage de tous les viveurs indépendants et de tous les libres mangeurs, catholiques ou non : « Mais l'Évan-
« gile ne dit nulle part : à tel jour vous ne man-
« gerez qu'à telle heure ; à tel jour vous ne
« mangerez que tels aliments. L'Évangile ne re-
« commande-t-il pas au contraire de manger tout

« ce qu'on vous présente, sans distinction d'a-
« liments ? D'ailleurs, quelle étrange pensée de
« retrancher au Roi de la création une part de ce
« festin où le convie le Créateur, et que la Pro-
« vidence lui dresse de ses mains ! Comment
« une autorité parlant au nom de Dieu peut-
« elle être en opposition avec une volonté ou du
« moins une permission de Dieu ? Si Dieu a créé
« pour la nourriture de l'homme la chair des
« animaux, comme il a créé, pour les animaux
« eux-mêmes et pour l'homme, la sève des vé-
« gétaux ; comment l'Église vient-elle, avec une
« législation plus irrationnelle encore qu'elle
« n'est mortifiante, se mettre en opposition fla-
« grante avec les besoins de l'humanité et les
« harmonies de la création ? Si Dieu a créé la
« chair pour l'homme, pourquoi est-il interdit
« à l'homme de toucher à la chair ? Et si l'homme,
« pour travailler, a besoin de manger, s'il mange
« son pain de chaque jour la sueur au front,
« c'est-à-dire, dans le travail de chaque jour ;
« comment, devant travailler au moins six jours,
« ne mangerait-il pas six jours ? Et que peut
« faire ici la législation du jeûne, si ce n'est
« de rompre l'harmonie providentielle entre la

« loi de l'alimentation nécessaire et la loi du « travail obligé ? »

Messieurs, vous le reconnaîtrez : je ne vous déguise rien de la haute philosophie des mangeurs, ni de l'objection profonde que je nommerai volontiers ici l'objection *carnivore*. Cette objection est plus vieille de mille ans que les plus vieux chemins de notre vieille Europe ; et le principe, ou plutôt l'instinct qui l'inspire, est tout juste de l'âge de notre race adamique. L'homme n'aime pas ce qui le gêne ; l'homme a horreur de ce qui le mortifie, même dans la partie la plus infime de lui-même : voilà le fond éternel de cette philosophie toujours changeante et pourtant toujours la même, qui se fait, de siècle en siècle, l'avocate dévouée de la chair humaine. N'insistons pas davantage pour faire comprendre à cette philosophie plus digne d'Épicure que de Jésus-Christ, l'essence de cette loi évangélique, dont nos préceptes ne sont que l'application à notre humanité chrétienne. A quoi bon discuter les choses de l'esprit avec une chair qui ne vous répond que par son appétit ? Ce que la raison peut dire ici, vous ne l'ignorez pas. Tous les tempéraments que l'Église

sait mettre à la pratique de cette loi, vous les connaissez d'autant mieux, que pour la plupart, Dieu me garde de calomnier personne, vous êtes de ceux qui en usent. L'Église ne songe nullement à rompre ici l'équilibre de la création, et beaucoup moins à briser l'harmonie de la vie humaine; elle songe bien plutôt à rétablir l'une et l'autre par les applications salutaires et intelligentes de cette loi essentiellement restauratrice qu'on appelle la loi évangélique. Or, la grande loi évangélique se résume dans ce mot, qui a fait dans l'humanité une transformation radicale : « Renoncez-vous vous-même, » loi du Crucifié interprétée par l'Apôtre ; *mortificate membra vestra,* mortifiez vos membres, et crucifiez vos corps : loi généreuse et virile, dont le résultat général, dans l'humanité qui la pratique , est l'élévation de l'esprit par tous les abaissements de la chair.

Malgré cette raison fort péremptoire; devant la chair qui a faim, cette philosophie mangeuse et gloutonne aura toujours raison, et l'Église toujours tort. Les disciples de ces religions commodes et de ces morales quelque peu indépendantes ne se contentent pas de le montrer par

les beaux raisonnements que vous venez d'entendre; ils le démontrent encore mieux par la belle pratique que vous pouvez contempler ; et, si vous en avez le courage, admirer.

Je n'ai donc pas à disserter ici contre des raisons et des arguments absolument indiscutables, les arguments de l'estomac qui demande et de l'appétit qui exige. Mais, ce que je tiens à signaler ici, je voudrais plutôt dire à stigmatiser, c'est l'attitude molle, timide, pusillanime, presque lâche de nos catholiques non-pratiquants en face des violateurs, et, ce qui est plus triste encore, en face des insulteurs de la loi qui est leur loi.

Qui vous arrête ? Le respect humain, peut-être ? Homme de peu de foi et de médiocre courage, que n'osez-vous vous faire un bouclier de l'observation même de votre loi ? que n'osez-vous dire en regardant, d'un œil ferme et d'un front haut, le violateur qui, à la lâcheté de manquer à son devoir joint encore celle de jeter à votre fidélité sa publique dérision : ô sublime mangeur que tu es, suis, comme il te plaît, ta raison gastronomique, et ta philosophie du ventre ; mange, puisque tu le veux, autant et tout ce qu'il te plaît de manger, même en face de l'É-

glise qui défend, et des vrais fidèles qui s'abstiennent. Mais, de grâce, ne trouve pas si ridicule, que je prenne d'un peu plus haut que toi la règle de ma vie et l'inspiration de mes actes. Moi, qui m'abstiens de toucher aujourd'hui à cette chair que tu dévores avec une grâce si parfaite et une satisfaction si peu déguisée, après tout, qu'est-ce que je fais devant toi de si ridicule et de si digne de tes dédains? Je relève de ma conscience ; je fais un acte de l'esprit : toi, quoi que tu en dises, tu relèves de ton appétit, et tu fais acte d'animal, et mon chien que voici peut te disputer cet honneur et cette gloire. Ne sois donc pas si fier. Comme toi, je suis *ange* et *bête* tout ensemble, selon le mot d'un homme que tu admires : mais entre nous deux, en ce moment, voici la différence: Je m'inspire de l'ange, tu t'inspires de la bête; et loin de te croire le droit de me trouver ridicule, tu dois te croire bien assez heureux que je ne revendique pas le droit de te trouver méprisable.

Ah ! si vous faisiez ainsi ; si ce que je viens de dire en ses termes propres, vous saviez le dire au moins en termes adoucis, ne fût-ce même que par votre silence ; si, face à face avec

la prévarication même la plus grossièrement railleuse, vous saviez, comme on dit aujourd'hui, vous *poser* : que dis-je, si, de cette fidélité et de cette obéissance que l'on prétend humilier, vous saviez, en face de l'adversaire, vous faire un ornement sacré, une parure sainte, et comme un embellissement glorieux ; alors, le ridicule changerait d'adresse ; il retournerait à qui vous l'envoyait ; et le respect humain se blesserait de son propre glaive.

Mais, s'il faut partout devant les prévarications railleuses de votre loi, porter ce ferme et fier courage d'une fidélité sans peur ; ah ! il le faut surtout en face de ces publiques orgies organisées par la libre pensée, pour mieux insulter à la majesté du Christ que vous adorez et de l'Église que vous honorez : festins trois fois honteux, dressés en face de notre Christ mourant et de notre mère en deuil ; banquets sauvages et sacriléges tout ensemble, où l'on pourrait ne voir qu'une farce grotesque, si l'on n'était attristé d'y reconnaître à tout ce que l'on aime et à tout ce que l'on adore, une insulte solennelle, et comme une intention satanique de braver Dieu devant ceux qui l'adorent : festins

superbement intitulés des *libres penseurs* et que l'on a mieux nommés festins des *libres mangeurs :* festins deux fois honteux où sont conviés ensemble le ridicule et l'impiété : protestations soi-disant libérales, contre ce qu'ils nomment fièrement la superstition cléricale et et le despotisme catholique, et que, dans ce discours saintement indigné, je ne puis nommer que du nom que leur infligent vos consciences révoltées, en les appelant, comme ils le méritent, le carnaval du sensualisme et du sacrilége, ou si vous aimez mieux, les bacchanales de la gourmandise et du blasphème !

Eh bien, je dis, Messieurs, qu'en face de ces débauches et de ces orgies de la prévarication. en face de ces violations qui ne sont plus seulement le résultat d'une sensualité, d'un respect humain, d'une faiblesse quelconque, mais l'effet d'un parti pris d'insulte, de défi, et de bravade, je dis qu'un nouveau devoir s'impose à vous tous, demeurés fidèles enfants de l'Église. Ce point, qui jusqu'ici pouvait ne vous sembler que *secondaire,* est devenu capital, depuis que l'impiété y pose publiquement ses batteries pour attaquer et blesser publiquement, non-seulement

la loi de l'Église, mais l'Église elle-même avec tous ceux qui l'aiment, mais le Christ lui-même avec tous ceux qui l'adorent ; oui, Messieurs, il en est temps, à ces manifestations sataniques, l'heure est venue d'opposer les manifestations catholiques.

Certes, je ne vous demande pas de faire ici des contre-parties retentissantes, d'opposer les banquets des libres jeûneurs aux banquets des libres mangeurs, les publiques agapes des observateurs de la loi, aux publiques orgies des violateurs de la loi. Mais ce que je vous demande, ce qui est un devoir pour tous, c'est que vous fassiez de l'accomplissement possible du jeûne et de l'abstinence, non plus seulement un acte de votre obéissance, mais encore un acte de votre foi : qu'en vous le témoignage public de la fidélité réponde à la publique insulte de la prévarication; qu'ainsi, votre pratique courageuse devienne un enseignement efficace; et, que tous ensemble, vous disiez par l'action ces deux choses qui glorifieront l'Église en relevant nos mœurs : « Je crois à la parole, j'obéis à la volonté de ma mère. » Amen.

TROISIÈME CONFÉRENCE

TROISIÈME CONFÉRENCE

TROISIÈME DEVOIR DES CATHOLIQUES

AIMER L'ÉGLISE

Mater pulchræ dilectionis.
Elle est la mère du bel amour.
(Eccli., c. xxiv).

Messieurs,

Nous avons dit, jusqu'ici, les deux premiers devoirs que nous avons tous, comme catholiques, à remplir envers l'Église notre mère : croire à sa parole ; obéir à son commandement. En violant le premier de ces deux devoirs, nous cessons d'être vraiment catholiques, et nous retombons dans le domaine inférieur de la nature et de la raison ; en violant le second, nous devenons des catholiques inconséquents , et nous

nous condamnons à rouler dans la contradiction. En refusant de croire, et de croire comme il faut, à l'enseignement de l'Église, nous cessons d'appartenir au vrai christianisme ; en refusant d'obéir, et d'obéir pleinement aux ordres de l'Église, nous cessons de pratiquer le vrai christianisme ; nous mettons entre notre foi et notre vie, entre notre action et notre conviction, un antagonisme qui nous jette dans la perpétuité de la contradiction. Ces deux obligations de croire et de faire, de croire à la parole divinement infaillible de l'Église, et de faire sa volonté divinement souveraine, empruntent aux heures solennelles, où nous sommes, une importance vraiment exceptionnelle, et pour nous catholiques, c'est plus que jamais le moment de nous montrer tels que nous devons être toujours devant l'Église : croyants sincères et sujets obéissants.

Mais, Messieurs, l'Église n'est pas seulement pour nous un sacerdoce qui enseigne et nous demande la foi, une royauté qui commande et nous demande l'obéissance ; c'est une maternité qui aime et nous demande l'amour. Dans l'ordre surnaturel, comme dans l'ordre naturel,

l'amour est le ressort intime de la vie. Et notre vie de catholiques, comme notre vie d'hommes, ne se compose pas seulement de conviction et de soumission, de foi et d'obéissance ; elle se compose, par dessus tout, d'amour et de dévouement.

Il était nécessaire de vous parler d'abord de ces deux premiers devoirs envers l'Église ; devoir de croire à sa parole, devoir d'obéir à ses ordres. C'était pour moi-même un devoir de proclamer devant vous l'un et l'autre. Il fallait, pour cela, vous faire entendre une parole austère, en apparence du moins ; car, malgré la suavité que notre cœur y peut mettre, ces deux mots : soumettre son intelligence, soumettre sa volonté, ont je ne sais quoi que notre nature trouve toujours plus ou moins austère.

Aussi, Messieurs, va-t-il m'être particulièrement doux de vous parler de ce troisième devoir ; devoir d'aimer l'Église, de l'aimer comme on aime une mère, et d'accomplir envers elle les obligations que nous impose cet amour.

Pourquoi devons-nous aimer l'Église ; et comment devons-nous aimer l'Église ? Quelles sont les raisons qui nous demandent cet amour, et

de quelle manière devons-nous manifester cet amour? La réponse à ces deux questions est tout l'objet de ce discours.

Ce sujet a pour tout cœur vraiment catholique un attrait spécial et comme un parfum réservé. Seule mon impuissance pourrait en diminuer pour vous le charme et l'intérêt. Dieu fasse, du moins, qu'elle n'en diminue pour personne, ni l'efficacité ni le fruit. Que la Vierge Immaculée, la Mère du bel amour, obtienne pour ce discours, de son divin fils, la lumière, la douceur et la force : et puisse cette parole, grâce à cette intercession toute-puissante, faire entrer en vos cœurs, pour l'Église notre mère, un amour aussi vraiment efficace que vraiment filial.

Ave Maria, etc.

I

Il faut aimer l'Église comme des enfants leur mère. Laissez-moi dire d'abord à vos intelligences et surtout à vos cœurs les vrais raisons de ce filial amour envers cette divine maternité.

La première raison qui parle ici, tout à la fois, à mon intelligence et à mon cœur, c'est non-seulement la volonté de Dieu qui nous le commande, mais c'est l'infinie délicatesse de sa bonté, c'est la divine industrie de sa sagesse, nous donnant à tous, dans l'Église, une mère à aimer, une mère qui demande pour elle-même un amour sans lequel elle ne pourrait exercer sur nous sa fonction maternelle.

Dieu, qui a formé de ses mains divinement délicates le limon dont nous sommes pétris, n'ignorait pas, en nous créant, le besoin qu'il mettait au plus intime de notre vie. Par une providence toute pleine de sa divine suavité, il a voulu nous faire sortir tous des flancs d'une créature humaine, après avoir dormi neuf mois sur son cœur et puisé dans son sang la substance même de notre vie. Il n'ignorait pas, que cette vie tendrait toujours, en nous, à retourner à sa source, et que le besoin d'un amour maternel, d'une tendresse maternelle, d'un dévouement maternel, d'un sourire maternel, le besoin d'une mère, enfin, demeurerait sur la terre l'immortel et inapaisable besoin de notre cœur. Il savait que cet instinct indéracinable dans

l'ordre naturel, nous le transporterions, comme malgré nous, dans la sphère supérieure de la vie surnaturelle, et que là même, orphelins ou non de la maternité du sang, nous voudrions toujours pouvoir dire à quelqu'un ce premier mot du cœur, qui est aussi le plus doux : *ma mère*. Pour répondre à cet instinct de notre vie qui a besoin d'aimer encore plus que de croire et d'obéir, Dieu nous a donné l'Église catholique, vraie mère du genre humain, en général, et de tout homme, en particulier, portant le germe de sa vie. Or, ce qu'en la créant pour nous, Dieu nous demande pour elle, c'est ce que demande aux enfants toute maternité, l'amour. Et ce filial amour que Dieu nous commande, pour la maternité de l'Église, il le commande non-seulement comme un devoir envers elle, et une reconnaissance envers lui-même, il nous l'impose encore, et par dessus tout, comme une nécessité pour nous.

En effet, mes frères, le don de cette maternité, qui est, de la part de Dieu, une attention si délicate, et comme une divine caresse de sa Providence, était en même temps pour nous une nécessité de la formation de notre vie. Cette mère

de notre vie surnaturelle, elle aussi, avait la vocation de nous *élever*, c'est-à-dire, de former en nous la vie de Jésus-Christ son divin époux. Elle devait faire spirituellement et surnaturellement notre éducation, pour nous conduire, par cette éducation même, jusqu'à la plénitude de l'âge du Christ, et jusqu'à la mesure de l'homme parfait.

Donc il lui fallait trouver en nous non-seulement ces deux choses nécessaires à toute éducation bien faite, foi et obéissance ; il fallait qu'elle y trouvât, surtout, ce troisième élément de toute éducation plus nécessaire encore que tous les autres, à savoir l'*amour de la mère*. Je l'ai dit et développé ailleurs, l'amour dans l'œuvre de l'éducation des enfants est comme le soleil dans la croissance des fleurs. Sans soleil, la fleur se ferme, se flétrit, languit et meurt. Sans amour notre vie, elle aussi, se replie sur elle-même ; elle ne peut ni croître ni s'épanouir ; et, si elle ne meurt tout à fait, elle s'atrophie ; elle n'arrive pas à sa mesure ; elle ne trouve ni toute sa beauté, ni toute sa force, ni toute sa légitime grandeur. Seule, une âme ouverte par l'amour peut recevoir les influences fécondes de la maternité, et, par elles, arriver à la plénitude de son

développement et à la splendeur de sa vie : maternité naturelle ou surnaturelle, vie terrestre ou vie céleste, croissance humaine ou croissance divine, c'est la condition absolument nécessaire pour faire une éducation.

Or, l'œuvre de notre éducation surnaturelle encore une fois, c'est l'œuvre de l'Église ; là est son travail, sa mission, sa raison d'être.

Otez à l'Église catholique cette mission souveraine, cette fonction vraiment divine : développer en nous la vie de Jésus-Christ, travailler, travailler sans cesse à former le Christ en nous, et à nous faire nous-mêmes, au dedans et au dehors, à la ressemblance de notre Christ : alors, rien dans l'Église ne se comprend plus, ni son enseignement, ni ses ministères, ni sa prédication, ni sa hiérarchie. Oui, l'Église catholique a, dans les siècles et les espaces où doit croître et se déployer la vie de Jésus-Christ, cette incomparable mission ; elle a été créée et elle existe pour être, dans l'ordre surnaturel, la divine institutrice de l'humanité chrétienne. Et pour faire son œuvre et remplir sa mission, encore une fois il faut vous le redire, cette institutrice est comme toute autre, elle a besoin d'amour ;

pour bien élever, elle aussi, elle surtout, il faut qu'elle soit beaucoup aimée.

Donc, mes frères, il faut aimer l'Église, et l'aimer du plus filial amour ; ou il faut mentir au dessein si plein de délicate et de suave bonté qu'eut la Providence, en nous donnant à aimer, dans l'ordre surnaturel, une mère, une vraie mère : oh ! oui, cette mère divine il faut l'*aimer*, sous peine d'anéantir ou d'annuler en vous-mêmes la fonction de sa maternité ; fonction sublime, qui a pour but de former en nous la vie et de graver en nous l'image de Jésus-Christ, par le perpétuel et universel travail de notre éducation vraiment chrétienne et vraiment catholique.

Il est, pour nous, de cet amour une raison non moins décisive, c'est l'amour que Jésus-Christ a pour son Église, et l'amour que nous devons nous-mêmes avoir pour Jésus-Christ.

L'amour de Jésus-Christ pour l'Église, pour cette Église sortie de son côté ouvert, comme Ève sortit du côté du premier homme, cet amour, dont tous nos amours humains, les plus légitimes, les plus saints et les plus profonds, peuvent à peine nous donner une idée, cet amour d'un

cœur divin pour une épouse la mieux faite à sa propre image, qui pourra jamais le comprendre avec la faiblesse de notre humaine raison? et surtout, qui pourra jamais le dire avec l'impuissance de notre humaine parole? O noces mystiques! ô noces sacrées, ô noces divines qui unissent le Christ à son Église, et l'Église à son Christ : mariage le plus complet, le plus intime, le plus indissoluble, que nous puissions imaginer; mais surtout, mariage de céleste et de divin amour, où s'échangent les tendresses tout à la fois les plus vives, les plus ardentes, les plus immaculées, et dont tous les mariages de la terre ne pourront jamais nous montrer que l'ombre. Le Christ a aimé l'Église, *Christus dilexit Ecclesiam*. Et cet amour, l'Apôtre le montre aux premiers chrétiens comme l'idéal le plus sublime, et comme le plus parfait exemplaire de l'amour conjugal dans le christianisme, alors qu'il s'écrie ; *Viri, diligite uxores vestras*, hommes, aimez vos épouses ; et comment ? comme le Christ a aimé son Église, *sicut Christus dilexit Ecclesiam*.

Ah! comment il l'a aimé, si vous voulez l savoir, écoutez encore : il l'a aimée, et lui a

donné le meilleur témoignage de l'amour ; car il s'est livré pour elle, jusqu'à la mort : *Et seipsum tradidit pro eâ;* il a voulu la faire à son image, sainte et pure, comme lui-même. Voilà pourquoi il l'a baignée et lavée non-seulement dans l'eau du baptême, mais encore dans son propre sang, *ut illam sanctificaret!*... Ah! c'est qu'il voulait, pour lui-même, une épouse digne de tout l'amour qu'il avait pour elle, une épouse glorieuse, *ut exhiberet sibi gloriosam Ecclesiam,* n'ayant ni une tache à son visage, ni une ride à son front, *non habentem maculam aut rugam,* ni aucune souillure ou flétrissure quelconque, *aut aliquid hujusmodi;* épouse vraiment sainte et vraiment immaculée, *ut sit sancta et immaculata,* réfléchissant en elle la beauté du Christ son divin époux, comme l'Ève primitive réfléchissait, en lui renvoyant son image, la beauté du premier Adam [1]... Et, en même temps que Jésus-Christ veut dans son Église une beauté digne de l'amour qu'il a pour elle, cette beauté qu'il contemple et qu'il reconnaît en elle, comme le rayon réfléchi de sa

1. Ephes. v, 25-27.

propre beauté, augmente son amour : si bien, que dans le mystère de ce divin mariage, type céleste des unions de la terre, et la beauté est multipliée dans l'Église par l'amour de son Christ, et l'amour est multiplié dans le Christ par la beauté de son Église.

Cela supposé, — et c'est la réalité même du grand mystère chrétien que je révèle par ces mots — notre amour pour l'Église découle et naît spontanément de l'amour même que nous devons avoir pour Jésus-Christ. L'amour de Jésus-Christ est, pour nous chrétiens, notre première, et à le bien prendre, notre unique loi; et c'est de lui qu'il est absolument vrai de dire : l'amour est la plénitude de la loi, *plenitudo legis est dilectio*. L'amour de Jésus-Christ, dans la vie chrétienne, c'est le commencement, le milieu et la fin; c'est le point de départ, le progrès et la consommation : l'amour de Jésus-Christ, c'est le verbe abrégé; avec lui, en lui, par lui, vous avez tout, et rien ne vous manque plus, *omnia per ipsum, cum ipso, et in ipso ;* l'amour de Jésus-Christ, enfin, c'est tout à la fois et le ressort intime et le signe authentique du vrai christianisme.

Et dès lors, comment pourrions-nous ne pas aimer l'Église, l'Église sa divine épouse si divinement aimée? Et comment le flot brûlant de notre amour pour Jésus-Christ pourrait-il se verser dans ce cœur trois fois saint, sans rejaillir de lui-même, du cœur de l'époux dans le cœur de l'épouse? Comment, enfin, pourrions-nous, dans notre propre cœur, séparer deux amours qui ne sont pas séparables, attachés et rivés qu'ils sont l'un à l'autre par une chaîne de diamant que Dieu lui-même ne pourrait briser.

Quoi! nous aimerions Jésus-Christ, et nous n'aimerions pas l'Église si ardemment aimée par Jésus-Christ? Quoi! le sang du Christ versé pour nous sur la croix ferait germer en nos cœurs la sainte passion du Crucifié; et nous n'aimerions pas cette Église couverte de la pourpre de ce sang, sortie de la source même d'où a jailli ce sang, c'est-à-dire, de son sacré cœur? Quoi! ces souffrances de Jésus-Christ seraient devenues la divine séduction de nos cœurs heureux de souffrir comme lui, et au besoin de mourir avec lui; et, le cœur de notre mère l'Église, abreuvé des mêmes amertumes,

et livré, de siècle en siècle, avec le cœur de son divin époux, aux tristesses, aux angoisses et aux agonies d'une même passion, n'exercerait pas sur nos cœurs aussi quelque chose de ses saintes séductions et de ses divins attraits?... Oh! non, cela n'est pas possible. L'amour qui nous attache au cœur du Christ notre frère divin nous attache au cœur de l'Église notre mère divine. Oui, c'est la Vérité; c'est le Christ lui-même qui vous le crie du fond du cœur d'où est sortie notre mère : quiconque répudie l'amour de l'Église, répudie mon amour ; vous n'aimez pas l'Église ma divine épouse? allez; vous ne m'aimez pas moi-même : car ces deux amours n'en font qu'un ; et qui n'a rien du second donne la preuve évidente qu'il n'a rien du premier.

Ainsi, Messieurs, nous devons aimer l'Église, parce que nous devons aimer Jésus-Christ, et nous devons l'aimer de l'amour même qui nous attache au cœur de Jésus-Christ.

Ajoutons à cette seconde raison une raison plus décisive encore : il faut aimer l'Église, parce que l'*Église nous aime;* et qu'elle remplit à notre égard tous les ministères d'amour,

c'est-à-dire tous les ministères même de sa maternité. Comme l'amour d'une mère, son amour nous a conçus et nous a enfantés ; il nous a conçus dans la joie, il nous a enfantés dans la douleur ; et il nous dit en nous tenant dans ses bras, comme une mère son enfant : *filioli mei,* mes petits enfants ; je vous ai enfantés ; je vous aime.

Comme l'amour d'une mère, l'amour de l'Église nous enseigne ; il dépose dans nos âmes le trésor de la vérité. Comme une mère penchée sur un berceau parle à l'enfant qui commence à l'entendre, ainsi l'Église verse dans vos âmes encore jeunes le don de la vérité ; elle vous dit, en s'abaissant jusqu'à vous : enfant, écoute ; moi ta mère, je te donne la vérité, parce que je t'aime.

Comme l'amour d'une mère, elle nous forme, et elle nous façonne de ses douces mains ; elle travaille, jour par jour, et heure par heure, à nous faire à son image, comme elle est elle-même faite à l'image de Jésus-Christ ; elle nous *élève* enfin ; et son amour nous redit sans cesse la parole qui atteste la douleur de ce second enfantement : *filii mei quos iterum parturio* : je

ne me lasse pas de vous enfanter dans des douleurs toujours renaissantes, parce que mon cœur garde pour vous un amour qui ne connaît pas de défaillance.

Comme l'amour d'une mère elle veille autour de cette vie conçue, enfantée et formée par elle-même ; elle garde la pureté, la sainteté, l'innocence dans nos âmes, comme le prêtre garde le Christ dans le tabernacle, écartant autant qu'elle peut de ses enfants les influences mauvaises et les souffles mortels; et elle nous garde, parce qu'elle nous aime; c'est la sainte garde de l'amour veillant sur son plus cher trésor.

Comme l'amour d'une mère, elle nous console dans nos douleurs ; elle a pour nos souffrances, dans son cœur de mère, des mystères de compassion ; aucune âme qui souffre de ces agonies, que le péché met dans les âmes humaines, ne la trouve insensible ; et pour exprimer sa compassion aux souffrances de ses enfants, elle trouve, dans son cœur de mère, des accents que l'humanité n'a jamais mis dans aucune langue. En deux mots : elle nous console, parce qu'elle compatit, et elle compatit parce qu'elle aime.

Comme l'amour d'une mère, elle pardonne à ses enfants même les plus coupables, même les plus ingrats. Au premier signe de repentir, ses entrailles s'émeuvent, son cœur s'attendrit, ses bras s'ouvrent ; et la parole du pardon tombe de ses lèvres sur le cœur de son enfant.

Et voici dans l'Église notre mère la suprême attestation de l'amour : l'Église pour ses enfants, comme une mère, a la sainte passion de se dévouer et de se sacrifier. Et parce que le dévouement et le sacrifice impliquent comme condition souveraine la nécessité de souffrir, l'Église souffre, en effet, pour attester son amour ; et, quand il s'agit de sauver un seul de ses enfants, aucune souffrance ne peut la faire reculer, pas même la souffrance du martyre.

Je le demande, Messieurs, une mère qui aime de la sorte, une mère qui remplit envers nous tous ces ministères de son maternel amour, comment pourrions-nous ne pas l'aimer ? Comment, sous les perpétuelles influences de cet amour qui nous enveloppe, nous pénètre, et nous féconde comme la chaleur du soleil, garder dans nos cœurs le froid de l'égoïsme et de l'indifférence ? Et pourquoi, dans l'ordre surnaturel

comme dans l'ordre naturel, l'amour filial ne croîtrait et ne s'épanouirait-il pas sous les pénétrants rayons, et si je l'ose dire, au soleil chaud de l'amour d'une mère ?

Nous pourrions nous arrêter ici : mais, quand il s'agit de l'amour d'une mère, la raison d'aimer appelle la raison d'aimer, et le cœur ne se lasse pas, alors qu'il aime, de voir de nouvelles raisons d'aimer encore et toujours davantage.

Il faut aimer l'Église, Messieurs, pourquoi encore ? parce que cet amour est tout à la fois et la *gloire* de cette mère aimée, et le *bonheur* de ses enfants qui l'aiment. Ah ! Messieurs, qu'il y a peu d'institutions et peu d'hommes appelés au gouvernement de l'humanité, qui parviennent à se faire vraiment aimer de notre humanité ! et, combien il est difficile de se faire aimer des hommes, en leur disant tout ce qui est vrai et en leur commandant tout ce qui est bien ; en leur faisant entendre une doctrine austère, et en leur intimant des ordres sévères ; en leur apportant, avec une parole qui froisse leur orgueil, des commandements qui heurtent leur sensualisme, et, avec des enseignements qui surpassent leur raison, des lois et des préceptes qui répriment

leurs passions! Se faire aimer dans ces conditions, ah! la raison, la nature et l'histoire le proclament d'une même voix, il n'y a rien de plus difficile, disons mieux, rien de plus humainement impossible.

Et voilà, pourtant, ce que, depuis dix-neuf siècles, fait partout l'Église notre mère. Elle prêche des mystères qui dominent la raison; elle impose des préceptes qui répugnent aux passions; et toute sévère, toute austère, toute ennemie qu'elle se montre de nos pervers instincts, on l'aime, on l'aime d'un amour qui ne ressemble à aucun autre ; on l'aime d'une affection qui ne sait plus mourir; on l'aime avec une sainte passion ; on l'aime jusqu'au dévouement, jusqu'au sacrifice, et même jusqu'au martyre : et cela partout, et cela toujours!... O mère divine, vous êtes glorieuse ; il n'y a que vous que l'on aime ici-bas de la sorte ; et cet amour sans égal vous couronne d'une gloire immortelle ! Oui, immortelle ; car cette gloire la suit, comme l'ombre suit le corps, et comme le rayonnement le soleil. Cet amour qui persévère et la suit de siècle en siècle, et d'espace en espace, lui fait une auréole qui grandit tous les jours, et res-

plendit en tout lieu; car, jamais et nulle part, rien de pareil ne s'est vu, une institution avec une attitude si austère conquérant un tel amour. Il faudrait un discours, et plus qu'un discours, pour donner à cette vérité tout son légitime éclat. Il nous suffit ici de la constater, et de la montrer resplendissant, d'elle-même, à tous les regards ouverts à la lumière. Où trouvez-vous dans toute l'histoire quelque chose qui approche, même de loin, de ce phénomène historique? Où trouvez-vous une institution publique, une institution agissante, surtout une institution armée contre toutes les passions, ennemie de tout sensualisme et dominatrice de tout orgueil, qui soit parvenue à se faire aimer, comme on aime une personne vivante, et à se faire aimer de cet amour tendre, fort et dévoué, que des enfants ont pour une mère? Ah! ce prodige ne le demandez ni à la terre ni à l'humanité, en dehors de l'Église catholique : ce miracle seule l'Église l'accomplit; et ce miracle, c'est-à-dire, humainement l'impossible réalisé, demeure à jamais l'impérissable gloire de l'Église catholique; et, le nommer seulement, l'indiquer seulement ce miracle sans pareil, c'est dire de vous, ô Église

ma mère, ô vraie cité de Dieu, une chose divinement glorieuse, *gloriosa dicta sunt de te, civitas Dei !*

Glorieux pour la mère, cet amour de l'Église est plus doux encore à ses enfants. L'amour d'une mère est ce qu'il y a de plus suave au cœur d'un enfant. Autant la fleur s'ouvre au rayonnement de son soleil, autant le cœur d'un enfant s'épanouit devant l'amour d'une mère. Cet amour lui mettant au cœur les plus pures de ses affections, y fait éclore les plus belles de ses joies.

Eh bien, Messieurs, il n'y a pas d'exagération à le dire, cette joie de l'enfance béatifiée par l'amour d'une mère est la joie du fidèle béatifié par l'amour de l'Église. Quiconque ne l'a pas éprouvé cet amour, quiconque ne l'a pas connu cet attachement filial à l'Église catholique, ne peut concevoir cette joie que fait éclore au cœur de ses enfants l'amour de cette mère divine. O vous surtout, qui ne croyez pas, comme nous, à la divinité de cette mère, non, non, vous ne pouvez comprendre tout ce que notre amour pour elle met, dans nos âmes, de joie sereine et de félicité tranquille. Se dire que, bien au des-

UNIVERSITÉ SÉMINAIRE D'OTTAWA

sus de la sphère où vivent la chair et le sang, dans les plus hautes régions de cette vie supérieure qui se nomme la vie surnaturelle, on a une mère, une vraie mère, mais une mère divine, une mère immortelle, une mère qui ne peut pas vous tromper, une mère qu'on aime par ce qu'il y a de plus céleste dans l'affection, et, si je le puis dire, par les meilleures fibres de son cœur et les plus pures aspirations de son âme; oh! oui, croyez-le bien, c'est un bonheur; c'est un bonheur, alors qu'on a vu s'en aller de soi toutes les humaines affections et tous les terrestres attachements, de garder comme la meilleure sauvegarde, et aussi comme le meilleur parfum de la vie, le charme sans pareil de cette divine affection et de ce suprême attachement; c'est un bonheur, surtout, alors qu'on a connu la vie avec ses mystères de défaillance et de fragilité, de tristesse et de désolation, oui, vous dis-je, c'est un bonheur, un bonheur inexprimable, de pouvoir appuyer son intelligence, son âme et son cœur, sur le cœur de cette mère, qui a, dans la doctrine qu'elle nous enseigne, dans les promesses qu'elle nous

fait, dans les espérances qu'elle nous garde, le secret de tous les apaisements et le baume des plus intimes consolations !

C'est un bonheur enfin, au milieu des infidélités, des défections et des décadences dont le spectacle quelquefois nous émeut si douloureusement, de sentir sa vie attachée, par des liens que rien ne brisera plus, à cette institution toujours indéfectible, toujours fidèle et toujours immuable ; et, au milieu de la ruine des convictions, de la chûte des espérances, et de la fuite des affections, de pouvoir dire, en mettant la main dans la main de l'Église et le cœur sur son cœur, ce que disait naguère, dans une ivresse sainte, un fort chrétien de nos jours, digne de ressentir et de publier une telle joie : « Quel bonheur ! tout ce que j'ai cru s'affirme, tout ce que j'ai espéré s'accomplit, tout ce que j'aime est vivant dans l'Église et par l'Église ma mère [1]. »

Oh ! nous aussi, comme ce généreux chrétien, faisons-nous de plus en plus, et agrandissons chaque jour pour nous ce bonheur d'aimer

1. L. Veuillot.

une mère. Il n'en est pas en effet de comparable sur la terre. Cet amour de l'Eglise, dans lequel se résument tant d'autres amours, amour du vrai, amour du beau, amour du bien, amour du pur, amour du parfait, amour du saint, ah ! cet amour, si je le puis dire, si céleste, si divin, il donne vraiment aux cœurs qui en sont remplis, sur la terre, quelque chose de cette joie qui fait pressentir le bonheur du ciel. Aimons l'Église pour Dieu, parce qu'elle est pour nous le plus suave don de la bonté de Dieu ; aimons-la pour Jésus-Christ, parce que l'amour de Jésus-Christ est inséparable de cet amour ; aimons-la pour elle-même, parce que cet amour des enfants c'est l'honneur de la mère ; aimons-la pour nous-mêmes, parce que cet amour de la mère est le bonheur de ses enfants. Aimons-la d'autant plus, qu'il y en a sur la terre, qui ont le malheur de ne pas l'aimer, et pourquoi ne le dirais-je pas? le malheur de la haïr !

Oh ! oui, laissez-moi vous le dire, il faut aimer cette mère du bel amour, parce qu'il y en a qui la haïssent ; il faut, à force d'amour, faire dans son cœur de mère une compensation à la haine ; il faut, en un mot, que la haine qui poursuit

notre mère multiplie en nous l'amour qui nous attache à notre mère.

Vous souvient-il, Messieurs, de ce spectacle étrange auquel, un jour, je vous ai fait assister ? phénomène le plus curieux que montre à nos regards l'humanité vivante ; phénomène que tous les siècles chrétiens ont pu voir, mais qui a pris, dans ce siècle, des proportions que l'histoire ne lui avait jamais connues ; *la haine de l'Église ;* haine universelle, qu'on retrouve plus ou moins partout ; haine permanente, qu'on retrouve plus ou moins toujours ; haine exclusive et vraiment *réservée,* dont aucune autre institution même religieuse, même chrétienne, ne partage le privilége ; haine *implacable,* que rien ne saurait désarmer ; haine satanique enfin ; l'antagonisme du bien par le mal, de la vérité par l'erreur, de l'amour par la haine, en un mot, l'antagonisme de Dieu par Satan ; l'antagonisme le plus frappant et le plus acharné qu'il y ait dans l'humanité.

Oui, Messieurs, c'est un fait, un fait public et marqué au signe d'une certaine universalité : notre mère est haïe. Les hommes n'ont plus voulu aimer l'amour même ; et force leur fut de se retourner contre lui. En cessant d'aimer,

comme il arrive trop souvent, leur cœur s'est tourné à haïr, et à haïr d'une haine qui ne ressemble à aucune autre haine. Et la voilà, la mère féconde de tous les bienfaits, de tous les dévouements et de tous les sacrifices, la voilà haïe, comme jamais rien d'humain ne fut haï dans l'humanité : la vérité en elle est haïe ; le bien en elle est haï ; l'amour en elle est haï ; Dieu même en elle est haï ; et parmi ces implacables il y a des enfants, des enfants rebelles, des enfants apostats, des enfants dénaturés enfin, commettant publiquement ce crime contre nature : *haïr une mère !*

En face de cette haine et des outrages qu'elle multiplie contre l'Église, qui ne voit que nous avons un grand et doux devoir à remplir : aimer notre mère ; l'aimer d'autant plus qu'on la haït davantage ; lui faire dans un cœur rempli de notre filial amour, nos filiales réparations ; lui dire à cette mère divine si sataniquement haïe : ô divine, ô bonne, ô tendre, ô bienfaisante mère ; on vous haït, vous, l'amour ; on vous haït jusqu'à vouloir vous anéantir. Pour vous offrir une légitime compensation, nous, vos enfants, nous vous aimerons ; et s'il le faut, pour vous

consoler et vous glorifier, nous vous aimerons jusqu'à mourir pour vous !

Il faut aimer l'Église : pourquoi, enfin ? ah ! voici pour nous la raison la plus décisive : c'est que tout ce qui en nous est mauvais et pervers, nous pousse, plus ou moins directement, à la haine de l'Église ; et que tout ce qui en nous est bon et légitime nous pousse, instinctivement, à l'amour de l'Église.

La répulsion de l'Église notre mère, c'est le signe authentique du mal qui vit en nous : l'attraction vers l'Église est le signe irrécusable du bien qui est en nous. Rien de ce qui est, au dedans de vous, injuste, pervers, impur, corrompu, ne saurait vous pousser, et n'a jamais poussé personne à l'amour de l'Église. Et réciproquement, rien de ce qui est, au dedans de vous, juste, honnête, pur, légitime, saint, ne saurait vous inspirer et n'a jamais inspiré à personne la haine de l'Église. En deux mots, l'amour de l'Église c'est le bien attiré vers le bien : la haine de l'Église, c'est le bien repoussé par le mal. Tel est le signe authentique qui distingue deux humanités en présence, et, dans un même homme, les deux tendances de la vie.

A ce signe, vous ne vous tromperez jamais.

Je pourrais vous dire ici, en agrandissant sous vos regards les horizons de la vie contemporaine : regardez les hommes et les hommes, une génération et une génération : quels sont les hommes qui aiment l'Église? et quels sont les hommes qui la haïssent ? quelle est la génération qui l'environne de son amour? et quelle est la génération qui l'environne de ses haines? Regardez, et jugez. Et il vous sera révélé, dans une lumière éclatante, que ce qui fait aimer l'Église, dans les générations vivantes, c'est le bien, rien que le bien ; et que, ce qui fait haïr l'Église, c'est le mal, et rien que le mal.

Mais cette révélation, si vous le voulez, elle ne vous viendra pas seulement du dehors, elle vous viendra du dedans aussi. Vous avez peut-être eu, un jour, vous aussi, la tentation affreuse de prendre en haine la sainte Église catholique; ou, du moins, vous avez senti, un jour, votre amour pour l'Église diminuer peu à peu, peut-être même menaçant de s'éteindre tout à fait. Eh bien, au nom de la vérité, je vous adjure de vous avouer à vous-même la vraie raison de ce mystère qui avait diminué peu à peu, ou sup-

primé tout à fait, dans votre cœur, cet amour qui avait été longtemps le charme de votre vie. Allez au fond intime de vous-même ; et là, répondez à cet irrécusable juge qui vous interroge : pourquoi avez-vous cessé d'aimer l'Église? Votre vertu en était-elle la cause ? Est-ce que vous étiez devenu plus humble ? plus docile ? plus pur ? plus chaste ? plus chaste surtout ?... Ah ! ce qui avait dévoré en vous ce noble et saint amour de l'Église votre mère, je le vois, et, force vous est de le voir vous-même, c'est ce qui éteint la tendresse au cœur de tous les fils prévaricateurs, c'est le mal de la passion régnant au centre, et tenant le sceptre de votre vie !...

Au contraire, à quel jour et à quelle heure de votre vie, avez-vous éprouvé le besoin de sourire à l'Église comme l'enfant sourit à sa mère ? A quels moments l'Église se révélait-elle à votre cœur filial comme la plus belle et la plus ravissante chose que vos regards eussent rencontrée sur la terre ? Quand, dans la contemplation de son passé, sous le regard de son présent, et dans le pressentiment de son avenir, éprouviez-vous le besoin de vous écrier, devant les visions de votre âme ravie : ô Église, ô bonne, ô douce,

ô sainte Église, ma mère, quel bonheur de vous connaître ! quelle joie de vous aimer ! et quel avant-goût du Paradis, de se reposer, de respirer, de vivre, et surtout de mourir en vous !

Oui, dites à quelles heures de votre vie, étiez-vous visité par ces sentiments d'amour suave et de délicieuse tendresse ? Ah ! vous n'avez pu l'oublier, c'était aux heures où il faisait dans votre âme clair comme dans un jour inondé de la plus pure lumière ; c'était à ces heures du ciel où Dieu semblait vous convier, vous encore exilé sur la terre, au partage de ses plus douces et de ses plus belles fêtes : fêtes de la conscience pure, illuminées par le regard de Dieu, et embaumées de ces parfums que l'innocence répand aux plus lointaines profondeurs de l'âme devenue l'hôte fortunée de son Dieu vivant, et de son Dieu présent ; jour de la première communion, dont l'aurore eut une suavité, et le soleil un éclat, que n'eut jamais un autre jour ; jour de grande conversion, où la vie sortant de ses ténèbres renaissait à la lumière ; où elle s'échappait de ses servitudes pour monter, d'un vol aérien, dans les pures régions de la liberté ; où votre âme, enfin, se r'ouvrant, avec votre

cœur, sous un souffle du ciel, retrouvait, après tant de jours arides, des attendrissements inattendus et des joies inespérées !

Mon frère, avouez-le tout bas, si vous n'osez le confesser tout haut : oui, ce jour-là, vous aimiez l'Église ; ce jour-là, vous cherchiez, à la fois, sa main, son regard et son cœur de mère ; vous cherchiez sa main pour vous appuyer, son regard pour vous éclairer, son cœur pour vous attendrir, et, peut-être, son sein maternel, pour y pleurer comme un enfant, non de votre douleur, mais de votre joie.

Ainsi, en parcourant le chemin qui est derrière vous, pour y retrouver les événements qui ont rempli vos jours, et dans ces jours les sentiments qui ont rempli votre cœur ; partout, dans ces jours et dans ces heures de clarté si diverse, à tous les points les plus lumineux, à tous les moments les plus radieux de votre vie morale et religieuse, vous retrouvez dans votre cœur l'amour de l'Église. Et, même aux moments assombris par les douleurs, par les deuils, par les funérailles, vous le retrouvez encore au fond de vos consolations les plus pures et les plus intimes : vous vous rappelez qu'alors l'Église,

comme la Mère des douleurs, était pour vous la vraie consolatrice des affligés.

Mais c'est assez vous montrer qu'il faut aimer l'Église ; il est temps de vous dire comment nous devons aimer l'Église, en d'autres termes, comment nous devons lui témoigner notre amour.

II

Manifestement, Messieurs, notre amour pour l'Église ne peut et ne doit pas demeurer à l'état purement spéculatif et affectif : il faut que, vis-à-vis d'une mère, l'amour des enfants soit vraiment effectif ; il faut qu'il passe dans les réalités et qu'il se traduise dans la pratique de notre vie. Qu'importerait à l'Église un amour se contentant de jouir de lui-même, et s'estimant affranchi de tout devoir envers Elle ?

Donc, Messieurs, étant supposé que l'Église est par nous aimée comme une mère, nous avons à nous demander : comment faut-il aimer l'Église ? Dans les difficiles situations qui peuvent

être faites à cette mère divine, surtout dans la situation très-particulière et très-actuelle qui lui est faite aujourd'hui, vis-à-vis de cette mère, si étrangement méconnue, si indignement calomniée, si sacrilégement outragée par certains hommes, quel est notre devoir filial? En face de cette mère si universellement, si constamment, si implacablement attaquée, quelle doit être l'attitude de notre amour? et dans l'atmosphère passionnée et brûlante où est jetée notre mère, que doit faire cet amour? quel parti doit-il prendre, pour se démontrer dans les faits, et s'attester lui-même au dehors tel qu'il est au dedans?

Manifestement, il n'y a ici à choisir qu'entre ces trois partis, et je n'imagine que ces trois attitudes : être contre ; être pour ; n'être ni pour ni contre : l'agression, la défense, l'abstention. Quelle attitude doit être la vôtre? et, lequel de ces trois partis consentez-vous à prendre?

Quoi? être *contre* l'Église? attaquer l'Église? avec l'arme dont on dispose, avec une parole, une plume, un glaive, une fonction, une puissance quelconque, se faire, comme on le peut, persécuteur de l'Église? blesser l'Église? frapper l'Église? outrager l'Église cette majesté désar-

mée? Oh! non, quand on l'aime vraiment, il n'en peut être question. L'attaque c'est la haine poursuivant l'ennemi. Pour nous qui l'aimons cette mère divine, cette pensée nous fait horreur : attaquer notre mère? frapper et blesser notre mère? Ah! j'en appelle à tous les enfants bien nés; j'en appelle à l'humanité entière qui partout et toujours a flétri cet attentat abominable; lever la main contre sa mère! J'en jure sur vos cœurs comme sur le mien, non cet attentat ne sera jamais le nôtre; jamais ce crime ne sera notre crime.

Mais, pour nous, catholiques, vrais enfants de l'Église, quelle douleur de voir, à ce point, sous nos yeux, insulter, calomnier, outrager, frapper, persécuter, martyriser notre mère! Et dire, ô mon Dieu, qu'au milieu de nous, de nous qui sommes nés par elle à la civilisation, à l'honneur, à la gloire des plus grandes nations, dire qu'il y a des hommes et encore des hommes, qui se font de ce rôle de persécuteur, de calomniateur et d'insulteur, un métier honteux, une profession infâme, une profession publique, quotidienne, avouée, et en quelque sorte régulière; profession de l'ou-

trage, de l'insulte et du dénigrement, devant cette mère de l'humanité chrétienne, mère féconde de tant de bienfaits !

Et dire, qu'une telle profession, non-seulement, des hommes l'acceptent, mais, qu'ils s'en glorifient, qu'ils s'en vantent, qu'ils en vivent, qu'ils s'en enrichissent, qu'ils s'en engraissent ; qu'ils recueillent chaque année, chaque mois, chaque semaine, chaque jour peut-être, ce prix de l'outrage et ce salaire de l'insulte! Et dire, que tout en versant sur les misères populaires les larmes de leur prose hypocrite, et en jetant à l'Église les traits de leur style assassin, ils arrivent à se faire de ce trafic de Zoïles et de ce métier d'hiérophantes, une opulence sacrilége, une fortune grosse d'impiétés, où chaque pièce d'or qui sonne à leur oreille rappelle un attentat contre une mère, et un blasphème contre Dieu : quelle honte pour eux, et pour nous quelle tristesse ! Ah ! jurez, jurez avec moi, de ne jamais commettre ce crime contre le Saint-Esprit incarné dans l'Église ; car, sauf de rares exceptions où éclate, de loin en loin, le miracle de la divine miséricorde, cet affreux métier de dénigrer l'Église est comme un lien de fer qui attache une

vie d'homme à la tyrannie de Satan ; c'est comme un sceau de damnation, un signe de réprouvé, un passe-port d'enfer ! — Les malheureux ! et ils l'exercent dix ans, vingt ans, trente ans, peut-être, ce trafic d'apostat, ce sacerdoce de Mammon, ce métier de démon ; et cela, sans regret, sans repentir, sans remords peut-être ; jusqu'à ce qu'ils s'en aillent, par une mort de possédé, livrer leur corps à un enfouissement ignoble, et leur âme à un châtiment éternel !

Ah ! certes pour aucun de vous, je ne crains rien de tel ; non, vous ne prendrez jamais place dans cette hideuse armée du mal ; lâches soldats, dont toute la valeur éclate à attaquer la faiblesse : disons mieux, et nommons-les de leur véritable nom : valets salariés, dont tout le courage consiste à venir chaque jour cracher au visage d'une majesté royale et d'une maternité sainte ! Non, encore une fois, vous ne serez jamais de cette race, sans contredit la plus maudite de Dieu et la plus vraiment ennemie de notre humanité qu'il y ait sur la terre.

Toutefois, prenons y garde ; sans nous en rendre compte, nous pouvons, enfants que nous sommes, nous tourner, nous aussi, contre le

cœur de notre mère. Oui, parmi les enfants de l'Église, il y en a qui, sans se dire et sans se faire ses ennemis, sans le vouloir, j'ose à peine ajouter, sans le savoir, plus ou moins conspirent avec l'ennemi, dans cette guerre sacrilége qu'on fait à notre mère.

Il en est qui, au lieu de la saluer devant le monde par un sourire filial, cette maternité de l'Église, font semblant de ne pas la reconnaître, et quelquefois vont jusqu'à en rougir. Esclaves du respect humain, adorateurs de la popularité, en voyant le souffle populaire se retirer de l'Église, et une sorte de déshonneur humain lui venir de toutes parts, ils osent à peine dire : elle est ma mère, ma mère la sainte Église ! Et, devant l'impiété qui dénigre, qui ment, qui calomnie, qui insulte, c'est tout au plus, s'ils savent trouver sur leurs lèvres une parole pour justifier sa doctrine, son dogme, ses mystères, sa constitution, sa législation, son histoire. Ah ! son histoire surtout, falsifiée, altérée, mutilée, et outragée devant eux, par toutes les audaces et toutes les insolences du libre examen et de la libre pensée, pour ne pas dire du libre mensonge et de la libre ignorance.

Je le demande, est-ce ainsi qu'on aime une mère ? Ah ! rougir de sa mère, le monde lui-même ne le pardonne pas. Une tache à jamais ineffaçable demeure au front d'un philosophe tristement célèbre, Jean-Jacques Rousseau; et pourquoi ? pour avoir rougi de son père. Qu'est-ce donc de rougir de sa mère ? Qu'est-ce de se détourner d'elle, comme si l'on redoutait la contagion de son opprobre, ou le reflet de son ignominie ?

Oui, il en est, parmi nous, qui sans atttaquer leur mère en rougissent. J'ajoute : il y en a qui, au lieu de la réjouir la contristent, au lieu de la glorifier l'humilient, et sous prétexte de la servir la blessent des plus douloureuses blessures.

Ah ! sans doute, il est inconséquent, contradictoire, lâche même, celui qui prétend aimer l'Église, et qui, en face de l'impopularité qui s'attache à elle, ose rougir de sa mère. Mais voici quelque chose de plus contradictoire, de plus inconséquent, de plus indigne encore d'un enfant de l'Église : sous prétexte de lui concilier des sympathies équivoques et de lui conquérir une popularité de mauvais aloi, oser publiquement faire des actions, prononcer des paroles, publier

des écrits, qui ont le malheur, même contre l'intention de leurs auteurs, de contrister tout ce qui aime profondément l'Église, et de réjouir tout ce qui haït sincèrement l'Église : défenseurs maladroits, qui enfoncent, dans le cœur de l'Église elle-même, des traits d'autant plus douloureux qu'ils viennent de la main de ses enfants.

Il y a dans l'Église de Dieu, — qui pourrait l'ignorer? — des côtés nécessairement humains. Cette fille du ciel touche de ses pieds la terre ; elle marche, dans sa longue carrière, à travers toutes les poussières soulevées par le pied des générations qui passent, par le souffle des vents qui s'élèvent, et par ce vaste tourbillon de l'agitation humaine qui se fait autour d'elle, et quelquefois même en elle. Il y a donc, dans l'histoire de l'Église vue par ses côtés humains, des faces moins radieuses, et d'une clarté moins pure ; il y a même, de loin en loin, à travers d'immenses horizons de lumière, quelques points obscurs qui se détachent sur le fond, et rendent pour ainsi dire plus saisissante la splendeur de l'ensemble. Ces quelques points noirs qui demeurent à travers de longs siècles, le scandale immortel des enfants de ténèbres, rendent plus

doux et plus ravissants pour les fils de la lumière, ces vastes champs de notre histoire si pleine des rayons de notre divin soleil.

Eh bien, Messieurs, qu'en pensez-vous ? En face de ces quelques points qui font tache dans l'histoire même de la lumière, si vous aimez la vérité et avec elle l'Église, si vous l'aimez plus que tout ce que l'on aime dans ce monde ; que faire ? Quoi ? ces points obscurs les nier résolument ? les cacher systématiquement ? Oh ! non, sans doute : la vérité n'a pas besoin de cet auxiliaire indigne d'elle qu'on appelle le mensonge ; et, c'est en ce sens vrai que l'on peut dire de cette cité de la vérité, ces paroles de l'Écriture : *non indiget mendacio vestro.*

Mais, s'il ne faut déguiser, devant l'histoire véridique, ni ces faces humaines, ni ces points obscurs ; pour complaire à la pensée moderne, à l'esprit moderne, à l'idée moderne, il ne faut pas, non plus, travailler à les mettre, à contre-temps, dans une pleine lumière ; surtout, il ne faut pas affecter de dévoiler d'une indiscrète main ce que vous n'avez pas le devoir de montrer ? Beaucoup moins, faut-il, à propos de tout, non-seulement révéler, mais agrandir, mais

exagérer, pour le succès de sa cause, ces humaines faiblesses et ces humaines défaillances, que déplore avec d'inénarrables gémissements, dans plusieurs de ses enfants, cette mère divine. Et que signifie, je vous prie, ce zèle, ce prosélytisme, cet apostolat vraiment nouveau qui prétend servir l'Église en scandalisant ses enfants, et en humiliant la mère elle-même ? Quelle prodigieuse aberration de prétendre sauver le catholicisme, en commençant par contrister, et même par effrayer tous les vrais catholiques!

Ainsi, Messieurs, ne pas attaquer l'Église, ne pas rougir de l'Église, ne pas contrister l'Église, et ne pas se faire, en la contristant et en l'humiliant, le complice imprudent de ses propres ennemis : certes, voilà bien le moindre devoir de notre amour filial envers cette douce maternité. Mais ce n'est là, pour ainsi dire, que le côté négatif de notre devoir à l'égard de notre mère. Ce n'est pas assez de n'être pas *contre* elle; nous avons l'obligation d'être *pour* elle. Non, ne pas l'attaquer ne suffit pas, nous avons à la *défendre ;* non, ne pas en rougir ne suffit pas, nous avons à la *glorifier ;* non, ne pas la contrister ne suffit pas, nous avons le devoir de la *réjouir*.

Oui, au lieu de l'attaquer, nous avons à la *défendre*. De quelque manière que nous l'accomplissions, en certains moments plus solennels, cette défense est pour les enfants de l'Église, le devoir de chacun et le devoir de tous, alors surtout que l'attaque est universelle ; alors qu'elle est opiniâtre, alors qu'elle est implacable : alors que devenue l'objet de toutes les haines et de toutes les contradictions l'Église catholique est seule contre tous, et tous sont contre elle seule ; oui, c'est alors que tout ce qui a dans son âme la foi, la foi invincible à la parole de l'Église, tout ce qui a dans sa poitrine un cœur d'homme et de chrétien, et dans ce cœur l'amour de cette mère si universellement attaquée, doit se lever et dire, dans un transport magnanime de dévouement chrétien et de filial amour : On en veut à ma mère ; on insulte ma mère ; on attaque ma mère : à moi, à moi son enfant, de défendre ma mère : et je me lèverai, et je la défendrai. Je la défendrai en tout ; je la défendrai partout, oui, partout où je la trouverai sous mes yeux en butte à l'attaque. Je la défendrai dans la famille, si l'impie vient outrager ma mère jusque sous mon toit domestique. Je la

défendrai envers et contre tous, même contre mes propres amis, si mes amis l'attaquent ; et, si la conversation tourne, devant moi, à l'insulte ou à l'outrage de ma mère. Je la défendrai dans le forum, si le forum retentit des outrages faits à son nom et à sa majesté : et, si Dieu fait là même, dans le bruit du forum, une tribune à ma parole ; à cette tribune je monterai comme un soldat monte sur la brèche ; et, comme un orateur célèbre de notre XIXe siècle, bravant les oppositions de la haine et les frémissements de la colère, je défendrai cette Église, même devant une assemblée profane ; comme lui la nommant une *mère*, une mère faible, une mère humainement désarmée, mais une mère divine, une mère divinement invincible. Et, si Dieu daigne faire à mon filial amour, pour défendre cette mère, une tribune encore plus élevée et un théâtre encore plus grand ; si, dans ces heures de luttes ardentes, Dieu place, sous l'horizon de mon regard et sous l'ascendant de ma parole, des milliers de grandes âmes et de nobles cœurs : ah ! je ferai si bien, que le feu de ma parole communiquant autour de moi la contagieuse ardeur de mon filial amour et la pure flamme de

mon cœur dévoué, non-seulement je la défendrai, cette douce majesté que j'aime; mais, pour fortifier la défense et agrandir le triomphe, je multiplierai les défenseurs et les vengeurs de cette divine outragée.

Mais la défense de ce qui est toujours et partout attaqué implique le combat; et, pour tout défenseur de cette mère toujours en butte à la contradiction, le combat est toujours prêt, et partout nous attend en chemin. Et comment s'en étonner ? Le combat, c'est l'essence même de l'Église; le combat, c'est la loi de l'Église ; le combat, c'est l'histoire de l'Église; le combat, mais c'est l'Église elle-même, l'Église sur la terre, si bien nommée *militante*. La croix qui partout la surmonte est un drapeau; son organisation est une armée ; sa devise est un cri de guerre ; la terre où elle marche est un champ de bataille : et voilà pourquoi, tout enfant légitime de cette mère militante est un soldat, soldat armé de sa parole, de ses œuvres, et surtout de son cœur, pour défendre sa mère.

Oui, le combat de l'amour filial pour défendre et venger l'honneur maternel : voilà dans des situations et sous des formes diverses, le com-

mun devoir que nous impose notre titre d'enfants dévoués de l'Église catholique.

Défendre l'Église au lieu de l'attaquer ce n'est pas assez : au lieu d'en rougir nous avons le devoir de nous en glorifier. Eh ! Messieurs, si nous aimons vraiment l'Église, que peut-il nous coûter de nous prévaloir de l'honneur d'être ses enfants? Quel devoir, pour nos cœurs, plus doux à remplir à l'égard d'une mère, que le devoir, non-seulement de relever d'elle, de dépendre d'elle, de nous pénétrer d'elle, mais encore, et par dessus tout, de nous glorifier d'elle, de nous en glorifier en tout, de nous en glorifier partout, de nous en glorifier devant tous? Ah ! quand on aime, quand on aime sincèrement, profondément, purement, quel autre besoin peut-on éprouver, en face de l'objet aimé, que de s'en faire un idéal, un idéal de beauté, de grandeur, de sainteté, et par suite, un objet d'admiration, d'enthousiasme et de glorification? Qui donc a aimé une mère angélique, une mère vertueuse, dévouée, sainte, et qui n'a rien éprouvé de ce doux et sublime besoin : être fier de sa mère, et, sans orgueil, se glorifier d'être son enfant? Qu'est-ce donc, quand il s'agit

d'une mère comme notre mère, la sainte Église ? Eh ! de quoi donc, je vous prie, en considérant sa doctrine, sa morale, sa constitution, son histoire, pourrions-nous n'être pas fiers ? Et qui donc parmi nous, en regardant au visage de notre mère, aurait la tentation de rougir, et de détourner les yeux de cette incomparable beauté ? A nous, d'admirer et d'exalter notre mère, au lieu de la méconnaître, de la désavouer, d'en rougir, à nous, de nous en glorifier devant ceux qui prétendent l'humilier, à nous de nous poser comme les fils glorieux de notre glorieuse mère !

Mais, comment nous faire, en face du monde qui insulte, en face de l'humanité qui raille, en face de l'impopularité dont on essaie de l'environner à nos yeux, comment nous faire de cette beauté et de cette grandeur maternelle, une gloire filiale ? Comment faire de cette gloire et de cet honneur de famille, la gloire et l'honneur même de notre mère ? Ah ! je vais vous le dire, en deux mots seulement, ne pouvant le développer dans ce discours : par la ferme profession de sa doctrine, et par une intrépide apologie de son rôle dans l'humanité.

Oui, nous glorifier de notre mère et la glorifier elle-même ; comment? par la profession courageuse de sa doctrine complète et de son symbole total ; professant hardiment et résolument la vérité qu'elle enseigne, telle qu'elle l'enseigne, sans en rien retrancher, sans en rien amoindrir, et sans lui demander de faire à l'erreur, qui prétend être son égale, des concessions malavisées, et sous le nom menteur de conciliation de consommer sa propre abdication.

Nous glorifier de notre mère ; comment encore ? par l'apologie intrépide de son rôle dans l'humanité, de son ascendant sur les peuples, de son influence sur le progrès des nations chrétiennes, et surtout par l'exaltation ardente et saintement passionnée de son action si constamment, si universellement et si profondément civilisatrice ; et, au lieu de venir, par des discours aussi insensés que sacriléges, demander à cette mère de l'humanité civilisée de se réconcilier avec la civilisation moderne, déclarer et professer hardiment que c'est à la société moderne à se réconcilier avec cette mère féconde de toute vraie civilisation.

Défendre notre mère, glorifier notre mère,

double devoir de notre amour ; il en est un troisième plus doux encore que les deux autres à notre cœur filial : réjouir notre mère, au lieu de la contrister. Qui ne sait que c'est le plus grand plaisir, le plaisir le plus pur et le plus embaumé de l'enfant qui aime, de mettre du bonheur et de la joie dans le cœur de sa mère ? Et si c'est un grand devoir, c'est pour tout amour vraiment filial un besoin plus grand encore.

Ah ! pour ne pas vouloir contrister cette mère, au profit de mon intérêt, de ma renommée, de ma gloire, je n'ai pas même besoin d'invoquer ma raison et ma foi ; mon cœur me suffit ; tout ce qui vit, tout ce qui parle, tout ce qui chante au plus intime de moi-même, me crie d'une voix qui me persuade et qui me force d'obéir : enfant, réjouis ta mère ; ses ennemis l'abreuvent de tristesse et de désolation ; enfant, donne à ta mère la joie et la consolation : ses enfants, même les plus privilégiés, lui font sentir l'amertume de leurs filiales trahisons ; fais-lui sentir, en retour, la douceur de ton filial amour. Cœurs de chrétiens, cœurs de catholiques, saintement et irrévocablement attachés au cœur de cette divine mère, qui parmi vous ne se sent

pressé, par la meilleure part de lui-même, d'accomplir ce devoir qui devient votre bonheur : réjouir votre mère ?

Réjouir l'Église; mais comment? ah ! comme un enfant réjouit sa mère; par nos paroles, par nos vertus, par nos œuvres, par nos sacrifices, par nos souffrances, par toute notre vie enfin, et, s'il le faut, par notre mort et par notre martyre.

Oui, la réjouir par nos paroles, en ne mettant dans nos conversations, nos discours, nos livres, que ce qui plaît à notre mère, et en donnant à notre parole la physionomie, l'image, l'empreinte de la sienne. Oui, la réjouir par nos vertus et par notre sainteté, c'est-à-dire, par la beauté propre aux enfants de cette mère divine. Comme cette Romaine célèbre, Cornélie, doucement fière des qualités rares que Rome admirait dans ses enfants; ainsi il faut que l'Église, en voyant réalisé en nous l'idéal des vertus qu'elle enseigne, se réjouisse de nous voir porter, toute belle et toute immaculée, l'image de ce Christ qu'elle même a travaillé à former dans nos âmes. Oui, la réjouir par nos œuvres; œuvres de charité et de fraternité, qui attestent

en nous la permanence de sa vitalité, et sont comme un écoulement en nous de sa propre fécondité. Oui, la réjouir par nos dévouements et par nos sacrifices ; sacrifices volontaires faits à cette humanité qu'elle aime, à ces frères qui sont les fils de son amour, à ces âmes pour lesquelles elle-même s'immole chaque jour avec son Dieu ; sacrifices enfin, faits à Jésus-Christ vivant en elle, et à elle-même perpétuant la vie de Jésus-Christ ; dévouement et sacrifice, signe le plus authentique auquel la Mère divine reconnaît sa race légitime et sa vraie postérité.

Et, parce que le dévouement et le sacrifice sont au prix de la souffrance, ah ! laissez-moi ajouter : il faut par nos volontaires douleurs réjouir cette mère de toutes les douleurs, et par là, nous faire à la plus grande ressemblance de cette maternité qui boit, chaque jour de sa vie, avec le sang du sacrifice le calice de la souffrance ; et par là nous associer à la passion douloureuse de l'Église notre mère, comme l'Église elle-même est associée, dans sa longue vie, à la passion de son divin Fils. Et, s'il le faut, enfin, sachons par notre martyre réjouir la Reine de tous les martyrs ; car rien n'est beau,

rien n'est doux aux regards de celle que l'Église nomme bien de ce nom glorieux, la *Reine des martyrs,* comme la pourpre dont se couvrent ses enfants qui donnent à Jésus-Christ et à elle-même le témoignage du sang.

Et c'est ainsi, qu'en face de ceux qui plus ou moins sont *contre* l'Église, notre filial amour doit prendre parti pour l'Église, la défendre, la glorifier, la réjouir.

Mais, entre ces deux partis, n'en peut-il être un troisième? Entre le parti qui attaque et le parti qui défend, n'est-il pas à la neutralité une place encore digne et compatible avec un sincère amour de l'Église? Il est des catholiques, en effet, qui volontiers se renferment dans ce milieu à peu près, pour ne pas dire tout à fait *impossible.* Ils prétendent n'être ni *pour* ni *contre;* ils veulent assister, en simples spectateurs, à ces luttes contemporaines, où sont engagés avec la cause de l'Église les intérêts les plus sacrés de l'humanité, et ils prennent le parti plus que commode de l'indifférence et de la neutralité; indifférence soi-disant philosophique, neutralité soi-disant impartiale; indifférence illusoire et neutralité désastreuse, qui,

alors même qu'ils ne le voudraient pas, aboutit plus ou moins à la complicité, et tôt ou tard prend parti contre l'Église.

Quoi ! l'indifférence, dites-vous, l'indifférence impartiale et désintéressée, quand telles questions sont posées, quand telle cause est agitée, quand tels intérêts sont engagés ; est-ce possible, je vous prie ? Ah ! lorsque le Oui et le Non sont en face l'un de l'autre, et entre les deux une cause immense, un intérêt de premier ordre et une question magistrale ; lorsque la négation vient heurter l'affirmation, et cela, avec un bruit qui, bon gré, mal gré, retentit jusqu'à vos oreilles, provoquant une adhésion ou un dissentiment, une sympathie ou une antipathie ; est-ce qu'il dépend de vous de garder, au sein même de ces publics conflits, une indifférence systématique et une impartialité calculée ? Mais n'eussiez-vous dans votre cœur rien ou presque rien de cet amour de l'Église dont nous parlons en ce moment, est-ce que ce calme stoïque dans une indifférence absolue vous serait même possible ? Qu'est-ce donc, si vous aimez l'Église ; si vous l'aimez seulement d'une fibre de votre cœur ? est-ce que, en face des dangers qui me-

nacent, des forces qui attaquent, des insultes qui outragent, des blasphèmes qui maudissent, et des acharnements qui poursuivent ce que vous aimez, est-ce que vous pouvez, sans une contradiction révoltante, vous *désintéresser* à ce point ? Est-ce que la cause de l'Église n'est pas aussi votre cause? est-ce que la cause d'une mère n'est pas nécessairement la cause des enfants ? Ah ! l'amour, lorsqu'il est vrai, a une impuissance qui l'honore, l'impuissance d'*être indifférent* devant l'objet aimé, alors surtout que ce que l'on aime est livré à l'attaque, à la contradiction, et peut-être à la persécution. A ce signe, vous pouvez juger de votre amour pour l'Église : ses joies et ses tristesses, ses dangers et ses triomphes, vous trouvent-ils froid, impassible, immobile, indifférent enfin ? Eh ! comment, vous qui êtes plus qu'un ami, vous qui êtes un enfant de l'Église, oh ! dites moi, indifférent comment le seriez-vous, lorsque même les ennemis ne parviennent pas à l'être ? Comment ce qui intéresse la haine n'intéresserait-il pas l'amour? Et, lorsque les plus étrangers à tout ce qui est de l'Église ne peuvent pas, même de loin, se retrancher dans

cet absolu de l'indifférence et de l'inaction; vous qui tenez à la vie de l'Église, comme un enfant aux entrailles de sa mère, comment pourriez-vous dire, en vous croisant les bras, et fermant aux bruits du combat la porte de votre maison et plus encore la porte de votre cœur : l'Église, à l'heure qu'il est, tient ses plus grandes assises; devant son tribunal les plus graves questions se posent : qu'est-ce que cela me fait? L'Église, à cette heure, est attaquée, insultée, vilipendée par une humanité corrompue, perverse et vile : que m'importe? Je ne suis ni Prêtre, ni Évêque, ni Pontife : que l'Église se défende ou que d'autres la protégent : « Cela ne me regarde pas. »

Oh ! non, mille fois non ; quand on aime l'Église ; quand on a au cœur une étincelle de son amour, non, être indifférent, et se désintéresser à ce point de tout ce qui touche à l'Église, ce n'est pas acceptable. Sortir de l'indifférence, s'intéresser, c'est un devoir, et en certaines heures, c'est un devoir suprême.

Que dis-je ? le devoir nous demande plus encore ; s'intéresser, dans un silence et dans une inertie qui ne coûtent rien, ne suffit pas ; il faut faire davantage ; il faut se *prononcer*. Quand les

luttes sont engagées, il faut prendre un parti ; il faut sortir de la neutralité ; entre les deux armées qui vont se heurter, il faut aller à droite ou aller à gauche. Prétendre être à moitié d'un côté et à moitié de l'autre, pencher tantôt vers les amis de l'Église et tantôt vers ses ennemis, ce n'est pas seulement une faiblesse, une lâcheté ; c'est une inconséquence, c'est une contradiction ; contradiction maudite par le prophète d'Israel, et qui ne saurait se perpétuer longtemps, sans aboutir à la trahison ou à l'apostasie.

Jusques à quand pencherez-vous à droite et à gauche? Mon frère le catholique, tu crois que l'Église est une mère divine ; tu crois qu'elle est donnée à l'humanité pour la guider dans ses voies ; et cette Église, dont tu es le fils, tu dis que tu l'aimes, que tu l'aimes comme une mère : et, quand on l'attaque, quand on l'outrage, quand on la calomnie, quand on l'humilie de mille manières, tu voudrais te faire dans une neutralité impartiale une indifférence superbe et un lâche repos ?

Allons donc !... arrière cette attitude qui ne ressemble à rien, ou qui, si tant est qu'elle ressemble à quelque chose, ne se peut comparer

qu'à une trahison. Ah! ne nous faisons pas illusion : dans certaines situations faites à cette mère que nous aimons, ne pas se prononcer c'est déserter ; ne pas agir c'est trahir ; et cette prétendue impartialité vous conduit, par une pente fatale, à la *complicité*.

La complicité! Mais, est-ce qu'elle n'est pas visible, permanente, et presque générale, dans ces hommes qui se vantent de se renfermer dans la paix de leur neutralité commode, et s'endorment sur le duvet de leur molle indifférence ? Est-ce que ces catholiques étranges qui affectent, de vant les périls et les épreuves de l'Église, une indifférence et une impartialité qu'ils estiment supérieures aux ardeurs de la lutte, ne sont pas les premiers à se rendre coupables de cette complicité indirecte avec l'ennemi qui menace et persécute leur mère ? Est-ce que, sans le vouloir, et peut-être même sans le savoir, ils ne conspirent pas, pour leur propre compte, à multiplier la force qui attaque, tandis qu'ils se targuent superbement de ne rien faire, pour agrandir et soutenir la force qui défend tout ce qu'ils croient, tout ce qu'ils aiment et tout ce qu'ils adorent ?

Vous, qui faites sonner si fort votre haute

impartialité et votre désintéressement sublime, daignez répondre ici à la vérité et à l'amour qui vous interrogent : est-ce qu'il y a rien de moins désintéressé, et de moins impartial, que la participation, hélas ! trop effective, que vous prenez aux publications les plus hostiles à l'Église, et, peut-être, même l'intérêt lucratif que vous avez eu dans leur création, et que vous avez encore dans leurs succès?

J'entre dans votre salon, où sont jetés ça et là les livres, les revues et les journaux, qui font, ce que nous disions tout à l'heure, ce métier deux fois honteux d'insulter et de calomnier l'Église, c'est-à-dire pour vous, comme pour moi, d'insulter une *mère*. Et, parmi toutes ces productions impies, qui obtiennent, je ne sais comment, toutes vos préférences, je cherche les livres, les revues et les journaux qui la défendent ; je cherche les auteurs et les publicistes qui ont le courage de marcher contre le torrent et de braver même l'impopularité, pour venger une mère ! ô surprise ! ô mystère ! je ne les trouve pas. Là, tout au plus, je rencontre quelqu'une de ces publications hybrides, qui, sans être précisément hostiles, font plus de mal à

notre mère que l'hostilité elle-même ; qui, chaque matin, sous prétexte de la servir et de la défendre contre le danger de l'impopularité, se permettent d'admonester l'Église, de critiquer l'Église ; et qui achèvent de la rendre impopulaire, en dénonçant, d'une voix soi-disant amie, ses aspirations dangereuses, ses tendances rétrogrades, et surtout son prétendu antagonisme avec l'esprit moderne, la société moderne, la civilisation moderne.

Je le demande, dans le catholique tel que je le veux trouver en vous, dans le catholique qui aime l'Église, cela est-il concevable ? logique ? tolérable même ?

Quoi ! mon frère ! sans scrupule, sans souci, et, à force de le faire, sans presque vous en apercevoir, chaque semaine, chaque jour même, sous les plus futiles prétextes, vous lisez, et avec un intérêt trop mal déguisé, tout ce qui insulte, tout ce qui outrage, tout ce qui humilie cette Église dont vous vous dites le disciple fidèle et même l'enfant dévoué ! Et, tant l'habitude en est prise, ce que vous lisez de plus injurieux, de plus sacrilége et de plus révoltant, ne soulève pas même, dans votre âme catholique, une re-

ligieuse indignation? Et vous aimez l'Église? Ah! frère vraiment égaré, jusques à quand dureront vos illusions ? Est-ce ainsi qu'en toute autre sphère on vous voit, par des procédés si étranges et si incompréhensibles, conspirer contre tout ce que vous aimez?

Je le suppose, un écrit vous tombe sous la main, dans lequel votre propre mère, j'entends votre mère selon la chair et le sang, est indignement dénigrée, outragée, insultée, déshonorée. Dans ce cas, qui n'a rien de chimérique, je vous le demande : que feriez-vous de ce livre insulteur, ou de ce journal diffamateur? Ah! je vous vois d'ici; la rougeur monte à votre visage, et la colère à votre cœur. Vous froissez dans vos mains et jetez sous vos pieds le feuillet maudit par votre filial amour; et vous vous écriez dans l'explosion d'une légitime colère : « Ah! le misérable ; il a outragé ma mère! » Et, c'est tout au plus, si vous parvenez à contenir en vous le flot d'une fureur qui s'amasse, ou la flamme d'une vengeance qui s'allume dans votre cœur contre l'auteur d'une telle infamie.

Et voilà, pourtant, ce qui vous arrive chaque matin! Vous la prenez cette feuille jetée à

votre curiosité avide ; vous la prenez, sans que la main vous en tremble, vous, l'abonné bienveillant du journal insulteur et calomniateur. Et le journal fait ce qu'il a promis de faire, ce qui est sa raison d'être, ce qui est son profit et peut-être sa gloire : il insulte, il calomnie votre mère l'Église ; il lui donne les noms les plus humiliants ; il lui inflige les stigmates les plus déshonorants ; il ira peut-être jusqu'à la proclamer, non-seulement rétrograde, décrépite, mais menteuse, perverse, une infâme, exploitant la perversité et bénéficiant de l'infamie. Eh bien! rien ne vous émeut, rien ne vous indigne, rien ne vous révolte ; et, pour peu que l'insulteur de votre mère ait su assaisonner l'outrage d'un peu de cette spirituelle et fine ironie que vous aimez ; peut-être, la lecture de ces infamies reprochées à une mère n'aura d'autre effet, que de faire passer un léger sourire sur votre lèvre catholique. Et vous plierez la feuille, en disant : comme il a d'esprit! comme il est amusant! c'est méchant, mais c'est frappé ; c'est exagéré ; il y a du vrai pourtant.

N'insistons pas ; signaler de telles aberrations, c'est assez les flétrir ; et, laissez-moi

ajouter, c'est assez pour en détourner à jamais vos cœurs de catholiques sincèrement attachés au cœur de notre mère. Non, vous ne serez pas du parti de cette neutralité menteuse, qui conspire avec l'ennemi pour attaquer, outrager ou insulter l'Église. Beaucoup moins, serez-vous de ce parti qui l'attaque ; qui l'attaque directement en lui faisant une guerre ouverte, ou qui l'attaque indirectement, en l'humiliant ou en la contristant devant ses propres enfants, par une défense lâche ou malavisée. Ah ! vous serez du vrai parti de l'amour; du parti des enfants qui aiment vraiment l'Église, c'est-à-dire, du parti qui défend l'Église, du parti qui glorifie l'Église, du parti qui réjouit l'Église ; et qui pour la défendre, la glorifier, et la réjouir, consent à tout accepter, le sacrifice, la souffrance, et même le martyre !... Amen.

QUATRIÈME CONFÉRENCE

QUATRIÈME CONFÉRENCE

QUATRIÈME DEVOIR DES CATHOLIQUES

RESPECTER L'ÉGLISE

MESSIEURS,

Vous avez vu dans notre réunion précédente le troisième devoir que nous avons à remplir envers l'Église notre mère, le devoir de l'amour.

Les raisons de cet amour vous les avez facilement comprises ; il suffisait de les signaler à votre cœur filial déjà naturellement possédé du besoin d'aimer cette mère divine. Il faut l'aimer parce que la divine bonté a créé tout exprès pour nous cette maternité de l'ordre surnaturel, et qu'elle ne pourrait, sans cet amour,

remplir sur nous sa fonction maternelle, c'est-à-dire nous élever surnaturellement. Il faut l'aimer, parce que Jésus-Christ l'aime, et l'aimer de ce suprême amour que nous devons avoir pour Jésus-Christ lui-même. Il faut l'aimer, parce que cette mère remplit elle-même à notre égard tous les ministères d'amour. Il faut l'aimer, parce que cet amour est tout à la fois glorieux pour la mère et doux pour les enfants. Il faut l'aimer, parce qu'il y en a qui la haïssent, et que nos cœurs doivent à son cœur la compensation de l'amour, et les réparations de la haine. Il faut l'aimer enfin, parce que tout ce qu'il y a de mauvais en nous tend à nous éloigner de cet amour ; tandis que cet amour est tout à la fois le témoignage et le ressort de tout ce qu'il y a de meilleur en nous, et qu'il fleurit dans nos cœurs au soleil de nos jours les plus purs et les plus radieux.

Comment faut-il attester cet amour ? c'est-à-dire comment faut-il aimer l'Église ? Vous l'avez entendu aussi. Pour nous, enfants de l'Église, mis en face de notre mère, nous ne pouvons imaginer que trois situations possibles : l'attaque, la défense, la neutralité. L'attaque, l'attaque

directe, ah! elle nous fait horreur ; et, nous l'avons dit, il est une attaque indirecte qui doit nous faire horreur aussi : rougir de notre mère ; contrister notre mère, même en paraissant vouloir la défendre. La neutralité, lorsque l'attaque est flagrante, est une impossibilité, et toujours, plus ou moins, si elle n'arrive à l'hostilité, elle tourne à la complicité. Reste donc, la défense, la défense généreuse, la défense dévouée ; au lieu de combattre contre elle, la couvrir de nos dévouements ; au lieu de rougir d'elle, nous glorifier d'elle ; et au lieu de la contrister, la réjouir, la réjouir par nos vertus, par nos œuvres, par nos sacrifices. A cette condition seulement, nous remplirons envers l'Église le vrai devoir de l'amour filial.

Ainsi, jusqu'ici, nous avons compris les trois devoirs fondamentaux qui nous obligent envers l'Église ; obligation de croire, obligation d'obéir, obligation d'aimer : soumettre nos intelligences à sa parole, nos volontés à son commandement, nos cœurs à son amour : tels sont les devoirs qu'exige toute maternité des enfants qu'elle a mission d'élever, et que nous devons, comme enfants de l'Église, à cette mère divine qui nous incorpore à Jésus-Christ, et dont la fonction est

de nous élever jusqu'à la grandeur de Jésus-Christ.

Avec ces trois devoirs, il en est un quatrième, qui va faire l'objet propre de ce discours ; c'est le devoir de *respecter* notre mère l'Église. Le respect, qui suppose et renferme plus ou moins les trois choses dont nous avons parlé, le respect, en toute éducation, n'est pas moins nécessaire que la foi, l'obéissance et l'amour. Et pour que l'Église complète en nous sa maternelle fonction, c'est-à-dire pour qu'elle nous élève, il faut que nous gardions dans nos âmes fidèles à sa parole, obéissantes à son commandement, et vouées à son amour, l'inviolable *respect* de sa divine maternité et de toutes les grandeurs qu'elle renferme.

Avant de commencer, demandons à la Vierge immaculée de nous inspirer pour l'Église quelque chose du respect tout céleste que lui témoigna l'ange Gabriel, cet ambassadeur du Ciel, en lui disant : *Ave, Maria, gratiâ plena.*

I

Avant de vous dire directement sur quoi doit reposer notre respect pour l'Église, il faut bien entendre, d'abord, ce que c'est que le respect, et ce que le respect produit dans les hommes, les familles et les sociétés. Je ne puis ici qu'indiquer et rappeler comme préliminaire indispensable, des considérations qui demanderaient un vaste développement, et déjà, du reste, développées ailleurs.

Il est plus facile d'éprouver en soi l'impression profonde du respect que d'en donner la définition exacte.

Essayons cependant de nous rendre compte de cette chose si complexe, si grande et si délicate, où se mêlent les plus nobles sentiments et les plus intimes instincts de l'âme humaine.

Qu'est-ce que le respect? Le respect, c'est comme un regard jeté sur la grandeur dont l'influence se fait sentir à nous; c'est une reconnaissance spontanée et comme un sens de la supériorité présente.

Le respect suppose donc qu'on *voit*, ou qu'on croit voir une grandeur qui apparaît. Il y a plus, le respect suppose qu'on a le sens intime de la grandeur que l'on voit.

Le respect, ainsi compris, se traduit par des formes et des démonstrations diverses ; mais toujours par le volontaire aveu de cette grandeur qui se fait connaître à nous, et à laquelle nous apportons un hommage d'autant plus honorable pour celui qui le rend et pour la majesté qui le reçoit, qu'elle n'a pas même besoin, pour l'obtenir, de le lui commander.

Le respect ainsi conçu, d'où vient-il par dessus tout? Quelle en est en nous l'origine profonde et la raison secrète? Ici, interrogez-vous vous-mêmes : il y a une voix intime qui vous dit plus ou moins distinctement à tous : le respect vient de ce besoin sublime de reconnaître et d'honorer quelque chose qui soit plus haut que nous; et, radicalement, il vient du mystérieux instinct qui nous prosterne devant la majesté, et, par dessus tout devant l'Infini, dont notre âme porte l'empreinte et le reflet au plus profond d'elle-même : car le respect est une nuance de notre besoin d'adorer; c'est comme une

adoration qui commence; de même que l'adoration est un respect qui se consomme, ou le respect à la plus haute puissance. Le respect, en effet, descend de Dieu en nous. Quand l'âme n'est pas corrompue, elle a le naturel respect de Dieu. Et, il est à remarquer que, le respect s'élève d'autant plus que la grandeur qu'il reconnaît semble se rapprocher davantage de la grandeur même de Dieu. Et voilà pourquoi tout ce qui dans la création porte pour nous plus visible un plus beau reflet de l'infini, et une plus grande image de Dieu, provoque davantage nos respects et sollicite notre adoration. Et c'est ainsi que, même la grandeur matérielle, la nature, la mer, la voûte des cieux, par la majesté des spectacles qu'elles nous découvrent, et par la profondeur des impressions qu'elles nous laissent, ont quelque chose qui semble nous donner, devant elles, comme une impression de respect; respect indistinct où se mêle comme une vague frayeur; mais respect, c'est-à-dire l'aveu et le sens d'une grandeur qui nous domine.

Mais c'est bien autre chose, et combien cette impression de respect se dégage, se précise et en même temps s'élève, lorsque ces reflets et

ces images de Dieu nous apparaissent dans l'ordre intellectuel, moral, social et surtout religieux. Ainsi, une grande intelligence et un vaste génie ; une grande vertu et une haute sainteté; une grande fonction et une haute magistrature dans l'ordre social; un grand ministère ou une auguste dignité dans l'ordre religieux; ainsi encore, les grands sacrifices, les grands dévouements, les grands héroïsmes; toutes les représentations de la grandeur nationale, religieuse et morale; tout cela nous inspire le respect, parce qu'au fond de tout cela nous découvrons, plus ou moins sensible, une transparence de Dieu.

Nous pourrions ici énumérer indéfiniment toutes les grandeurs qui nous commandent le respect ; et finalement, nous en arriverions toujours à ce dernier mot : à savoir, que ce qui produit en nous le plus grand respect, c'est une apparition plus visible pour nous de la grandeur même de Dieu.

J'ai dit, un jour, en parlant de l'autorité : ce qui nous donne l'impression de l'autorité, c'est l'apparition du DIVIN. Ainsi en est-il du respect ; ce qui le produit en nous, c'est l'apparition plus

ou moins distincte du divin ; et c'est sans doute ce qui nous explique pourquoi l'objet principal du respect, c'est l'autorité elle-même.

Cette notion du respect une fois bien comprise, il nous est facile d'entendre pourquoi le respect est le plus grand principe d'élévation dans l'homme, dans la famille, dans la société. L'homme qui respecte s'élève par son respect lui-même. La grandeur qu'il reconnaît et vénère l'attire et le fait monter vers elle. Au contraire l'homme du mépris descend par son mépris lui-même, et plus il méprise, plus il s'abaisse. Voilà pourquoi dans la famille, véritable école du respect, la vénération est la plus grande puissance de l'éducation. L'enfant qui ne respecte plus ne s'*élève* plus ; parce que, ne reconnaissant plus la grandeur, il cesse de monter vers elle et de s'élever sous cette noble attraction à sa véritable hauteur. Le mépris est la destruction même de l'éducation. Au contraire, comme le respect élève ! Voyez l'enfant qui respecte, l'enfant qui regarde et reconnaît au dessus de lui la grandeur qui le domine en l'attirant : vous diriez la fleur qui s'ouvre, et monte en s'épanouissant vers le soleil qui l'attire.

Et voilà pourquoi aussi, dans la société, le respect donne le niveau de l'élévation, et le mépris marque le degré de l'abaissement social. Un peuple, comme un homme, s'abaisse de tout le mépris qu'il jette aux vraies grandeurs; et volontiers je dirai avec un grand orateur : deux choses sont fatales aux sociétés : *jouir* et *mépriser*. Et, sous ce rapport, si nous avions besoin d'être instruits, il suffirait de vous dire : regardez sous vos yeux, non dans l'ordre matériel, mais dans l'ordre moral, les peuples qui montent et les peuples qui descendent. Rien n'est plus évident ; les peuples qui montent sont les peuples qui respectent; les peuples qui descendent sont les peuples qui méprisent.

Mais, Messieurs, c'est assez vous dire ce que le respect en général est en lui-même, et ce qu'il produit dans les hommes, dans les familles, et dans les sociétés. Il est temps de vous dire ce que doit être notre respect en face de l'Église ; et quelle vénération, à nulle autre pareille, nous devons à cette auguste maternité, pour monter par elle, à notre vraie mesure et à notre légitime grandeur.

D'après ce que nous venons de dire, ce qui

commande le plus le respect, c'est ce qui nous semble le plus rapproché de Dieu, source de toute supériorité et de toute autorité objet de nos respects. Or, il y a une chose qui, même dans l'ordre purement humain, nous paraît la plus complète, la plus auguste et en même temps la plus douce représentation de la dignité et de l'autorité même de Dieu : c'est la maternité. Et ce qui est vrai ici de la maternité proprement dite peut et doit être appliqué également à la paternité.

La maternité, c'est l'autorité la plus naturelle, la plus incontestée et la plus rigoureusement incontestable. La mère, à la lettre, crée avec Dieu ce que de Maistre nommait bien le plus grand chef-d'œuvre de Dieu : à savoir, un honnête homme ou une honnête femme. Elle est coopératrice de Dieu dans la création et la formation de l'homme même.

De là, dans la maternité les titres les plus élevés qui consacrent ses droits imprescriptibles à la plus grande vénération de tout homme capable de la comprendre.

La maternité, c'est la plus haute dignité dans l'ordre de la vie humaine. La couronne de la

dignité est sur son front, plus vénérable que sur tout autre ; car elle est l'association la plus grande à la dignité de Dieu auteur et créateur. La maternité, c'est la plus haute fonction dans l'humanité ; car c'est la fonction de conserver, de développer, de former, d'achever l'homme. Aucune fonction ne la dépasse ; nulle fonction dans la création ne pouvant être supérieur à la fonction de former le roi de la création. La maternité, dans l'ordre humain, c'est la plus grande puissance ; c'est la force éminemment efficace dans notre humanité. Pour accomplir sa fonction, elle a reçu, en effet, une incomparable *puissance*, la puissance de son amour, la puissance de son cœur ; et qui peut ignorer que, dans l'ordre humain, il n'y a rien de plus fort que le cœur d'une mère ?

Et comme ressort capable de mettre en jeu cette grande force, la mère a une passion, qui ajoute encore la grandeur morale qui s'attache à son nom, la sainte passion de se dévouer, de se sacrifier, de souffrir : si bien que, quand tous ses autres titres, par impossible, viendraient à lui manquer pour recevoir les respects de l'humanité ; il y a une vénération qui ne pourrait lui man-

quer, et qui ne lui a jamais fait défaut, dans les siècles; c'est la vénération qui s'attache invinciblement à ce prestige du dévouement, et à cette auréole du sacrifice que la maternité porte comme son impérissable gloire, au milieu des nations.

De là, les intarissables respects que l'humanité bien élevée garde pour la maternité. De là, cette couronne de vénération qu'elle a portée partout et toujours dans les peuples non absolument dégradés, mais en particulier dans les peuples chrétiens.

Aussi, voyez la mère, la vraie mère dans la famille ; quelle royauté respectée ! quel sacerdoce vénéré ! La mère, aux yeux de l'enfant bien élevé, a quelque chose du Roi et du prêtre tout ensemble ; double majesté tempérée et adoucie par son amour.

Ah ! quiconque a eu une mère, selon le cœur du Christ, une mère faite à l'image de la divine mère, comprend ce que je dis, et n'a pas besoin qu'on lui apprenne tout ce que demande de vénération cette douce majesté du foyer domestique. Aussi, ce respect de la mère semble survivre à tout. Et, dans le fond le plus reculé de

nos âmes, il y a un sanctuaire religieux, où l'image de la maternité obtient toujours nos respects. Ce culte, aussi doux que sacré, survit dans le cœur des enfants, à tous les autres cultes. Il y a des exceptions, peut-être; oui, comme il y a des monstres dans la nature. Et pour moi je l'avoue, je ne connaîs rien de plus vraiment monstrueux que l'enfant qui en arrive un jour à cet excès de dégradation : ne plus respecter une mère !

Or, si tel doit être, et si tel est en effet, dans l'humanité qui a gardé le respect d'elle-même, le culte de toute maternité; vous pouvez bien concevoir quel respect doit produire, dans la grande famille catholique, cette maternité à nulle autre pareille qui se nomme l'Église. Quelle maternité comparable à cette maternité ? Et si toute maternité humaine commande nos respects pour le divin qui *transparait* en elle, que dire de la grandeur de cette maternité essentiellement divine, et des intarissables respects qui doivent s'attacher à elle? Ah ! cette maternité de choix, non-seulement elle est grande, mais elle est la plus grande, et elle est la plus grande à tous les titres et sous tous ses aspects.

Cette maternité catholique, elle est la plus grande par son origine. Les autres ne viennent pas immédiatement de Dieu; celle-ci sort directement de l'action divine qui la crée tout exprès pour son but sublime. Et la voici telle qu'elle sortit du cœur ouvert du divin Crucifié, comme la première Ève sortit toute vivante du cœur du premier Adam.

Cette maternité, elle est la plus grande par son objet. De quoi s'agit-il? Est-ce de nous donner une vie naturelle seulement ? Non ; il s'agit de nous donner la vie surnaturelle, c'est-à-dire de créer avec Dieu, la vie de Dieu dans l'humanité. Ce qu'elle produit avec Dieu ce n'est pas seulement ce qu'il y a de plus sublime dans l'humanité; ce qu'elle produit, c'est le divin lui-même.

Cette maternité, elle est la plus grande par la sphère où elle se déploie. La maternité du sang s'arrête au seuil du royaume domestique. Où s'arrête la maternité de mon Église ? D'où viennent tous ces enfants ? De partout. Orient, Occident, Midi, Nord ; le monde, le monde entier, c'est la maison de ma mère.

Cette maternité, elle est la plus grande par sa durée, car elle est immortelle. Toute maternité

passe vite ; sa fécondité s'arrête là ; et c'est fini ; elle n'ira pas plus loin. Voici une maternité qui ne finit pas ; voici l'indéfectibilité dans la fécondité.

Cette maternité, est-il besoin de vous le rappeler, elle est la plus grande par toutes ses influences, influences doctrinales, morales, religieuses, sociales; la plus grande par ses dévouements, par ses sacrifices, par ses bienfaits ; la plus grande par le chef-d'œuvre de son incomparable action dans l'humanité.

Achevons; cette maternité, elle est la plus grande par son but final et par sa destinée suprême. Son ambition, sa légitime et nécessaire ambition, ni le temps ni la terre ne la limitent. Ce qu'elle doit vouloir et ce qu'elle veut en effet, ah! c'est de nous élever sur la terre, c'est de nous former dans le temps, c'est de nous mettre à la tête de l'humanité, mais pour nous emporter tous, avec elle-même, dans la possession de Dieu, du ciel et de l'éternité !

Voilà la maternité de l'Église ; la voilà non pas peinte, non pas ornée et embellie, comme elle le mériterait, mais esquissée seulement par quelques traits rapides.

Ah! Messieurs, quelle majesté! quelle vénérabilité! Et comment s'étonner que l'apparition d'une telle majesté ait développé dans les générations chrétiennes, à un si haut degré, le culte du respect pour elle-même, et pour tout ce qui la touche? Ne comprenez-vous pas, maintenant, pourquoi on a si justement nommé l'Église *la plus grande École de respect* qu'il y ait jamais eu sur la terre? Ah! c'est que nulle part ailleurs, en effet, n'a été montrée sous une telle physionomie l'autorité sur la terre. C'est que, jamais, une institution n'apparut dans les siècles, si capable d'emporter avec l'aveu volontaire ou involontaire de sa supériorité, l'universelle vénération de l'humanité.

Ah! sans doute, l'Église n'est pas la seule autorité que nous ayons à vénérer sur la terre; et en me demandant le respect pour elle-même, elle me le demande aussi pour toute autorité, vraiment légitime. Avec elle, je vénère l'homme auteur, qui reçoit les hommages rendus à sa puissance de créer; je vénère le capitaine illustre qui monte, après avoir sauvé la patrie, au capitole de la gloire; je vénère le souverain, recevant l'ovation au sein de la nation soumise et recon-

naissante; je vénère toutes les légitimes représentations de la grandeur nationale, magistrats, députés, sénateurs, hommes d'État, tout ce qui porte une part de la majesté de la patrie ; oui, j'environne tout cela de ma vénération sincère et de mes respects profonds ; et l'Église la première m'invite et m'encourage à ce culte respectueux des vraies grandeurs de la terre.

Mais rien ne peut empêcher l'Église de nous pénétrer pour elle-même d'un respect plus profond, que toute autre chose sur la terre; rien ne peut empêcher l'immense et universelle famille d'élever aussi haut que possible, et plus haut que tout le reste, dans leurs respects, la grande image de cette autorité; et, surtout, rien ne peut empêcher ce respect de l'Église d'élever les générations chrétiennes dans la proportion même où elle développe ce respect dans les âmes.

Sans contredit, ce qui a élevé si haut dans l'histoire la vraie race des chrétiens, c'est ce respect créé pour elle-même par l'Église au cœur de ses enfants. L'Église, cette divine institutrice de l'humanité, l'Église, pour nous *élever*, a fait comme doit faire toute maternité, elle s'est fait respecter. Par l'influence propre de

sa grandeur sur les âmes, elle a fait germer, croître et fleurir spontanément dans les âmes le respect de sa propre maternité.

Je disais hier, que jamais une institution n'avait été aimée comme l'Église est aimée. Nous pouvons bien ajouter : jamais institution n'a été respectée, comme l'Église a été respectée, et l'est encore par ses vrais enfants.

Il faudrait plus qu'un discours pour vous montrer les manifestations multiples de ce respect toujours le même.

Quel respect ! et quel magnifique tableau j'aurais ici à vous en faire, si je voulais vous en représenter les principaux caractères, et vous en montrer, dans notre histoire, les principales manifestations ! Respect le plus profond, qui sort du plus intime sanctuaire de l'âme émue par le sens de cette incomparable autorité; respect le plus universel, qui courbe devant cette majesté toutes les classes, toutes les races, tous les âges et toutes les conditions de l'humanité ; respect le plus perpétuel et le plus permanent, jaillissant d'une source qui ne tarit jamais, renaissant et se reproduisant sans cesse lui-même, sous le regard de cette majesté qui plane sur le

monde et les siècles, toujours aussi respectée aujourd'hui qu'elle l'était hier, et, qui le sera demain, comme elle l'est aujourd'hui ; respect vraiment filial, où le sens de la tendresse se mêle au sentiment de la dignité maternelle ; respect spontané et libre, s'il en fut jamais, sortant de l'amour comme de son lieu natal, et ne connaissant d'autre crainte que celle de manquer d'égard envers cette majesté qu'il vénère ; respect vraiment religieux, où se mêle le respect de Dieu, et qui ressemble, en effet, le plus possible, à la vénération, ou plutôt à l'adoration que nous apportons aux pieds de Dieu lui-même.

Et ce respect de la plus douce et de la plus auguste maternité qui ait jamais touché l'âme et le cœur des hommes, c'est celui qui nous *élève* depuis bientôt vingt siècles, et qui continuera d'élever, jusqu'à la fin des siècles, la véritable race des chrétiens ; race choisie et vraiment royale, que Dieu a prédestinée à donner, dans sa marche, le pas à notre humanité voyageuse. Et, c'est ce respect qui est non-seulement le signe authentique, mais le ressort le plus efficace de notre grande civilisation. Car, remarquons-le bien, si les peuples vraiment catholiques ont porté et

portent encore plus haut le niveau de leur civilisation, c'est qu'ils lèvent vers une maternité plus haute leur amour et leur respect, et qu'en regardant l'Église, comme des enfants une mère, ils montent, eux aussi, peu à peu, vers cette grandeur qui les attire à elle en les faisant à son auguste image. Sans doute, il est à la civilisation catholique et à l'élévation des peuples formés par l'Église, d'autres causes que cette cause ; mais je n'hésite pas à dire que là est la plus grande cause ; cause latente il est vrai, mais cause la plus profonde et la plus efficace.

Le respect, sous ce rapport, est comme l'amour ; il est à la maternité de l'Église le nécessaire élément de l'éducation, c'est-à-dire de l'élévation qu'elle donne aux nations sorties de son sein ; en sorte que, comme nous devons aimer l'Église, afin que sa maternité puisse donner à nos cœurs leur nécessaire épanouissement, ainsi nous devons respecter et vénérer l'Église, afin que sa maternité, par la puissance même de ce respect et de cette vénération, puisse donner à nos âmes leur nécessaire élévation.

Aussi, qu'arriverait-il, pensez-vous, si le respect de l'Église venait à mourir au sein des gé-

nérations catholiques ? Ah ! ce qui arriverait, il est bien facile de le prévoir : la grandeur qui nous vient de ce respect lui-même peu à peu s'enfuirait de nous. Déshabitués du respect, et surtout ne sachant plus respecter ce qu'il y a sous le ciel, après Dieu, de plus vraiment vénérable et de plus sincèrement vénéré, nous retournerions à la décadence, emportés que nous serions de haut en bas, par le poids de nos mépris ; et nous perdrions, avec le signe qui distingue notre race, l'élévation, la noblesse, la dignité, la civilisation, enfin ; civilisation incomparable, que nous tenions de notre habitude séculaire de vénérer dans l'Église la plus haute, la plus sainte, la plus auguste maternité.

Et, ce que je vous montre ici, comme une hypothèse et comme une simple éventualité de l'avenir, est-ce que vous ne pouvez pas le constater, autour de vous, au moins dans une fraction de l'humanité, comme une réalité du présent ? Que dis-je ? est-ce que deux générations en face l'une de l'autre ne montrent pas aux regards même les moins attentifs, ce contraste frappant, au point de vue de la grandeur morale, entre l'humanité qui méprise et l'humanité qui respecte

l'Église ? Et même au milieu de vous, pouvez-vous ne pas faire ce rapprochement si étrangement significatif que nous faisions hier par rapport à l'amour de l'Église ? Certes, je le veux bien admettre, ceux qui par ignorance, par erreur, par préjugé de secte ou d'éducation, font profession de mépriser l'Église catholique, peuvent garder une certaine grandeur morale qui tient à d'autres causes. Mais dans les deux générations qui, en face de l'Église, savent ce qu'elles font, pouvez-vous ne pas voir, avec la dernière évidence, que tout ce qui méprise réellement l'Église s'abaisse moralement de toute l'étendue de ses mépris, et que tout ce qui vénère et respecte profondément l'Église s'élève de la grandeur même de son respect et de sa vénération ?

Eh ! Messieurs, est-ce qu'ici encore je ne pourrais pas, comme hier à propos de l'amour de l'Église, en appeler à vous-mêmes ? Est-ce que dans le domaine intérieur de votre propre vie, vous ne pouvez pas remarquer les mêmes tendances au respect ou au mépris, et avec elles, constater moralement au dedans de vous-mêmes, les mêmes progrès ou les mêmes décadences, les mêmes déchéances ou les mêmes élévations ?

Pouvez-vous ne pas voir, ne pas sentir même, que tout ce qu'il y a de mauvais en vous-mêmes vous pousse comme par une pente irrésistible au mépris de l'Église ; et, que tout ce qu'il y a en vous-mêmes de bon, de grand et de saint, vous pousse par une puissance mystérieuse au respect et à la vénération de l'Église ? Et réciproquement, comment pourrait-il vous échapper que le mépris de l'Église, réagissant sur votre vie d'une manière désastreuse, surrexcite en vous les instincts mauvais et vous pousse vers tout ce qui est en bas ; et n'êtes-vous pas, tous plus ou moins, assez heureux, pour avoir senti, aux heures radieuses de votre vie, que le respect, ainsi que l'amour de l'Église, éveille en vous tous les instincts généreux, et vous élève, comme par un essor spontané, vers ce qu'il y a de plus haut ?

Donc, Messieurs, respectons et vénérons du plus profond de nos âmes cette divine maternité de la sainte Église catholique. Avec le devoir de la croire, de lui obéir et de l'aimer, sachons reconnaître, et surtout sachons pratiquer le devoir de la respecter; gardons dans nos âmes croyantes, obéissantes et aimantes, cette sainte et noble

chose, qui est le signe de notre grandeur acquise, et la garantie de notre grandeur future, le respect ; que notre âme, comme un vase sacré, garde comme le meilleur condiment de notre vie tout entière, cette vénération qui renferme les trois choses dont nous avons déjà parlé, la foi, l'obéissance, l'amour, et qui leur donne avec tout leur parfum, le signe d'une incomparable grandeur.

Ah! cette vénération de la divine épouse de Jésus-Christ, cette vénération de notre mère immaculée, qui ressemble le plus sur la terre à la vertu des anges dans le ciel, gardons-la bien; gardons-la surtout, dans toute sa plénitude, en face des contempteurs de notre auguste mère; gardons-la d'autant plus grande, que plus grands apparaîtront autour de cette majesté sereine les mépris de l'humanité qui l'insulte, et qui, en voulant l'humilier à force de la mépriser, n'aboutit en réalité qu'à s'abaisser par ses propres mépris, et à se rendre elle-même, devant toute humanité qui a le sens de la grandeur, profondément méprisable.

Gardons-la cette vénération de notre divine mère, non-seulement comme un devoir fonda-

mental de notre conscience catholique, gardons-la comme le plus noble et le plus doux besoin de nos âmes filiales. Gardons-la comme un culte, et si je l'ose dire, comme une religion; et que le mépris de l'Église soit pour nous plus qu'un crime, qu'il soit un sacrilége. Ah ! Messieurs, cette filiale vénération, pour la grandeur d'une mère, gardons-la aussi, comme un bonheur pour nous-mêmes; car s'il est doux de l'aimer, il n'est pas moins doux de la respecter; et, la vénération ajoute à la douceur de l'amour et au bonheur d'aimer je ne sais quoi de sublime et de transfiguré. Gardons-la, enfin, cette vénération de notre mère, comme le signe éclatant qui doit distinguer ses véritables enfants, comme la garantie certaine de tous nos vrais agrandissements, et comme le ressort caché, mais prodigieusement efficace de tous nos progrès en Jésus-Christ Notre-Seigneur.

Mais, j'entends vos âmes filiales m'arrêter ici et me dire : mon père, c'est assez nous montrer devant une mère, le *devoir de respecter*. Montrez-nous maintenant le moyen de l'accomplir ; montrez-nous en quoi nous devons respecter l'Église, c'est-à-dire quels doivent être, dans l'Église, les principaux objets de notre vénération.

II

Notre respect envers l'Église ne doit pas demeurer à l'état de pure abstraction. Il doit porter sur quelque chose de déterminé, et comme on se plaît à dire aujourd'hui, il doit avoir son objectif. Or l'Église, dans son ensemble, étant, d'une manière générale, l'objet du respect catholique, ce respect doit s'attacher à tout ce qui est de l'Église ; il doit se produire sous des nuances diverses, mais avec le même sentiment du cœur et les mêmes prosternements de l'âme, devant toutes les grandes faces de cette auguste institution, disons mieux, de cette incomparable majesté que nous nommions l'Église catholique.

Je me contente de signaler dans cette divine institution, entre beaucoup d'autres, cinq choses qui appellent nos respects et notre vénération, et sur lesquelles nous ne pourrions laisser tomber l'ombre même d'un mépris, sans faillir à notre devoir de catholiques, et sans abdiquer par ce mépris lui-même le vrai sens de la catholicité.

Et d'abord, Messieurs, il est dans l'Église de Jésus-Christ une chose qui avant toute autre nous demande le respect ; respect fondamental qui est la raison première de tous les autres ; c'est le respect dont nous devons environner la parole de l'Église ; la parole de l'Église se révélant à nous dans la lumière de notre foi, comme l'expression de la pensée de Dieu, comme la formule humaine de l'idée divine. C'est là, en effet, la raison souveraine de la vénération que nous demande la parole de l'Église ; c'est que là, sous la formule sensible de ce Verbe catholique, il y a la doctrine, la pensée, l'idée, l'intelligence même du Verbe qui nous parle et nous illumine, par cette parole même, de ses éternelles clartés.

Rien, parmi les choses humaines que nous pouvons respecter, ne nous apparaît plus vénérable que la parole, parce que la parole est le témoignage de l'âme. Tout homme a une parole qui a droit au respect ; respect égal à celui que nous demande la dignité de la personne qui nous parle. Ainsi, toute institution a une parole aussi, une parole qui l'exprime, une parole qui la révèle, une parole qui est son image, et où sa

grandeur, sa force, sa dignité se peignent tout entières. Eh bien, Messieurs, l'Église, elle aussi, a sa parole, une parole dans laquelle nous devons respecter ce qu'elle représente, c'est-à-dire le *Divin* qui est en elle.

Et c'est ici, qu'au point de vue où nous sommes, se révèle la différence profonde et radicale qui sépare la parole de l'Église de toute autre parole. Entre la parole de l'Église, en effet, et la parole d'un homme ou d'une institution quelconque, il y a un abîme, l'abîme même de l'infini. Une personne ou une institution humaine laisse voir dans sa parole ce qu'elle renferme, à savoir l'homme ou ce qui est de l'homme. L'Église, elle, interprête de Dieu, laisse voir dans sa parole quelque chose de Dieu. A travers l'ombre de notre foi elle nous laisse entrevoir au fond de son Verbe le fond même de Dieu. Elle en ouvre devant nous l'inaccessible sanctuaire ; et, dans ce sanctuaire où notre pensée pénètre introduite par cette parole, elle nous laisse entrevoir dans Dieu, ce qu'il y a, même dans l'homme, de plus profondément vénérable, la pensée intime, le mystère de la vie intérieure. Ah ! Messieurs, la pensée intime, qui ne sent

combien, même dans l'homme, elle a droit au respect? Aussi, avec quels prosternements d'intelligence, de volonté et de cœur, ne dois-je pas accueillir cette parole infaillible et vraiment divine qui m'apporte sous sa formule sacrée, avec une vérité certaine, un secret de Dieu. Ah! si c'est avec raison que les disciples vénèrent la parole d'un Maître, les enfants la parole d'une mère, les sujets la parole d'un roi ; comment cette parole de la mère divine, du Maître divin, du Roi divin, pourrait-elle ne pas susciter dans mon âme les respects les plus profonds ? Et comment n'éprouverais-je pas le besoin généreux de faire éclater même par le dehors le respect qui me saisit et me pénètre au dedans ?

Et, en effet, si vous me demandez comment doit se produire notre respect envers cette grande chose divine que l'on appelle la parole catholique, je réponds par ces deux mots : le respect extérieur et le respect intérieur ; la prostration de l'âme dans tout ce qui l'a produit au dehors, et, par-dessus tout, la prostration invisible, dont le respect extérieur n'est que la traduction visible.

Et d'abord, remarquez-le bien, vous devez à

la parole de l'Église vous parlant au nom de Dieu, le respect même extérieur, par l'attitude, par la parole, et même par le silence.

Devant la mère, devant le Maître, devant le Roi qui parle, il est une attitude que la majesté impose, et que prend d'instinct toute âme vraiment capable de sentir la grandeur et de la respecter ; c'est ce je ne sais quoi qui incline, comme de lui-même, le corps traduisant spontanément les respects de l'âme. Oui respect par l'attitude.

J'ajoute respect par la parole, par la parole de la docilité et de l'obéissance ; par la parole filiale, heureuse et saintement fière de se faire un écho de la parole de la mère divine, affirmant, même sans comprendre, ce que l'Église affirme, et disant à ses décrets et à ses définitions l'*amen* public de la vraie soumission.

Respect de la parole ; et quelquefois aussi le respect du silence. Comme les petits enfants en Israël devaient mettre le doigt sur la bouche devant le père ou le patriarche qui parlait ; ainsi, devant une parole qui nous étonne et une décision qui nous déconcerte, à nous de retenir toute parole qui voudrait protester ; à nous de donner au moins à l'Église le respect de notre

silence, et à défaut de toute autre manifestation, à nous de rendre avec nos puissances qui se taisent hommage à l'infaillibilité qui parle.

Toutefois, sur ce respect du silence devant la parole et la définition de l'Église, ne nous faisons pas une trop facile illusion. Il est un silence qui ne respecte pas assez la parole de l'Église; c'est celui qui n'implique pas une soumission intérieure, une soumission complète à la parole de l'Église. En effet, nous devons à l'Église, comme condition de tout autre respect, le respect intérieur par l'adhésion vraie, sincère et pleine à l'affirmation catholique. Quand l'Église a parlé, croire sans hésiter que l'Église a dit vrai, et que l'opposé ou la négation de ce qu'elle a dit est l'erreur, et rien que l'erreur : à cette condition seulement votre adhésion est vraiment respectueuse ; et c'est par là, c'est par ce respect du dedans, que commence dans l'Église la grande école du respect.

Une hérésie tristement célèbre avait imaginé, pour échapper à l'anathème, ce stratagême ingénieux : environner les décisions pontificales de ses respects les plus profonds, tout en gardant à la parole du pontife l'opposi–

tion intérieure la plus opiniâtre. Certes, rien ne ressemblait moins au respect, que ce silence soi-disant *respectueux*. Le premier témoignage de respect qu'appelle toute parole qui affirme, c'est l'assentiment sincère à son affirmation : c'est cet élan généreux de l'âme disant à l'autorité qui affirme : ô divine, ô infaillible autorité, vous avez parlé; votre parole est un oracle ; vous avez dit la vérité : il ne me reste qu'à m'incliner, et qu'à prosterner devant la parole qui ne se trompe pas mon intelligence soumise et ma pensée respectueuse.

Devant cette divine autorité qui vous parle, et vous apporte dans sa formule dogmatique la pensée divine, est-ce ainsi que vous en agissez d'ordinaire? La parole de l'Infaillible, quand elle vient à vous, vous trouve-t-elle assez inclinés, non de la tête seulement, non par la parole seulement, non par l'attitude extérieure seulement ; mais par la pensée, par l'intelligence, par l'adhésion intime aussi complète que possible ? Combien qui, dans leur attitude et dans leur parole, n'observent pas même les conditions rigoureuses du respect extérieur ? Combien, qui ne savent pas même garder un silence vraiment respec-

tueux ? Et combien qui, même en se taisant et en observant les conditions matérielles du respect, se permettent de parler intérieurement contre la doctrine ou le précepte proclamé par l'Église ? Combien qui croient pouvoir opposer au Verbe extérieur de l'Église qui enseigne la pensée de Dieu, la parole intérieure de leur propre pensée ? Arrière ces réserves et ces réticences, qui manquent au respect le plus élémentaire dû à la parole de l'Église ; et gardons tous envers la mère divine le respect de sa parole, point de départ nécessaire de tous les respects qu'elle a droit d'exiger de ses enfants.

Il y a dans l'Église une seconde chose qui a droit à nos respects, c'est sa législation. Si la parole de l'Église est vénérable, parce que sa parole est l'expression d'une pensée divine ; la loi de l'Église a droit à une vénération pareille, parce que cette loi commandant au nom de Dieu est l'expression d'un ordre divin. La loi est la forme que prend la volonté qui ordonne pour se produire et s'attester elle-même ; et la volonté qui commande, dans un homme comme dans un peuple, dans un individu comme dans une institution, c'est la souveraineté elle-même ; c'est l'autorité dans son

expression la plus formelle et la plus royale. Si l'autorité a droit au respect alors qu'elle parle ; que dis-je ? si elle l'emporte après elle par cela seul qu'elle se montre ; beaucoup plus l'autorité veut et doit-elle être respectée, alors qu'elle commande ; et la première forme du mépris de l'autorité c'est sans contredit le dédain et le mépris de son commandement.

Et voilà pourquoi aussi la première forme de notre respect devant l'autorité qui ordonne, c'est l'observation libre de ses commandements. Là gît, en effet, la substance, et si je l'ose dire, l'essence même de notre respect devant l'Église qui commande : l'obéissance pratique, l'observation spontanée et réfléchie de ses commandements. Qui ne comprend, en effet, que la violation volontaire des ordres de la maternité, c'est dans les enfants, non plus le respect, mais le mépris d'une mère ? Et qui pourrait entendre ce que c'est qu'un respect filial se traduisant sous cette formule en face de la maternité : « O mère, vous pouvez commander, je vénère votre commandement ; mais je ne l'accomplirai pas. Je puis vous respecter, oui ; vous obéir, non. » Est-ce qu'un tel respect vous paraît être autre

chose que la négation même du respect?

Toutefois, même en dehors de l'observance matérielle de la loi de l'Église, il est encore une forme du respect qu'on peut et qu'on doit toujours lui garder : comment ? par un volontaire hommage rendu à cette autorité dont on ne peut observer les prescriptions législatives. La loi de l'Église dans ce qu'elle contient de purement positif, c'est-à-dire dans ce qui ne touche ni au droit naturel, ni au droit divin, accorde à l'infirmité humaine de nombreuses et souvent de faciles dispenses. Mais, alors même, il est une chose dont l'Église ne vous dispense pas; c'est la libre reconnaissance de son autorité législative, attestée par la soumission sollicitant de l'autorité elle-même la dispense de la loi. Cette attitude de l'obéissance filiale, demandant à la mère divine, pour tels cas déterminés, l'affranchissement de sa loi maternelle, témoigne d'un respect aussi grand et quelquefois même plus grand que l'observation elle-même.

Combien sur ce point capital manquent à la loi élémentaire du respect que tout catholique doit à l'Église sa mère ! combien qui affectent ici envers l'Église une sorte de mépris pratique,

mettant je ne sais quelle fierté banale à s'affranchir eux-mêmes de la loi de l'obéissance, et qui ne consentent pas même à faire la moindre démarche, ni à s'infliger la moindre peine, pour solliciter de l'Église une dispense, et par là refusent à son autorité, avec leur volontaire hommage, la forme la plus délicate du respect qui est dû à sa divine législation.

Mais il y a quelque chose de plus irrespectueux encore que cette négligence, cette insouciance, ce laisser-aller, ce sans-gêne devant la dispense de la loi de l'Église; c'est de mettre dans sa violation je ne sais quelle fanfaronnade plus ou moins insolente, et quelle forfanterie plus ou moins grossière. Non content de violer la loi de l'Église, non content de s'affranchir de l'obligation même de la dispense, on se fait de l'une et de l'autre une sorte de gloire, et comme une parade d'indépendance devant l'autorité : on viole la loi, et on en est fier; on néglige la dispense, et l'on s'en vante; et cette violation vaniteuse et fanfaronne serait, devant l'autorité législative de l'Église, la suprême abdication du respect et la dernière forme du mépris, si l'on ne concevait dans la violation irrespectueuse et méprisante,

quelque chose de plus irrespectueux et de plus méprisant encore ; je veux dire la dérision de la loi, et la moquerie de ses observateurs. L'abdication du respect ne peut être plus complète, et le mépris ne peut aller plus loin ; au crime de sa propre violation joindre la raillerie devant la loi qui commande, et la dérision devant ceux qui l'observent, essayant de couvrir du même ridicule et des mêmes éclats de rire, et la divine autorité qui fait la loi, et l'humaine liberté qui obéit à la loi. C'est cette extrémité du mépris, montant jusqu'au sacrilége, qui faisait gémir le prophète, alors qu'en face des publiques violations des lois de Dieu, et en particulier de la loi du repos proclamée sur le Sinaï, il s'écriait : Seigneur, ils se sont moqué de vos jours de sabbat : *deriserunt sabbata.*

Tel est le dernier terme où peut s'élever la violation du respect devant la loi de l'Église : l'insulte, la moquerie, la dérision atteignant directement cette législation sublime, et par elle remontant jusqu'à la majesté qui commande, et, portant jusqu'à cette majesté, au lieu des respects qu'elle réclame, les mépris qui l'outragent. Ah ! loin de nous, enfants de l'Église, cet outrage fait à une mère. Nous

serons soumis à ses lois, et cette filiale soumission sera devant sa majesté la première forme de notre respect ; et, alors même que nous aurions le malheur de prévariquer à sa loi, nous puiserions encore et dans le sens de sa grandeur maternelle et dans le sens de notre propre dignité, le besoin de respecter une législation que nous n'aurions plus le courage d'observer.

Il y a, dans les grandeurs diverses qui composent pour nous la vénérabilité de l'Église, un troisième objet de nos respects, c'est son culte public et tout ce qui s'y rattache ; ce sont ses cérémonies, ses temples, sa prédication, ses sacrements. Ah ! c'est ici, surtout, qu'apparaît dans l'Église la grande école du respect, dans le temple catholique. Oui, c'est ici, surtout, dans nos temples, que nous devons apporter aux pieds de notre divine mère, le plus public et le plus solennel hommage de notre vénération.

Le temple, c'est la maison de notre mère. C'est ici que vous la visitez ; c'est ici que vous venez pour l'entendre chanter, et chanter vous-mêmes avec elle les hymnes par lesquelles elle glorifie Dieu et se glorifie elle-même, dans sa divine grandeur et sa divine beauté. C'est ici que

vous venez pour la voir, dans sa plus brillante parure, ornée comme une épouse, magnifique comme une reine. C'est ici que vous venez pour recevoir le pardon de son cœur, en vous agenouillant sous la bénédiction de sa main, et que vous puisez, dans cette prostration même, une indicible impression de respect. C'est ici que vous venez recevoir d'elle le pain du ciel, vous asseoir, sous ses regards et ses bénédictions, à la table des anges, et, comme les anges et avec les anges, vous prosterner devant l'invisible majesté cachée sous le voile eucharistique. C'est ici que vous venez adorer le grand mystère réparateur, le sacrifice de l'autel, source intarissable et toujours jaillissante de respect et d'amour. C'est ici que vous venez pour prier, avec elle, comme un enfant avec sa mère, sous la formule qu'elle-même vous a apprise, et pour vous accoutumer à unir le respect de la mère qui est sur la terre au respect du Père qui est au ciel.

C'est ici, enfin, que vous venez pour adorer, c'est-à-dire pour faire l'acte suprême du respect, en face de la majesté qui remplit ce temple de son invisible présence ; ici par conséquent, que vous apportez tous les prosternements de

l'homme devant la majesté de Dieu, prosternements de l'âme, prosternements du cœur, prosternements du corps lui-même agenouillé sur le parvis sacré. Et, ce qui nous *prosterne* ici de tant de manières, ce qui commande tous nos respects, par le chant, par la prière, par le sacrifice, par la communion, par la confession, c'est l'Église, l'Église encore, l'Église toujours : et, en face de tant de publics hommages et de publiques prostrations, ah ! je me demande comment un catholique qui entre ici, tenant à la main le flambeau de sa foi, pourrait en sortir, en emportant dans son âme filiale autre chose que la vénération de sa mère ? Je me demande comment un peuple, qui vit et respire dans cette atmosphère de vénération et de respect, pourrait, dans cette divine école, apprendre autre chose qu'à respecter de plus en plus la divine mère qui fait de sa maison l'école même du respect ?

Mais, Messieurs, au milieu de tous les spectacles qui apprennent ici à toute la famille catholique le respect d'une mère, puis-je oublier celui que vous nous donnez ici, et que vous êtes, si je le puis dire, vous-mêmes devant vous-mêmes ;

je veux dire le grand spectacle de la parole catholique recueillant ici, dans la religion de votre attitude et dans la majesté de votre silence, l'hommage d'un incomparable respect? Vous voici, Messieurs, quatre ou cinq mille âmes rangées autour de cette chaire, écoutant cette parole avec un respect dont je ressens le contre-coup au plus intime de moi-même. Et qui vous parle cependant? un homme infirme, un homme bien indigne, s'il vous parlait partout ailleurs, de commander et d'obtenir, pour sa parole, l'hommage d'un tel respect; un homme qui, pour conquérir ce public respect, n'a pas même besoin de vous apporter cette chose rare que vous admirez comme ce qu'il y a de plus grand dans l'humanité, la majesté du génie; un homme qui peut, sans perdre ce droit à vos publics respects, dépouiller devant vous tout prestige humain, prestige de la naissance, de la sainteté, de la science, voire même le prestige de l'éloquence. Je le demande, est-ce ainsi que vous respectez ailleurs la parole qui vient à vous, même avec la gloire, même avec le génie, même avec l'éloquence, avec tous les prestiges enfin que l'homme peut porter dans sa personne, pour

conquérir le respect à sa parole ? Pourquoi donc, je vous prie, le recueillement de cet immense auditoire environne-t-il cette chaire d'une vénération grande comme lui-même ? Ah ! c'est que celui qui vous parle du haut de cette tribune, si faible et si indigne puisse-t-il être, porte, devant vous, quelque chose de la majesté qui le couvre à vos yeux ; il porte devant vos âmes de fils la majesté de votre mère.

O divine mère, dans l'incomparable grandeur de ce spectacle que vous donnez en ce moment à mes yeux et beaucoup plus encore à mon âme, et avec toutes les manifestations de publique vénération dont le temple est pour vous le théâtre et le lieu réservé, ah ! je comprends, mieux encore que tout à l'heure, comment le catholique qui ne vous respecte pas est indigne de sa famille et de vous, et a perdu le sens même de la catholicité.

Est-ce tout, Messieurs ? Avons-nous dit toutes les sources de respect et de vénération que l'Église catholique offre à notre besoin de respecter et de vénérer ? Non, pas encore. Il y a dans l'Église catholique un quatrième objet de nos respects, c'est la grandeur de son histoire ;

c'est l'illustration de son passé se réfléchissant, sous nos propres regards, dans la splendeur de son présent.

Il y a quelque chose, dont nous ne sommes pas assez saintement fiers, et que nous n'environnons pas toujours assez de la plénitude et de la profondeur de nos respects, c'est notre histoire elle-même; c'est la gloire de notre mère écrite à travers les siècles qu'elle a traversés, et qui resplendissent, au loin, de la splendeur de ses bienfaits, comme d'immenses horizons baignés des plus douces et des plus magnifiques clartés. Le respect des ancêtres, le culte des souvenirs, font partie intégrante de l'éducation des grandes races; et ce respect des nobles et saintes choses de leur passé n'est pas le moindre secret de leur élévation. Les rares institutions qui ont vécu font des grandeurs de leur passé un piédestal à leur présent. Plus elles se respectent dans ce qu'elles furent, plus elles s'honorent dans ce qu'elles sont, et plus ce respect toujours persistant de leurs grandeurs déjà éteintes jette de purs reflets sur leurs grandeurs encore vivantes.

Eh bien, nous aussi, fils de grande et noble

race, et dans un sens vrai, race divine dans l'humanité, nous avons des souvenirs, des ancêtres, une histoire, un passé, un passé illustre, dont notre grandeur présente n'est que l'héritage ; glorieux héritage où brille la splendeur de nos pères ; véritable patrimoine d'honneur, de bienfaits, d'illustration de toute sorte, digne, en tout point, de recueillir les bénédictions et les respects des enfants.

Sous ce rapport, combien parmi nous aujourd'hui, parmi nous catholiques, j'entends, manquent ici à la loi du respect filial ! Combien, qui par esprit de parti, par ardeur de préjugés, par fanatisme d'opinion, et quelquefois même par ostentation de véracité, et par exagération d'impartialité, semblent se complaire à obscurcir les gloires et à diminuer les grandeurs historiques de notre divine mère ! Combien, qui sous ce rapport font à l'incrédulité, à la libre pensée, et plus souvent encore à la popularité, des sacrifices d'honneur maternel que le devoir ne commande pas, que la vérité n'exige pas, et dont le résultat le plus sûr et le plus manifeste est de faire gémir la mère et rougir les enfants, en face de ceux qui font profession quotidienne

d'humilier et de contrister ensemble et les enfants et la mère !

Ah ! sans doute, le regard de l'impartiale histoire, dans les côtés humains de l'Église, peut découvrir des défaillances, et, de loin en loin, voir passer même sur nos plus grands siècles, des ombres et encore des ombres. Mais, en face de ces quelques ombres, que d'horizons radieux ! Que de vastes champs inondés de la plus pure lumière ! Et, devant ces infirmités et ces défaillances humaines, que de choses puissantes et saintes qui ont à nos respects des droits immortels ! Ah ! respect à l'héroïque histoire de nos saints, longue galerie des plus grandes figures de l'humanité resplendissant à travers nos longs siècles ! Respect à la gigantesque histoire de nos apostolats, qui ont porté sur tous les rivages, au prix de tous les sacrifices, le nom et la doctrine de Jésus-Christ ! Respect à la sanglante histoire de nos martyrs, dont la trace est visible encore dans tout le monde catholique !

Respect à nos grandes institutions monastiques qui ont fait dans l'obscurité les choses les plus illustres ! A vous, moines d'Orient ; à vous surtout, moines d'Occident, dont un grand

chrétien nous a résumé la prodigieuse histoire, gloire, honneur, respect et vénération, dans toute âme catholique !

En un mot, Messieurs, respect à la grande histoire de l'Église catholique ; et honte à quiconque, par la satanique passion de l'humilier, ou même sous le prétexte illusoire de la défendre, ose obscurcir cette gloire dix-neuf fois séculaire et, quelquefois même sans le vouloir, travaille à faire tomber le mépris sur les grandeurs d'une histoire qui a droit à tant de respect !

Ce que je dois respecter enfin dans l'Église ma mère, c'est sa hiérarchie, et avec elle son sacerdoce, depuis le premier degré jusqu'à son plus haut sommet : la hiérarchie catholique, la plus magnifique institution, la plus harmonieuse et la plus puissante organisation que l'on ait jamais contemplée sous le ciel !

Regardez à tous les degrés de cette pyramide de fonctions hiérarchiques dont la base s'appuie sur toute l'humanité et dont la cime touche au ciel : que voyez-vous là, qui ne commande vos plus légitimes respects ?

Et d'abord, voici le prêtre ; voici le plus humble des pasteurs. Ah ! respect au prêtre,

ministre attitré de l'Église, chargé de m'apporter tout ce qui me vient par lui de notre mère, et par notre mère de Jésus-Christ Notre-Seigneur! Non, nous ne la comprenons pas assez la dignité du prêtre, c'est-à-dire de l'homme investi du pouvoir de nous parler au nom de Dieu, du pouvoir de faire descendre sur l'autel ce Dieu même que nous y venons adorer, du pouvoir de remettre nos péchés, de nous ouvrir le ciel, de nous donner Dieu même.

Quel malheur que le sens catholique de cette dignité vous échappe si facilement, à vous fidèles, et quelquefois, hélas! nous échappe à nous-mêmes, tout prêtres que nous sommes, investis de cette haute majesté! Aussi, quelle effroyable tentation vous donne le prêtre qui semble perdre lui-même le sens de sa dignité, la tentation du mépris! Si grande, en effet, est à vos yeux la dignité du prêtre, que l'indignité de sa personne, alors qu'il prévarique, emporte vos mépris souverains; mépris grands comme cette dignité qu'il déshonore et humilie dans sa personne!

Au second degré, voici l'évêque; l'évêque, c'est-à-dire le prêtre encore, mais le prêtre

agrandi, le sacerdoce achevé. Ah ! respect à l'évêque, respect à celui qui donne au simple prêtre, par l'ordination, tout ce que nous venons de reconnaître en lui ; respect à celui qui apparaît au milieu de nous, au centre de la famille diocésaine, comme la plus haute représentation de cette maternité qui a droit à tous nos respects ; respect à celui qui a la sollicitude de tant d'âmes appuyées sur son âme ; respect à celui qui abrége pour nous ce vaste corps épiscopal, si auguste dans la catholicité, si grand dans toute notre histoire, et si grand encore sous nos yeux ! Respect à celui qui nous rend en quelque sorte le Christ visible au sein de son Église, et qui, recevant de cette divine représentation une majesté toute populaire, porte sur son front consacré une auréole de respect, devant laquelle on a vu s'incliner souvent les rois et les empereurs même les plus illustres. Ah ! je comprends le sentiment qu'éprouvait. d evant le sacerdoce, cet empereur fameux, je comprends Constantin refusant de s'asseoir devant des évêques ; tant le sens profond de son christianisme encore jeune lui inspirait de vénération pour cette grande majesté de l'épiscopat catholique !

O Dieu ! gardez-nous, comme un précieux héritage, le respect de nos évêques ; donnez à tous nos évêques eux-mêmes le sens de la grandeur qui les couvre à nos yeux ; et, que le sens profond de cette paternelle autorité et de cette royale grandeur les rende de plus en plus dignes de notre filiale vénération !

Est-ce tout, Messieurs ? vous ai-je dit tout ce que dans la sainte hiérarchie catholique nous avons à respecter ? Oh ! non, pas encore. Oh ! oui, respectons dans nos évêques les princes de l'Église, les pasteurs et les pères de nos âmes ; mais, surtout, respect pour Celui qui apparaît au plus haut sommet de ces grandeurs sacerdotales et hiérarchiques, comme la tête divine de l'Église notre Mère ; respect à Celui que le Christ a fait le fondement de ce grand et vivant édifice, et qui demeure, à jamais, le centre d'où l'universelle harmonie doit se répandre dans tout l'édifice ; respect à Celui que le concile de Florence lui-même a proclamé le *Docteur* et le *Père* de tous les chrétiens, le *Pasteur* universel, le *Vicaire* de Jésus-Christ, et que, bientôt, le concile du Vatican va proclamer l'infaillible oracle de la vérité ; respect à Celui que le Christ a fait, dans

l'humanité, la plus complète représentation de lui-même sur la terre ! Et aujourd'hui, respect à Pie IX, dont la grande et douce majesté apparaît au sommet de l'Église ; à Pie IX, placé au plus haut lieu qu'un homme puisse occuper sur la terre ; à Pie IX, qui demeurera dans l'histoire comme la plus grande figure de ce siècle, et qui porte, sous nos yeux, la plus brillante couronne de respect qui se puisse poser sur le front d'un homme !

Ah ! respect enfin à l'Église elle-même tout entière, représentée, sous nos yeux, dans le concile du Vatican : le concile du Vatican ! nous montrant, par ses faces les plus élevées, toute cette vaste et sublime hiérarchie qui couvre au loin toute la terre, et dont la grandeur, la beauté, l'harmonie, nous apparaissent, à l'heure où je vous parle, si magnifiquement abrégées dans Rome !

O Israël, que tes tentes sont belles, et que tes pavillons sont magnifiques ! Oh ! oui, qu'elle est belle et qu'elle est grande cette assemblée de nos princes accourus de toutes les extrémités du monde, et ayant à leur tête le Prince des princes, l'universel Roi des âmes, le véritable

Père du monde ! Qu'ils sont vénérables ces hommes qui ont traversé les déserts et les mers pour apporter à la catholicité entière le témoignage de leur foi ! Qu'elle est digne de nos respects, enfin, cette Église si grande dans son passé, si grande encore dans son présent ; cette Église, si vénérable par sa doctrine, par ses bienfaits, par ses dévouements, et par la plénitude et l'immortalité de toutes ses gloires !

O Dieu ! donnez-nous, dans le respect de cette Église, quelque chose du respect que nous vous devons à vous-même ; et, que ce respect de la Mère divine élève tous ses enfants à leur véritable hauteur, c'est-à-dire à la mesure même de la grandeur de Jésus-Christ !

Ah ! parlez sainte Église, parlez ; vous trouverez, en nous, tout à la fois, des intelligences croyantes, des volontés obéissantes, des cœurs aimants, et par dessus tout, des âmes respectueuses, environnant toutes vos divines grandeurs et toutes vos divines fonctions de leurs légitimes respects et de leur intarissable vénération. *Amen.*

CINQUIÈME CONFÉRENCE

CINQUIÈME CONFÉRENCE

CINQUIÈME DEVOIR DES CATHOLIQUES

SOUFFRIR AVEC L'ÉGLISE

Faciamus ei adjutorium simile sibi.
Faisons lui un aide semblable à lui-même.
(Gen. ii, 18.)

Lorsque Dieu, au jour de la première création, eût formé celui qui devait en être le roi, l'homme, le premier Adam; en regardant ce chef-d'œuvre d'où devait sortir toute la race humaine faite à son image, il s'écria : « il n'est pas bon que l'homme soit seul ; faisons lui un aide semblable à lui-même, *faciamus ei adjutorium simile sibi.* » Et la femme sortit de son côté ouvert ; et ces deux vies unies dans une même vie devinrent la source d'où a jailli et jaillit encore, de siècle en siècle, le flot perpétuel des générations humaines.

Ainsi, lorsque le nouvel Adam, Jésus-Christ réparateur, allait faire sortir de son cœur ouvert le flot permanent de la vie nouvelle, Dieu dit encore une fois : il n'est pas bon que l'Homme-Dieu soit seul ; faisons lui une auxiliaire semblable à lui-même, c'est-à-dire, comme lui, couverte de toutes les souffrances, et consommant tous les sacrifices pour sauver avec lui l'humanité nouvelle, et à la lettre, créer un monde nouveau. Et le cœur du Christ s'est ouvert ; et de ce cœur ouvert la nouvelle Ève, c'est-à-dire l'Église, est sortie avec le flot du sang divin ; et elle naquit pour réparer le monde avec lui, c'est-à-dire pour sacrifier et souffrir avec lui.

De là, mes frères, la destinée de l'Église catholique appelée à marcher sur les traces du divin réparateur : et de là aussi, pour nous catholiques, le devoir de marcher sur les traces de l'Église. Il est pour tout chrétien un devoir suprême, le devoir de souffrir avec Jésus-Christ ; et il est pour le catholique un devoir non moins souverain, le devoir de souffrir avec l'Église. Croire à l'Église, obéir à l'Église, aimer l'Église, respecter l'Église : tels sont les quatre grands devoirs qui s'imposent à tout catholique à l'égard

de l'Église ; mais voici, pour nous, un devoir que nous rappelle surtout la solennité de ce jour, un devoir que nous ne comprenons pas assez : *souffrir avec l'Église*, comme l'Église elle-même souffre avec Jésus-Christ.

Telle apparaît en effet, sur cette terre, l'étonnante mais réelle destinée de la sainte Église catholique : être associée toute sa vie, et de toutes les manières, aux souffrances du divin réparateur. Cette assimilation de l'Église à son divin époux souffrant pour le salut du monde, c'est le plan divin du grand mystère de la réparation.

La réparation du monde, quelle qu'en soit la raison mystérieuse, a dû se faire et s'est faite par la souffrance. Et voilà pourquoi, dans l'harmonie du plan divin, tout ce qui doit réparer avec Jésus-Christ doit souffrir avec Jésus-Christ ; et, la mesure même de la réparation qu'il doit accomplir détermine la mesure des douleurs qu'il doit souffrir. Et, s'il se trouve quelque part une personne ou une institution appelée à une pleine association au mystère réparateur, il faudra que cette personne ou cette institution soit associée à la plénitude de la souffrance réparatrice.

Cette personne prédestinée à la plénitude des souffrances réparatrices et de l'association au mystère réparateur s'est rencontrée ; c'est Marie, si bien nommée la mère des douleurs, comme son fils a été nommé l'homme des douleurs. La voilà debout, au pied de la croix, *stabat mater*; la voilà, cette co-réparatrice du monde, plongée tout entière dans l'abîme des souffrances du divin réparateur ; mystère ineffable de la compassion, qu'explique seul l'ineffable mystère de la co-rédemption... *stabat mater dolorosa, juxta crucem lacrymosa!...* O douleurs ! ô souffrances ! ô gémissements ! ô larmes ! ô agonie ! ô compassion d'une mère aux douleurs de son fils, qui pourra vous comprendre ?

Mais, mes frères, il est une autre mère de douleurs, non moins triste, non moins souffrante, non moins agonisante, en un mot, non moins compatissante, que la Vierge-mère debout au pied de la croix, c'est notre mère, la sainte Église catholique ! Elle est, elle aussi, debout au pied de la croix du divin Crucifié ; et elle y est, de siècle en siècle, dans la perpétuelle réalité d'une immense compassion, c'est-à-dire d'une immense association aux souffrances

de Jésus-Christ : Calvaire de dix-neuf siècles, souffrance de dix-neuf siècles, et, à la lettre, *passion* de dix-neuf siècles, reproduisant sous des formes toujours diverses, mais avec un fond toujours identique, la passion de Jésus-Christ Notre-Seigneur.

Ah ! pourquoi nous en étonner ? L'Église est avec Jésus-Christ l'ouvrière du salut du monde : avec lui et en lui, elle poursuit, de siècle en siècle, le grand œuvre de la réparation : et voilà pourquoi elle est associée à toutes les souffrances du divin réparateur. Et, parce que la réparation se fait encore tous les jours par l'application grandissante à l'humanité des souffrances et des mérites du Sauveur, la souffrance de l'Église ne finit pas ; et, si elle semble quelque fois finir, ce n'est jamais que pour recommencer toujours ; oui, toujours, semblable à elle-même la vie de la mère réparatrice est toujours pareille à la passion de Jésus-Christ réparateur.

C'est, Messieurs, ce qui va faire l'objet propre de notre contemplation, dans ce grand jour anniversaire des souffrances de Jésus-Christ. Plus d'une fois nous vous avons parlé directement de ces souffrances considérées dans sa

personne même, dans son cœur, dans son âme, dans son corps naturel. Aujourd'hui, Jésus-Christ ne nous apparaîtra que pour nous montrer, dans sa personne, le type des souffrances de son corps mystique c'est-à-dire de l'Église catholique sa divine épouse. En un mot, Messieurs, en face de la passion de Jésus-Christ, faire apparaître, dans la variété de ses souffrances, la passion de l'Église, voilà ce que je me propose dans ce discours. Et puisque nous aussi, nous sommes condamnés à la souffrance, comme à la loi de notre exil, nous-mêmes, en face de cette double passion de Jésus-Christ et de l'Église, apprenons à compatir à l'une et à l'autre, et à souffrir sans murmure, avec le Christ notre frère et avec l'Église notre mère.

Demandons cette grâce en saluant la Croix :

ô Crux ave.

Ce que nous avons ici à considérer dans la passion de l'Église, comme dans la passion de Jésus-Christ, c'est l'agonie de ses perpétuelles et universelles souffrances. La passion de Jésus-Christ, ce fut la lutte suprême d'un Homme-Dieu avec toutes les souffrances humaines. La passion

de l'Église, c'est la lutte persévérante d'une institution divine et humaine avec toutes les souffrances que l'humanité peut infliger à une institution sur la terre. La vie de l'Église est une perpétuelle agonie, c'est-à-dire un perpétuel combat; combat contre toutes les erreurs, combat contre toutes les passions, combat contre toutes les hérésies, tous les schismes, tous les rationalismes et toutes les révolutions : et cela, non pas en un lieu seulement, mais en tous les lieux ; et cela non en un siècle seulement, mais dans tous les siècles ; combats partout, combats toujours, combats à la plus haute puissance ; combats sans trêve ni repos ; combats à outrance ; combats à mort : si bien, que de ce christianisme qui perpétue le Christ sur la terre, on peut dire à toute heure de sa vie : *factus in agonia :* comme dans la passion de Jésus-Christ, agonie de toutes les tristesses du cœur, de toutes les humiliations de l'âme, de toutes les souffrances du corps.

I

Et d'abord, ce qui frappe ma pensee et ce qui me saisit le cœur dans la longue agonie de cette vie de l'Église, c'est, comme dans mon Christ à Gethsemani, l'agonie de ses incomparables *tristesses ;* car, qu'est-ce qui a dans nos propres cœurs des échos plus profonds que la tristesse ? Aussi avec quelle émotion j'entends toujours, à travers dix-neuf siècles, le gémissement du Christ mon frère se préparant à sa lutte suprême, *tristis est anima mea usque ad mortem ;* oui, je suis triste jusqu'à la mort ; et, n'était ma divinité, et la volonté de mon Père qui m'empêche d'exhaler ma vie dans cet ineffable soupir ; si large, si profonde, si accablante, si mortelle est cette tristesse, qu'elle suffirait à me faire mourir même un million de fois : *tristis est anima mea usque ad mortem !*

Et voici que j'entends l'Église catholique ma mère, à toutes les étapes de sa vie, pousser plus ou moins retentissant, plus ou moins en-

tendu, et plus ou moins compris, un gémissement pareil : *tristis est anima mea*. Ah! oui, je suis triste, si triste, moi aussi, que si je ne portais en moi la vie de mon Christ ressuscité, depuis longtemps cette tristesse m'aurait accablée sous son poids toujours grandissant, et m'aurait emportée dans son flot toujours grossissant, au grand abîme du découragement et même du désespoir !

Telle est, en effet, la longue vie de l'Église ; c'est comme un long et perpétuel Gethsemani, d'où s'échappe du cœur de cette divine co-rédemptrice le cri du divin Rédempteur : *Tristis est anima mea usque ad mortem !...* O tristesses de l'Église notre mère, première association à la passion du Christ notre frère! Quelles tristesses? Ah! comme au Gethsemani de la passion de Jésus-Christ, *toutes* les tristesses à la fois.

Tristesses des *iniquités* et des prévarications humaines : source, en effet, la plus profonde, la plus mystérieuse, mais la plus réelle des tristesses du cœur de l'Église, comme du cœur de Jésus-Christ. Pourquoi dans le Christ réparateur ce poids de toutes les tristesses venant peser sur son cœur? Ah ! vous ne pouvez l'ignorer ;

parce que sur ce même cœur venait peser le poids de toute humaine iniquité. Dieu a posé sur lui l'iniquité de chacun de nous : *posuit in eo iniquitatem omnium nostrum ;* et, selon le plan divin de la réparation, portant sur lui toute iniquité, il a fallu qu'en même temps il portât le poids de toutes les tristesses qu'enfantent nos iniquités, *et dolores nostros ipse portavit.* Le Christ a été fait péché ; *pro nobis factus est peccatum :* et voilà pourquoi il a été l'homme des douleurs : *virum dolorum.*

Ainsi en devait-il être de l'Église appelée à continuer sur la terre l'œuvre de la réparation accomplie par Jésus-Christ lui-même ; elle porte, elle aussi, le poids des iniquités qu'elle a mission d'enlever ou d'effacer de la terre, *ut deleatur iniquitas ;* et voilà pourquoi les prévarications humaines deviennent ses *tristesses.* Comme son Christ, elle expie par les tristesses du cœur les folles joies de toutes les humaines prévarications. Comme le Christ à Gethsemani, elle pleure, elle gémit, elle agonise de tristesse ; tantôt dans le souvenir des prévarications passées, tantôt dans la vision des prévarications présentes, tantôt dans le pressenti-

ment des prévarications futures : iniquités du passé, iniquités du présent, iniquités de l'avenir, tout l'accable, tout l'afflige, tout suscite dans son cœur de mère réparatrice d'ineffables tristesses. Comme elle pleure sur ces chrétientés de l'Afrique et de l'Asie, autrefois si florissantes, si belles, si riches de sa vie, et depuis, hélas ! si tristement dévastées et si affreusement stériles ! Comme elle pleure sur ces nations portant encore sous ses yeux le signe de son Christ, mais, un jour, si tristement arrachées par la révolte, par l'erreur et par les passions, à ses maternels embrassements ! Et comme elle est triste de la persévérance de leur égarement, et de l'opiniâtreté de leur séparation ! Comme elle pleure aussi quelquefois, pareille à toutes les mères, dans le pressentiment des malheurs qui menacent toujours, plus ou moins, d'accabler ses enfants ! Que vont devenir mes enfants, en face des dangers qui les menacent et des malheurs du temps et du malheur de l'éternité? Que va devenir cette Pologne se débattant dans sa faiblesse désarmée contre le colosse grandissant de la force matérielle ? Que vont devenir, aux lointains rivages, ces jeunes Églises toujours

sous le coup de la persécution qui menace et de la tempête qui gronde? Que vais-je devenir moi-même tout entière, en face des dangers qui planent sur ma tête, et des orages qui semblent de tous côtés monter sur mes horizons?

Et dans ses maternelles tristesses, oh! comme elle pleure sur vous aussi, pécheurs obstinés! Et, comme elle verse les plus grandes larmes de son cœur sur les ruines de votre vertu, de votre innocence, c'est-à-dire sur les ruines de la vie de Jésus-Christ en vous; pareille à la fille de Sion pleurant sur les ruines de Jérusalem!

Aussi, chose remarquable, l'Église, pour exprimer ses tristesses incomparables, a des accents de l'âme et des cris du cœur qu'on n'entend retentir nulle part ailleurs; et elle a, pour dire ses tristesses, une langue qui ne ressemble à aucune autre langue: éloquence des bulles pontificales, éloquence véritablement à part, où la tendresse d'une mère se mêle aux reproches d'une reine, et où la majesté de l'autorité qui condamne ou qui blâme n'est surpassée que par la suavité de l'amour qui gémit et qui pleure sur les prévarications du peuple choisi et sur les ruines de la Jérusalem nouvelle.

Avec la tristesse des prévarications humaines, qui viennent peser sur son cœur de mère, l'Église a, comme son divin époux, les tristesses qui lui viennent de ses propres craintes et de ses propres angoisses. Jésus au Jardin des olives, en face de sa passion se dressant devant lui, commença à craindre ; *et cœpit pavere esse*. Ainsi l'Église, elle aussi, a souvent devant son âme de mère des visions qui l'épouvantent ; *et cœpit pavere*. Comme son Christ, sans doute, elle se sent divine, et elle sait que nulle puissance de la terre ne la saurait anéantir ; elle sait, que si elle paraissait un moment succomber devant les hommes, ce ne serait que pour se relever plus triomphante devant Dieu : elle est divine, et comme telle, ce semble, elle ne peut *avoir peur*. Mais, elle est humaine aussi, et comme le cœur du Christ, en face de certaines perspectives, son cœur peut connaître, et connaît, en effet, la peur : *et cœpit pavere*. Pourquoi s'en étonner ?

Regardez-la, à certaines étapes de cette vie jetée au milieu de tant d'orages, ayant sous ses pieds de si profonds abîmes, et sur sa tête de si terribles tempêtes. Lorsque cette barque flot-

tante, qui est l'Église elle-même, est ballottée par tous les vents des erreurs, des passions et des révolutions ; lorsque la mer où elle navigue est mugissante et furieuse ; lorsque les vagues succèdent aux vagues, et les secousses aux secousses; lorsque la barque de Pierre, selon toutes les apparences des choses et toutes les prévisions des hommes, est sur le point de sombrer dans l'orage, et d'être engloutie par l'abîme hurlant comme un animal en furie et menaçant de la dévorer tout entière : Oh ! alors, vous le comprenez sans peine, que Pierre se nomme Grégoire VII, qu'il se nomme Vigile, qu'il se nomme Pie VII, ou qu'il se nomme Pie IX; quoi d'étonnant, qu'ayant dans sa poitrine un cœur d'homme, il ressente lui-même, et avec lui tous les chrétiens, les frayeurs de la mort, et, dans ces frayeurs, toutes les angoisses et toutes les tristesses qu'elles amènent? Quoi d'étonnant qu'une immense oppression saisisse alors toutes les âmes qui aiment l'Église comme une mère, et font de ses dangers leurs dangers, de ses tristesses leurs tristesses ? Alors que les luttes suprêmes éclatent partout au dehors, quoi d'étonnant que partout les frayeurs et les angoisses se fassent

sentir au dedans, selon le mot énergique de l'apôtre associé, pour sa part, aux agonies et aux tristesses de l'Église : *foris pugnæ, intus timores?* Quoi d'étonnant, enfin, que comme Jésus-Christ à Gethsemani, devant tous les horizons qui l'assombrissent, devant toutes les puissances qui conspirent, et devant cet enfer même qui semble frémir autour d'elle, l'Église, en face de cette passion qui approche, et déjà commence pour elle, soit envahie par les troubles de l'angoisse, et par ces indicibles tristesses que suscite dans les cœurs l'approche des périls suprêmes? *Et cœpit pavere.*

Tel est le mystère de la vie agonisante de l'Église, comme de Jésus-Christ lui-même; elle est confiante, et elle a peur ; elle est résolue, et elle tremble ; elle est sereine, et elle est triste ; triste jusqu'à mourir de ces frayeurs non pas une fois mais cent fois capables de donner la mort : *et cœpit pavere;* et l'immortelle même peut dire: *formido mortis cecidit super me,* la terreur de la mort est tombée sur moi.

Et souvent à ces heures de grandes crises et d'angoisses profondes, une autre tristesse vient s'ajouter, comme pour le divin réparateur lui-

même, aux tristesses de l'angoisse, c'est la tristesse de la *désertion* et de l'*abandon* Ah! lorsque l'Église, humainement, paraît puissante et bien assise dans sa force ; lorsque, elle aussi, elle voit venir, selon le monde, ses heures de grande fortune et de prospérité brillante ; lorsque tout lui réussit, et que des vents heureux enflant toutes ses voiles semblent la porter d'eux-mêmes aux plus riants rivages : oh ! alors, l'Église, comme tout ce qui est prospère, compte nombreux, autour d'elle, les amis de sa fortune et les flatteurs de sa prospérité. Lorsque l'hosannah du triomphe et de la gloire retentit autour d'elle, comme il retentit autour du Dieu de Bethléem faisant, dans Jérusalem émue au bruit de son nom, son entrée triomphante : alors, volontiers on se proclame ses disciples, ses confesseurs, ses apôtres et voire même ses martyrs. Alors, vous aussi, ô Église ma mère, heureuse et prospère, vous compterez beaucoup d'amis : *multos numerabis amicos.*

Il en est ainsi ; alors que l'Église n'a pas humainement besoin d'être sauvée, de tous côtés les sauveurs se pressent autour d'elle ; et comme Pierre devant la passion du Maître, on fait le

serment de la suivre, de la suivre jusqu'à la mort, de la suivre *quand même*, oui quand même tous les autres l'abandonneraient : *et si omnes, ego nunquam !...*

Mais hélas ! quand le vent du malheur vient à passer sur l'Église ; quand les orages viennent à planer sur ses plus hauts sommets, et menacent d'éclater sur sa tête ; surtout, lorsque le vent de l'impopularité souffle sur elle : alors l'approche de l'infortune disperse les amis, et désarme les défenseurs. Et pour le catholicisme, ainsi que pour tout ce qui subit l'épreuve du malheur, s'accomplit cette parole éternellement vraie : *tempora si fuerint nubila, solus eris.*

Alors, en effet, c'est la fuite ; alors, c'est la désertion ; alors, c'est l'abandon ; alors pour le catholicisme menacé par l'orage, comme pour le Christ déjà saisi par ses ennemis, se renouvelle ce phénomène toujours ancien et toujours nouveau : tous les disciples l'abandonnent et s'enfuient, *discipuli omnes relicto eo fugerunt.* Vous l'entendez ? tous, *omnes ;* devant le danger qui envahit le maître, tous ont fui, *omnes fugerunt.* Je me trompe, un seul le suit, le plus fidèle de tous, Pierre ; il le suit, mais de loin ;

Petrus autem sequebatur eum a longe, [1] et encore, est-ce pour le renier bientôt. O Pierre, Pierre, vous le plus dévoué de tous, vous le privilégié de Jésus-Christ, vous déjà choisi par son amour pour être le fondement de son Église, il est donc vrai, c'est vous, vous-même qui le renierez ! Aussi à cause de cet abandon et surtout de cette apostasie d'un moment, si grande sera la tristesse de son âme, que son regard seul, peignant à vos yeux cette ineffable tristesse de l'amour renié par un bien-aimé, tombera sur votre cœur, comme un glaive qui le transpercera d'outre en outre, et en fera jaillir des larmes intarissables !

Et vous aussi, ô Église ma mère, ah ! vous aussi, dans vos jours assombris par le malheur, vous voyez fuir vos enfants effrayés par l'orage. Et vous aussi, ô mère, combien vous abandonnent, à l'heure du danger ! Et combien sont-ils ceux qui, bravant tout pour vous rester fidèles, savent vous suivre jusqu'au sommet de votre Calvaire ?

Combien, même parmi ceux qui se procla-

1. Matth., XXVI.

maient vos fidèles et vos dévoués, combien à certaines heures solennelles, non-seulement vous abandonnent, mais vous désavouent ; et, dans un sens vrai, comme Pierre fit pour le Christ, eux aussi, vous renient ! « En vérité, en « vérité, je vous le dis, je ne connais pas cet « homme, je ne connais pas cet homme », disait le disciple infidèle. Et combien de catholiques de nos jours semblent, eux aussi, désavouer, et même renier leur mère ! En vérité, je vous le dis, je ne reconnais pas cette Église, qui n'est plus la chaste épouse de Jésus-Christ ; je n'admets pas ce catholicisme qui humilie la nature, qui repousse le progrès, qui enchaîne les libres essors de l'âme ; ce catholicisme qui refuse de pactiser avec l'esprit moderne, de se réconcilier avec la civilisation moderne ; ce catholicisme despotique, retardataire et rétrograde ; le catholicisme du *Syllabus* et de l'infaillibilité, le catholicisme de Rome, le catholicisme de Pie IX ; non en vérité, je vous le dis, je ne le reconnais pas ; *non novi*.

Ainsi parlent, parfois, même les baptisés de l'Église, les enfants de l'Église, les prêtres même de l'Église, ceux qui s'estiment les plus

dévoués à la mère l'Église ! Et comme Pierre, peu s'en faut qu'ils ne se prennent, eux aussi, à lui jeter l'anathême : *et cœpit anathematizare et jurare;* trop heureux, si les malheurs de l'Église et ses maternelles tristesses ouvrent un jour au repentir ces cœurs qui causent à l'Église ses plus cruelles tristesses !

Une seule chose est plus douloureuse au cœur de la sainte Église catholique que ce que nous venons de dire, c'est la trahison proprement dite, la trahison sourde ou la trahison éclatante, surtout la trahison de ceux qu'elle a le plus libéralement comblés et le plus tendrement aimés.

Pourquoi s'en étonner ? Pour imiter et pour reproduire dans son histoire la passion de son divin agonisant, ne fallait-il pas qu'elle connût, elle aussi, cette chose infâme, cette chose qui met aux cœurs aimants de toutes les tristesses la plus amère ? Etre trahi par des bien-aimés, et être trahi, comme le fut le Christ, par le signe même de l'amour.

Oh ! qui parmi vous peut entendre ou relire, sans un religieux attendrissement, ces paroles échappées du cœur même de l'amour, à la veille

de son immolation? « En vérité, je vous le dis, « l'un de vous doit me trahir, *quia unus vestrum « me traditurus est.* » Et l'infâme était là : et cette tristesse d'un Dieu pleurant sur la trahison n'a pas ouvert ce cœur d'homme endurci par la passion !... Oh ! tout ce que le Christ a mis dans cette parole de tristesse profonde, c'est ce qu'une parole humaine ne pourrait jamais vous dire. Et, ce fut bien autre chose encore, lorsqu'après cet avertissement de son amour, du fond de ses agonies, il vit arriver le traître ; quand il vit sa lâche perfidie le livrer à ses ennemis, et pour le mieux trahir, et comme pour mieux enfoncer dans ce cœur le glaive de sa trahison, prendre pour le livrer à la haine le signe même du respect et de l'amour. Et s'étant approché, il dit : salut, ô Maître ; et il le baisa : *accedens dixit : ave, Rabbi, et osculatus est eum.* O chef-d'œuvre de perfidie, de trahison, d'infamie ! *Et osculatus est eum!* Et n'entendez-vous pas ce Christ si affreusement trahi, laisser sortir de son cœur transpercé de douleur, au lieu du cri de l'anathême, le gémissement de sa tristesse et le soupir de son amour : « Eh « quoi ! Judas, vous me trahissez ; et vous

« me trahissez par un baiser ! *Osculo filium* « *hominis tradis !* » Oh ! non jamais soupir comme ce soupir ne sortit et ne sortira d'un cœur humain.

Un seul gémissement est comparable à ce gémissement d'un Dieu trahi, c'est celui que l'Église pousse, de siècle en siècle, sur toutes les apostasies et sur toutes les trahisons qui viennent la frapper au cœur. Ah ! c'est que l'Église, depuis la trahison de Judas, a passé, à toutes les étapes de sa vie, par cette phase particulièrement douloureuse de son long Gethsemani. Lisez sa prodigieuse histoire : dans toutes les grandes phases de sa vie, à côté du perpétuel et universel miracle des fidélités poussées jusqu'à la mort et des dévoûments poussés jusqu'au martyre, vous rencontrez de loin en loin ce spectacle navrant : des infidélités poussées jusqu'à la trahison et des trahisons poussées jusqu'à l'infâmie.

Parcourez les annales du schisme et de l'hérésie ; au cœur de tous ses grands sectaires il y a la noirceur d'une trahison et le crime d'une apostasie ; et, au cœur de l'Église, il y a la tristesse d'un amour trahi ; il y a l'agonie d'une

mère livrée à ses propres ennemis par les enfants réchauffés dans son propre sein ; il y a les pleurs inénarrables versées par elle, sur les ravages de la religion et la ruine des âmes accomplis quelquefois par ceux-là mêmes qu'elle avait sacrés pour être les gardiens de la religion et les sauveurs des âmes ; il y a ces insondables blessures faites à ce cœur de mère par les privilégiés de son amour, devenus les traîtres parricides de son maternel amour ; il y a, enfin, ces gémissements qui n'ont de nom dans aucune langue humaine, poussés par ce cœur abreuvé de ses séculaires amertumes, sur ces scandales consommés dans le sanctuaire et hors du sanctuaire, par les envoyés de son amour, et pourquoi ne le dirais-je pas, par les élus et quelquefois même par les gloires de son sacerdoce, devenus à force de trahison et apostasie, son humiliation et sa tristesse.

Ainsi, après Judas et tant d'autres, qui ont montré, jusque dans la pure aurore de l'Église, ces spectacles de trahison et d'apostasie, les enfants de l'Église n'ont pas cessé de la trahir. Ainsi Arius l'a trahie ; ainsi Luther l'a trahie ; ainsi Photius l'a trahie ; ainsi Crammer l'a trahie;

ainsi, naguère encore, Lamennais l'a trahie ; ainsi tous les Chaumette et tous les Grégoire, tous les Achilli et tous les Gavazzi de nos révolutions modernes l'ont trahie ; et demain, peut-être, aux heures les plus décisives, la trahiront encore !

Ils viennent, eux aussi, environnés de la tourbe, et même marchant à la tête des ennemis de l'Église, faisant écho à leurs insultes, recevant leurs applaudissements, et quelquefois leurs ovations ; ils viennent pour la livrer pieds et poings liés au génie de la Révolution ; ils lui demandent hypocritement, avec la consécration de leurs erreurs, la consécration de leur apostasie ; ils viennent la sommer de se déjuger, et de se déshonorer elle-même aux yeux des nations ; ils viennent lui demander de soumettre son infaillible autorité à l'infaillibilité de leur propre jugement. Non-seulement ils déshonorent leur mère, les malheureux ; mais, à la lettre, ils la trahissent : et, comme pour approfondir au cœur de l'Église, l'abîme de la tristesse, ils prennent, eux aussi, pour la trahir, le signe de l'amour et le masque du dévoûment ; ils disent qu'ils aiment l'Église et qu'ils vont la sauver.

En face de ces trahisons qui portent leur glaive au plus intime de son âme, j'entends l'Église qui dit à ces traîtres déguisés en disciples fidèles : ah! si un étranger, si un ennemi, me faisait cette injure, je le supporterais ; mais vous, mon commensal, vous mon confident, vous mon ami, vous mon ministre, mon apôtre, vous, me frapper au cœur du glaive de la trahison! Ah! c'est trop; c'est la tristesse multipliée par la tristesse ; tristesse d'une mère trahie par le plus aimé des enfants, et dont rien sur la terre ne saurait la consoler.

Enfin, mes frères, il y a une chose, par où la tristesse de la divine réparatrice ressemble, par dessus tout, à la tristesse du divin réparateur, et par laquelle le Gethsemani séculaire de l'Église est la fidèle représentation et la constante continuation du Gethsemani de notre Christ agonisant ; c'est la tristesse la plus rigoureusement et la plus vraiment désolée ; c'est, au sein de l'amertume la plus profonde, l'absence la plus absolue de toute humaine consolation. C'est toute cette tristesse de son Gethsemani, absolument inconsolée ; c'est la désolation à la plus haute puissance.

Ah ! Messieurs, elle est rude, elle est âpre, elle

est terrible cette épreuve ; et il n'y a, pour la porter jusqu'au bout, qu'une personne qui se sent divine, et une institution qui sent Dieu dans son sein.

O Maître, ô Sauveur, ô Réparateur, ô Dieu de l'agonie et de la désolation, ô divin idéal de la souffrance humaine, ah! vous l'avez connue, et vous l'avez connue dans toute sa plénitude, cette épreuve de la souffrance sans compassion et de la tristesse sans consolation. Prosterné, accablé, désolé que vous étiez, suant l'eau et le sang sous l'ombre solitaire des oliviers de Gethsemani, qui vous a consolé, vous le consolateur de tous? qui? Personne !... Pas un ami, non pas un, pour répondre par un accent du cœur à la voix de vos tristesses !... Et à la lettre, vous le divin agonisant, vous avez pu vous écrier comme le prophète : « j'ai cherché « un consolateur de mes tristesses ; hélas! et je « n'en ai pas trouvé : *quæsivi consolantem me,* « *et non inveni!* » Qui le console, je vous prie, au sein de ces tristesses qui submergent son âme dans l'ombre de Gethsemani? Qui est là près de lui pour soulever avec lui le fardeau de ses tristesses? Marie? Joseph? ses disciples?... Marie?

elle est absente ! Joseph ? il est mort ! Ses disciples ? à la vérité, quelques-uns sont là ; mais ils dorment ; et, ce grand cri de son cœur : *tristis est anima mea.* n'a pu même les tenir en éveil : oui, en face de cette veillée de l'agonie, ils dorment ! Où donc sera le consolateur de mon divin agonisant ? O Père céleste, regardez votre fils !.. Écoutez, écoutez, comme il crie vers vous : *Pater mi ! Pater mi ! transeat à me calix iste !* Et le Père se tait... Non, ô Maître, pas de consolation pour vous ; le divin consolateur de tous ne sera consolé par personne !

Ah ! puisque l'Église devait, en tout, vous imiter, ô divin réparateur, il faudra bien qu'elle aussi connaisse la suprême tristesse de la désolation. Oui, ô ma mère, attristée de tant de manières, ô mère dont le cœur est percé de tant de glaives, vous aussi, à certaines heures de votre vie, vous serez sans consolateur sur la terre ; et pour vous des heures viendront où tout conspirant à vous attrister, rien ne se présentera pour vous consoler !

Il en est ainsi : l'Église a ses heures de désolation où tout l'attriste, et où rien ne la console ; elle aussi, au sein de ses suprêmes agonies, elle

connaît ce phénomène deux fois douloureux : des soupirs inécoutés et des tristesses inconsolées.

Il est des heures dans l'histoire où l'Église ne ressemble que trop à la fille de Sion pleurant sur ses ruines, seule, désolée, sans consolateur. Oh ! c'est alors que l'Église crie vers le ciel comme Jésus à Gethsemani : *Pater, si possibile est, transeat à me calix iste !* Ah ! ce calice de toutes mes agonies, *transeat à me !* Ce calice de tant de scandales, *transeat à me !* Ce calice de tant d'infidélités, *transeat à me !* Ce calice de tant de désertions, *transeat !...* Ce calice de mes désolations, *transeat !...* Mais surtout ce calice le plus amer, le calice de la trahison, *transeat !... Pater mi, Pater mi, transeat à me calix iste !*

Et tandis que ses agonies se prolongent, l'Église prolonge sa prière et ses prostrations : *factus in agonia, prolixiùs orabat.* Et pour l'Église agonisante comme pour le Christ à Gethsemani, il y a un ange qui lui dit : « courage ! » : c'est l'ange de Pie VI à Valence ; c'est l'ange de Pie VII à Fontainebleau ; c'est l'ange de Pie IX à Gaëte, l'ange de l'Église planant sur le Vatican.

Et comme Jésus-Christ, confortée par l'ange de Dieu, elle se lève, et elle dit : allons ; allons,

buvons avec lui notre calice jusqu'à la lie ; allons, souffrons ; allons, avec lui soyons humiliée, et s'il le faut, avec lui allons mourir, *eamus et moriamur cum illo.*

Ainsi, mes frères, l'Église imite et reproduit dans toutes ses principales péripéties, l'agonie des tristesses du Christ à Gethsemani. Elle est triste, souvent, triste jusqu'à la mort, parce que son divin époux a été triste jusqu'à la mort : tristesses du péché et de la prévarication, tristesses de l'angoisse et de l'épouvante, tristesses de l'abandon et de la désertion, tristesses de l'apostasie et de la trahison, tristesses sans soulagement et sans consolation. L'Église, à toutes les étapes de son existence, a connu tous ces mystères de la vie agonisante, et, même de nos jours, sous nos propres regards, elle les connaît encore. Et, si notre cœur sait entendre dans le silence ce qui sort du cœur de notre mère souffrante, nous pouvons entendre aujourd'hui la voix secrète de ses ineffables soupirs.

Et, qui parmi nous n'a ses tristesses aussi ? son calice aussi ? Qui n'est triste aussi quelquefois jusqu'à la mort ? Eh bien, mes frères, voilà notre modèle ? A nous enfants, de prendre notre part

dans ces tristesses de la mère de l'humanité. Comme l'Église, à certaines heures, est triste avec le divin Réparateur; à nous aussi d'être tristes avec la mère réparatrice; à nous de verser avec elle, et comme elle, les larmes de nos cœurs associés aux agonies de notre mère catholique; à nous, enfin, de nous plonger avec elle dans le mystère de ses tristesses, pour être digne de nous baigner un jour avec elle aux sources de ses joies.

Mais l'Église n'est pas seulement associée à son divin époux dans ses tristesses de Gethsemani; elle l'est, et plus encore peut-être, dans ses humiliations de Jérusalem!... *O Crux ave...*

II

L'Église, dans la longue carrière de sa passion, parcourt de degré en degré toutes les humiliations, par où a passé dans Jérusalem le divin réparateur.

Le plan divin de la réparation humaine impliquait, comme condition souveraine, dans le ré-

parateur, cette souffrance ou cette agonie de l'âme qu'on appelle *humiliation*. Pourquoi s'en étonner ? Le point de départ de la prévarication, c'était l'orgueil ; la cause effective de la chûte humaine, c'était l'orgueil ; en un mot, la cause de tout désastre dans l'humanité, c'était l'orgueil, encore l'orgueil, toujours l'orgueil, l'orgueil qui en jetant ce cri : *non serviam*, a bouleversé la création.

Voilà pourquoi le divin réparateur a dû passer par l'humiliation, non par une humiliation quelconque, mais par toutes les humiliations. L'orgueil avait tout perdu ; seule l'humiliation pouvait tout sauver, tout refaire, tout réparer.

Voilà pourquoi le Réparateur a été humilié, et humilié jusqu'au néant ; ou plutôt, voilà pourquoi il s'est humilié et anéanti lui-même, *exinanivit semetipsum*.

Et voilà pourquoi l'Église de Dieu, chargée de continuer avec le Christ le mystère réparateur, comme lui, devait passer par toutes les humiliations qu'il est possible de connaître sur la terre, et pourquoi, en réalité, l'Église, de siècle en siècle, parcourt la série de toutes les humiliations, et, elle aussi, est humiliée jusqu'au néant.

Suivons rapidement cette marche descendante de la grande humiliée.

La première humiliation de l'Église devant le monde, comme de Jésus-Christ devant Jérusalem, c'est l'humiliation du déshonneur. Et qui ignore la souffrance et l'agonie morale que met dans le fond des âmes, qui subissent cette humiliation, le sentiment du déshonneur? La seule attente du déshonneur tient l'âme dans je ne sais quelle épouvante ; et sa présence pèse sur elle comme un fardeau dont elle se sent accablée. Combien, plutôt que de subir le déshonneur, ont mieux aimé embrasser la mort même ! Combien ont dit en face de cette perspective : tout souffrir, oui tout, hormis le déshonneur !

Ah ! la perte de la gloire et de la renommée, le dépouillement de toute considération, et, à la place de tout cela, l'ombre de l'infâmie, venant tomber sur vous ; le déshonneur, enfin, quelle humiliation ; et dans cette humiliation quelle souffrance ! Et ce fut la première humiliation de Jésus-Christ venant réparer le désordre de l'orgueil.

Le voyez-vous d'ici captif et garrotté, dans l'attitude d'un malfaiteur, entraîné par une sol-

datesque, dans cette Jérusalem encore émue de son triomphe? Le voilà entre les mains des représentants de la loi, de la justice et de la religion ; le voilà portant au front sous les regards de cette multitude, qui naguère l'acclamait comme l'envoyé de Dieu, la flétrissure de l'infâmie : il n'est pas encore jugé, il est déjà *déshonoré*.

Et voilà, mes frères, en face du monde, et en particulier en face de notre monde moderne, la situation de l'Église. Oui, comme la sagesse, la sainteté et l'amour incarnés en Jésus-Christ ont porté le stigmate et la flétrissure de l'infâmie, l'Église perpétuant la sagesse, l'amour et la sainteté de son Christ humilié, souffre avec lui, ce mal humainement si accablant, la perte de l'honneur. Le soupçon d'infâmie plane sans cesse sur sa tête, et obscurcit aux regards du monde, qui ne la voit que défigurée, l'éclat de sa beauté morale. Et la plus grande bienfaitrice de l'humanité, celle qui traverse ses longs siècles, en laissant partout derrière elle le sillon éclatant des œuvres, ou plutôt des chefs-d'œuvre en tout genre réalisés par elle, la voilà qui passe sous les regards du monde comme une reine

déshonorée ; et ses ennemis n'ont rien tant à cœur, que d'infliger à la majesté de cette reine du monde et à la beauté de cette fille du ciel, l'humiliation du déshonneur.

Ne voyez-vous pas avec quelle opiniâtreté la presse contemporaine s'acharne à déconsidérer l'Église, à ameuter l'opinion contre l'Église, à flétrir l'honneur même de l'Église ? Ne voyez-vous pas comme elle reçoit et exécute partout contre l'Église du Christ le mot d'ordre de l'anti-christianisme, pour jeter la boue sur sa robe divine, et imprimer à ce front éternellement virginal quelque signe d'opprobre ?

Déshonorer l'Église ! mais est-ce que ce n'est pas le grand mot de la Révolution aux prises avec sa plus redoutable et, à le bien prendre, sa seule ennemie dans le monde moderne ? Est-ce que toutes les ambitions et toutes les habiletés du révolutionnarisme et de la franc-maçonnerie ne se donnent pas la main, d'un bout du monde à l'autre, pour arriver à tuer en elle, par le déshonneur et par l'infâmie, cette immense force morale qu'elles jalousent, qu'elles ne peuvent imiter, et qu'elles voudraient anéantir ? Est-ce que la haine dans sa sincérité

farouche n'a pas osé naguère en faire le brutal aveu, alors qu'elle s'écriait avec sa voix d'enfer: « Non, ce n'est pas assez de persécuter maté- « riellement l'Église ; ce n'est pas assez de la « frapper, il faut la *déshonorer* ; il faut la traîner « dans la boue. »

Eh bien ! mes frères, que vous en semble? La presse contemporaine a-t-elle oublié ce mot d'ordre qu'on croirait donné à ses suppôts par Satan lui-même? A-t-elle négligé et néglige-t-elle encore de répondre par ses clameurs à cet appel de Satan ? Que fait dans son ensemble la presse rationaliste, matérialiste, positiviste, israëlite, schismatique, hérétique? Elle déshonore; que fait-elle ensuite? elle déshonore; que fait-elle encore? elle déshonore. Du moins, elle travaille à déshonorer; déshonorer nos dogmes et nos croyances, déshonorer nos institutions et notre hiérarchie, déshonorer les hommes et déshonorer les choses : oui, voilà sa stratégie, son travail, son œuvre, son ambition, son triomphe, et, j'ose, à peine ajouter, son plaisir et sa joie ! Et pour y parvenir, quelles habiletés, quelles ruses, quelles perfidies quelquefois ! Et quelles manœuvres dignes des sol-

dats de l'erreur et des ouvriers de tant de mensonges ! Taire tout ce qui élève et tout ce qui glorifie ; célébrer tout ce qui abaisse et tout ce qui humilie l'Église en face des nations : et, la gloire même qu'on ne peut anéantir, travailler à l'amoindrir, ou du moins à en diminuer l'éclat. Quel spectacle attristant nous donne, sous ce rapport, la presse contemporaine mise au service de l'anti-christianisme, la grande, la petite et la moyenne ! Et qu'il est triste, ô mon Dieu, d'avoir à constater publiquement ce spectacle honteux : spéculer sur l'humiliation et le déshonneur de la plus grande religion, c'est-à-dire de la plus grande chose qu'on ait jamais vue sur la terre; et, pour assurer le succès de cette spéculation déjà deux fois méprisable et vile, exploiter le scandale et encore le scandale. Le scandale ! quelle bonne fortune, quelle joie, quel triomphe, quand il lui est donné de le rencontrer quelque part dans l'Église de Dieu : scandale de prêtre, de religieux, de couvent ; scandale réel, quelquefois hélas ! mais alors même scandale exagéré, agrandi et multiplié par la mauvaise foi ; mais, plus souvent, scandale imaginaire, supposé, inventé, créé pour le

besoin de la passion; et puis, annoncé et proclamé comme authentique, que dis-je? célébré, et en quelque sorte illustré par l'industrie de la haine et par le génie de la calomnie!

La *calomnie!* seconde humiliation que le monde inflige à l'Église, comme Jérusalem l'infligea à Jésus-Christ dans sa passion.

C'est tout ensemble et l'épreuve incomparable et l'incommunicable gloire de l'Église. L'Église est la vérité; elle est la sainteté; pour la déshonorer, pour lui attacher au front un stigmate d'infâmie, force est à la haine de la *calomnier*.

Eh! comment l'Église pourrait-elle échapper à la calomnie, alors que le Christ, son modèle et son idéal, en a subi l'injure en face de ses ennemis? Et comment, sans le secours de la calomnie, la synagogue eût-elle pu donner à son jugement une apparence même de légalité? Aussi, ce que demandaient, contre le Juste et le Saint, les princes du sacerdoce judaïque, c'était le faux témoignage. Afin de préparer sa condamnation à mort, voyez ce que font les princes des prêtres: ils cherchent de faux témoins; ils appellent le génie du mensonge pour calomnier le divin Im-

maculé; *Principes sacerdotum et omne concilium quærebant falsum testimonium ut eum morti traderent*[1]. Et comme toujours, les témoins du faux, les calomniateurs de la sainteté et les dénonciateurs de l'innocence ne manquèrent pas à l'appel de la haine. « Nous l'avons surpris « excitant le peuple à la révolte, et l'empêchant « de payer le tribut à César. » Ainsi criaient ces Juifs dégénérés, devenus les flatteurs de César. Celui qui a dit : « aimez-vous les uns les autres », ils l'accusent de soulever le peuple. Celui qui a dit : « rendez à César ce qui appartient à César », ils l'accusent d'empêcher de payer le tribut à César; ils le dénoncent à la haine même de César.

Et voilà votre destinée, ô sainte Église de Dieu, divine imitatrice du divin Réparateur! Impuissante à vous convaincre de crimes réels, la calomnie, cette fille de la haine et de la jalousie, vous environne de crimes imaginaires; elle multiplie autour de votre sainteté des trames si habilement combinées, des mensonges si adroitement inventés, des accusations

1. Matth. XXVI, 59.

si diaboliquement concertées, que votre innocence et votre sainteté elles-mêmes prennent, aux yeux des générations, trompées par ces chefs-d'œuvre d'hypocrisie, toutes les apparences du crime, et quelquefois même de la scélératesse! Calomnies générales et indistinctes, ou calomnies particulières et articulées; rien ne manque à ce système infernal organisé par le crime contre la sainteté.

Calomnies générales. Écoutez ce que disent et redisent, sous toutes les formules, tous les hiérophantes attitrés de la libre pensée : « L'É-« glise, c'est la confiscation de nos libertés; « l'Église, c'est l'antagonisme de la civilisation ; « l'Église, c'est le grand éteignoir de la lumière ; « l'Église, c'est l'abrutissement de l'intelligence ; « l'Église, c'est l'ennemie de la science, des arts, « de l'industrie, de toutes nos découvertes ; « l'Église, enfin, c'est la consécration de la « misère ; l'Église, c'est le fléau des peuples et « des sociétés ; l'Église, c'est le péril des gou-« vernements; c'est l'État dans l'État ; c'est « l'ennemie de *César.* »

Ainsi par cet ensemble de calomnies vagues et d'accusations indistinctes, ce démon de la

calomnie fait de l'Église, dans la pensée ou plutôt dans l'imagination populaire, je ne sais quel épouvantail. Celle qui a tiré de son propre sein notre civilisation elle-même, apparaît comme la grande et l'unique ennemie de cette civilisation dont nous goûtons les fruits avec une superbe ingratitude ; et, cet égoïsme d'un mauvais cœur est entendu partout, accusant une mère dont il dévore, en les oubliant, les incomparables bienfaits !

Calomnies particulières aussi, et parfois audacieusement articulées. Le nombre en est si grand, que s'il fallait seulement en évoquer le souvenir dans le passé, ou en montrer la réalité dans le présent, ce jour ne verrait pas la fin de ce discours. Ah ! quand je songe combien d'innocences elle a blessées de sa parole envenimée, cette haine calomniatrice ; combien de saintetés elle a essayé de flétrir ; combien de vertus les plus pures et de dévouements les plus héroïques elle a trainés comme des coupables, et quelquefois comme des monstres de scélératesse, au tribunal de l'opinion populaire ; quand je songe à tout ce qu'elle a su et sait mettre encore de tristesse au fond de ces âmes si affreusement calomniées, et

par suite, si injustement condamnées : ah ! je l'avoue, me mettant un instant moi-même à la place de ces victimes immolées par la haine avec le glaive de la calomnie victorieuse, je sens mon âme comme transpercée d'une indicible douleur, et navrée d'une ineffable amertume : et, à la tristesse qui m'envahit, je sens ce qui doit se passer dans le cœur de cette mère, la sainte Église, accusée par tout ce qui accuse, flétrie par tout ce qui flétrit, blessée par tout ce qui blesse ses propres enfants.

Et qu'il est triste, pour ne pas dire décourageant, de se dire, que cette action de la calomnie organisée contre l'Église, elle est systématique, elle est universelle, elle est perpétuelle, elle est implacable, comme la haine même qui l'inspire.

Systématique : oui, « mentez, mentez hardiment, il en reste toujours quelque chose » : mentez car l'important n'est pas de dire la vérité, c'est de nuire à l'ennemi ; mentez donc, et calculez à l'avance la portée du mensonge, et le résultat de la calomnie : tel est le système.

Universelle : oui, car ce système, qui se pratique à l'occident, se pratique aussi à l'orient ;

et cette calomnie qui blesse l'Église au midi s'en ira demain, si ce n'est aujourd'hui, la blesser au septentrion. Et j'entends d'ici tous les organes retentissants de la presse calomniatrice, se renvoyant, d'un bout du monde à l'autre, les échos répétés des mêmes voix ; et, la calomnie préparée dans une seule cité, et ourdie par un seul homme, s'en va vous tuer moralement devant le monde entier.

Perpétuelle, oui ; car le génie de Satan, dans ce travail d'enfer, ne se repose jamais ; surtout, depuis qu'au siècle dernier le grand ennemi de Jésus-Christ et de son Église en a lancé, dans le monde moderne, le mot d'ordre plus public et plus solennel ; non, jamais la calomnie n'a suspendu tout à fait, ne fût-ce que pour un jour, son œuvre effroyablement opiniâtre. Rien ne lasse dans son travail persévérant ce génie du mal acharné à la poursuite du bien. Hier convaincu de mensonge, il recommence aujourd'hui ; convaincu aujourd'hui, il recommencera demain, après-demain, et toujours. Il a, sur la terre, dans cette lutte de Satan, comme le damné dans l'enfer, un toujours et un jamais : ne jamais s'ar—

rêter, recommencer toujours, oui, toujours !...

Et, voilà bientôt deux mille ans que ce travail se poursuit contre vous, et contre les vôtres, ô ma mère : et vous n'en êtes pas accablée, et vous n'en êtes pas découragée encore ! Pourtant, la calomnie est si lourde à porter quelquefois ! Ah ! que d'hommes déjà, et, que d'institutions aussi, il lui a été donné de tuer sur la terre ! O mère, comment ne vous a-t-elle pas tuée, vous aussi ? Ah ! c'est que votre front porte une gloire que rien ne saurait obscurcir, et qu'au fond de votre âme une force divine se remue que rien ne saurait vaincre tout-à-fait.

Mais, mes frères, il y a pour l'Église de Jésus-Christ, comme il y eut pour Jésus-Christ lui-même, une humiliation plus poignante encore, peut-être, que la calomnie ; c'est la *dérision* ; la dérision s'ajoutant à l'outrage, la dérision s'adressant à la majesté elle-même. A quoi tient-il, que tous, qui que nous soyions, nous avons une horreur si profonde de ce que l'on appelle la dérision ? Et d'où vient que le glaive du ridicule est encore plus douloureux aux âmes et aux cœurs qu'il traverse,

que le glaive de la calomnie elle-même ? Sans doute, parce que le ridicule et la dérision, en tombant sur nous, nous humilient devant les autres et devant nous-mêmes, encore plus que la calomnie. Peut-être aussi, parce que quelque chose nous dit, que si l'on se relève d'une calomnie par le triomphe de l'innocence et par la défaite du calomniateur, jamais, presque jamais, du moins, on ne se relève du coup que le ridicule a porté, et de l'humiliation où il a précipité. Ah ! la haine le sait bien : et voilà pourquoi, quand la calomnie ne suffit pas pour tuer ses victimes, elle appelle au secours la dérision et se fait du ridicule son plus puissant auxiliaire. Ne vous en étonnez pas ; c'est le plaisir, l'affreux plaisir de Satan et de tous ceux qu'il inspire, de ridiculiser Dieu, et tout ce qui touche et se rattache à Dieu.

Voilà pourquoi Jésus-Christ, pour nous guérir de l'orgueil, devant passer par toutes les humiliations, n'a pu échapper même à l'humiliation du ridicule et de la dérision. Outragé en face par la contumélie la plus grossière, voyez ce qu'il souffre : on le frappe et on lui crache au visage ; on lui arrache la barbe ;

on le frappe de la main et du pied ; et une tourbe de valets semble épuiser sur lui toute sa puissance d'insulter et d'outrager. Mais, voici que cet ensemble d'outrages ignobles et de contumélies grossières, montant des êtres du plus bas étage jusqu'à cette divine majesté, se complique de quelque chose de bien autrement douloureux encore. La dérision vient; elle ricane devant lui; le ridicule vient, et il envahit l'homme-Dieu, c'est-à-dire la sainteté, l'amour, la majesté, la divinité même. Et il s'essaie à faire sentir à un Dieu tout ce qu'il y a d'amer dans un rire de Satan.

Et pour mieux réussir à cette œuvre de souveraine humiliation, il prend dans cette grandeur tout ce qu'il y a de plus grand ; il s'attaque directement à toutes ses majestés à la fois : sa divinité, il la nie et il lui inflige en la niant le ridicule qui s'attache à la folie; sa royauté, il l'attaque de toutes les manières ; il en prend, un à un, tous les insignes les plus respectés, et il les livre à la dérision populaire : « Prends ce « roseau dans ta main, ô Roi, voilà ton sceptre; « reçois cette pourpre sur tes épaules, ô Roi, « voilà ton manteau ; baisse ta tête sous ces

« épines, ô Roi, voilà ta couronne! Et mainte-
« nant, ô Roi des Juifs, Roi de théâtre, Roi
« couvert et couronné de ridicule, nous te
« saluons : *Ave, Rex Judæorum !* »

C'est assez vous montrer la dérision s'acharnant pour l'humilier, sur cette royale et divine majesté : n'imaginez-vous pas tout ce qu'il y a dans cette parole, ou plutôt dans ce qu'exprime cette parole : le Christ devenu ridicule ; la majesté humaine et divine personnifiées en lui, devenues la risée populaire, et accueillies par les éclats de rire d'une soldatesque et d'une valetaille salariée pour ridiculiser Dieu même?

Ah! si la haine de Satan armée du ridicule a pu de la sorte humilier le Roi, le Roi que les hommes vont bientôt acclamer et que les anges eux-mêmes ont reçu l'ordre d'adorer; que ne fera-t-elle pas, aussi, pour humilier cette Reine de l'humanité régénérée, qui se nomme l'Église catholique? Non, cette humiliation qui doit la faire plus semblable au divin Roi, elle ne pouvait non plus lui manquer; et l'histoire atteste qu'elle ne lui a jamais manqué, en effet. En parcourant sa longue vie, même aux siècles où l'Église était en possession de son empire sur le monde, j'aper-

çois, de loin en loin, les ricaneurs de sa majesté : ils rient, en la regardant, au visage de la vérité, au visage de la sainteté, au visage de la majesté. Comme les Juifs ont fait pour le Christ en personne, ils rient de ses prétentions à la royauté ; et ce qu'ils font avec un plaisir encore plus satanique, ils rient, devant les peuples, de sa prétention à la divinité.

Mais, encore bien que cette dérision de l'Église, ce ridicule jeté à sa majesté et à sa gloire, soit plus ou moins le fait de tous les siècles, on peut dire que jamais, comme dans nos temps modernes, l'enfer ne s'est servi de cette arme pour essayer de prévaloir contre l'Église. Il y a un siècle environ, un homme parut qui se révéla au monde entier, non-seulement comme la personnification la plus satanique de l'anti-christianisme, mais encore comme la personnification la plus puissante de la dérision et du ridicule évoqués par lui de toutes parts pour humilier l'Église. Il avait reçu du ciel, au plus haut degré, la puissance du rire : et cette puissance transformée en lui par l'esprit de Satan était devenue la puissance du ricanement. La finesse de son esprit, la souplesse de son ta-

lent agrandissaient en lui cette royauté du ridicule ; et on dit qu'il n'était pas jusqu'à la conformation de sa physionomie, qui ne concourût à compléter dans le patriarche de Ferney la puissance de ricaner. Le rire, en face de toutes les saintes et vénérables choses, prit alors, grâce à lui, dans la génération vivante, des proportions qu'on ne lui avait jamais connues : et le Christ, et le christianisme, et l'Église reçurent, en ce temps-là, du grand ricaneur et de ses plats imitateurs, des blessures bien autrement redoutables que celles qui lui avaient été faites, par la parole de tous les sophistes et par le glaive de tous les bourreaux.

Et après plus de cent ans, voici sous nos yeux les petits-fils héritiers du ricanement voltairien ; rieurs aussi, rieurs quand même, rieurs en dépit de la nature qui les avait fait naître graves ; Voltaires aux petits pieds et aux prétentions grandes, à l'esprit court mais à la haine profonde, qui s'en vont à droite et à gauche, dans les journaux, dans les livres, dans les théâtres, dans les réunions privées et les réunions publiques, poursuivre l'Église de cette arme du ridicule illustrée par le patriarche.

Essayant d'en imiter la grimace, n'en pouvant toujours imiter l'esprit, ils font au milieu de nous et en plein christianisme, l'affreux métier de rire et de faire rire ; de faire rire tous les jours et à toutes les heures ; et de quel rire, grand Dieu ! d'un rire qui donne le froid à l'âme au lieu de mettre la joie au cœur : rire de nos mystères, rire de nos dogmes, rire de nos prêtres, rire de nos évêques, rire de nos pontifes, rire de nos conciles, rire en un mot de toutes les grandeurs dont l'Église donne encore le spectacle à la terre ; et, avec ce rire qui a je ne sais quoi de forcené, poursuivre de préférence tout ce qui au sein de l'Église, dans les institutions, dans les hommes et dans les choses, est fait pour recevoir le plus d'hommages et commander le plus de respect !... Et à travers cette armée de rieurs salariés, debout sur tous les tréteaux de la publicité, et de là, jetant à l'Église les traits du ridicule trempés dans la haine et dans l'impiété, l'Immortelle a passé, et passe encore, dans sa majesté insultée mais sereine, jetant elle-même aux ricanements de la haine le sourire de l'amour !...

Faut-il aller plus loin dans cette carrière où

l'Église marche avec Jésus-Christ d'humiliation en humiliation? Quelques mots encore, et nous arrivons au fond de l'abîme, où l'humiliation fait descendre l'Église à la suite du Christ humilié.

Il y a une humiliation qui pèse sur l'âme humaine plus peut-être encore que la dérision dont nous venons de parler, et qui se trouve déjà plus ou moins renfermée dans la dérision elle-même; c'est le *mépris :* le mépris, la seule chose, qu'humainement, et sans une force surnaturelle, nous ne savons pas pardonner; le mépris qui fait peser sur nous, comme des montagnes, la pensée et l'opinion des hommes; le mépris qui nous enfonce au plus profond de l'humiliation, parce qu'il semble nous refouler aux extrêmes limites de la valeur humaine et blesse le plus directement et le plus profondément avec l'instinct de notre propre dignité, le besoin de notre propre estime. Le mépris! ah! mon divin réparateur l'a connu dans toute sa largeur et dans toute sa profondeur; le mépris! il en a senti tomber sur son âme l'immensité pour ne pas dire l'infinité. Grand Dieu! ce mépris tombé sur votre fils, qui pourra jamais le comprendre

dans son profond mystère et dans son effroyable réalité ? Mis dans la balance avec la scélératesse, devant le tribunal de l'opinion, la scélératesse l'a vaincu ; elle a vaincu sa dignité et même sa divinité : *non hunc, non hunc,* s'écrie le peuple, *sed Barabbam ;* donnez-nous Barabbas, nous aimons mieux *Barabbas :* dernier terme du mépris où pouvait arriver la majesté de notre Christ humilié.

Et vous aussi, sainte majesté de l'Église catholique, vous serez méprisée : avec l'universelle dérision, vous verrez tomber sur vous l'universel mépris ! Vous qui professez la plus sublime doctrine que l'on ait jamais enseignée aux hommes ; vous qui faites pratiquer la morale la plus salutaire et la plus saintement féconde que les hommes aient jamais pratiquée ; vous qui avez montré et qui montrez encore à la terre des miracles de charité que nulle autre institution n'a jamais réalisés sous le soleil ; vous enfin qui, de l'aveu de tous, et même de vos ennemis, apparaissez comme le plus haut sommet de la religion, c'est-à-dire au point le plus élevé de ce qu'il y a de plus haut : ô religion vraiment royale, ô majesté

vraiment divine, ainsi le veut votre destinée, ainsi l'exige votre coopération effective au grand œuvre du divin réparateur, vous aussi, vous serez méprisée ; vous aussi, vous serez mise au dernier degré de l'être, et vous serez plongée dans des abîmes d'abjection ! Plus grande que tout ce qui est autour de vous, vous serez mise au dessous de tout ; et tout ce qui *n'est pas vous*, sera trouvé plus grand que vous. Vous aussi, vous serez mise en balance avec tout ce qu'il y a de plus abaissé et de plus vil ; et tout ce qu'il y a de plus vil et de plus abaissé vous sera préféré !

Ah ! mes frères, ai-je besoin d'insister, pour vous montrer combien, de la part d'un certain monde, ce mépris est, ou du moins affecte de se montrer profond ? Que dire du mépris que certains hommes professent publiquement pour l'Église ? Pour eux, un mot résume tout ce qu'ils pensent ou s'efforcent de penser : *tout plutôt que l'Église*. Oui, quoi que ce soit, pourvu que ce ne soit pas l'Église, a droit à leur préférence. Plutôt le protestantisme que l'Église ; plutôt l'israëlitisme que l'Église ; plutôt le mahométisme que l'Église ;

plutôt le brahmanisme, plutôt le boudhisme, plutôt tous les paganismes et tous les fétichismes eux-mêmes, que cette grande religion qui se nomme le catholicisme.

En doutez-vous? Écoutez la réalité qui frémit dans tous les bruits de votre temps. A certaines heures, sous vos propres regards, la Révolution fait son signe : de tous les bouts de l'Europe, et même de tous les bouts du monde, elle appelle tous les hommes sans foi et sans religion, je n'ose dire sans loi et sans mœurs ; tous ceux qui ont senti passer au dedans d'eux-mêmes le souffle anti-chrétien. Et tous viennent; et ils s'assemblent, hier à Liége ou à Bruxelles, demain à Genève ou à Bâle, aujourd'hui à Naples ou à Florence. Que veulent-ils ? Que demandent-ils? Hormis quelques forcenés qui demandent l'extermination de toute religion et la chûte de Dieu même, toute religion leur sera bonne, fut-ce la plus déshonorée, pourvu que ce ne soit pas l'Église : « *Non hunc, sed Barabbam!* « Au catholicisme, nous ne devons qu'une « chose l'extermination et la mort, *tolle, tolle* « *eum.* »

Ah ! voilà bien le dernier mot de l'humiliation

de l'Église, comme de Jésus-Christ, être méprisée, et humiliée jusqu'à l'extermination : l'humiliation de la condamnation à mort avec aggravation d'opprobre et d'infâmie.

Voyez ici encore, dans la passion du Sauveur, comment la haine judaïque procède contre lui. On lui prodigue le déshonneur, la calomnie, la dérision, le mépris; pourquoi? pour arriver à le condamner à mort, *ut eum morti traderent :* voilà le dernier terme de ses humiliations progressives, la mort, et la mort dans une publique infâmie, au mépris de toute justice, et dans l'absolue violation du droit. Entendez-vous le pharisaïsme et la populace ameutée par lui, s'écrier d'une même voix : *Crucifige....* « Cruci-
« fiez-le; crucifiez-le : il est digne de mort :
« *reus est mortis.* — Mais quel mal a-t-il fait? Je
« ne trouve pas de crime en lui : *nullam invenio*
« *in eo causam.* — Si ce n'était pas un mal-
« faiteur, est-ce que nous vous l'aurions livré?
« *Si non esset malefactor, non tibi tradidissemus*
« *eum....* Nous avons une loi, et selon cette loi
« il doit mourir : *nos habemus legem, et se-*
« *cundum hanc legem debet mori.* » Eh bien! s'écrie la lâcheté officielle, en le livrant à la

fureur populaire, puisque vous avez une loi prenez-le donc et jugez-le vous-mêmes : « pour « moi je suis innocent du sang de ce juste. » Et la haine répond : « ce sang, qu'il retombe sur « nos têtes et sur la tête de nos enfants !... » Et Pilate le livre pour être crucifié.

Et voilà aussi l'humiliation que font subir à l'Église catholique les faiblesses et les passions humaines, conspirant ensemble pour lui infliger, à elle comme à son Christ, des condamnations à mort, avec aggravation de publique infâmie.

Voyez l'Église, de siècle en siècle, mais surtout en ce siècle, traînée par ses ennemis au tribunal de l'opinion, accusée par les passions qui s'acharnent à la condamner à la mort et à l'infâmie; voyez-la, mal protégée par les puissances qui n'osent la défendre, et la protéger, et plus souvent encore la livrent, sans protection et sans défense, à la merci des ennemis qui demandent sa mort. Combien de fois, grand Dieu, à travers dix-neuf siècles, devant le catholicisme dénoncé au tribunal des puissances humaines, et humainement humilié sous le poids d'une accusation qui lui vient de partout, nous avons entendu ce cri de la passion retentir autour de lui, du sein des popu-

lations frémissantes : *tolle, tolle eum :* universel et perpétuel *tolle*, des haines accusatrices et des opinions réprobatrices !... *Crucifigatur !..* Qu'il soit crucifié ; qu'il meure ; et qu'il meure comme il l'a mérité ; car il est digne de mort, *reus est mortis :* qu'il meure lui aussi, de la mort des esclaves ; et que cette croix, dont il ose se glorifier, demeure sur sa tombe, pour déshonorer sa mort, comme un sceau d'immortelle infâmie.

Tel est le jugement qu'*aujourd'hui surtout* prononce contre l'Église de Jésus-Christ l'anti-christianisme qui demande sa mort. Ah ! Messieurs, est-ce que vous ne l'entendez pas retentir autour de vous ce cri forcené criant partout : « mort à l'Église ! mort à l'Église ! » Cri de la multitude, non-seulement de la multitude ignorante et illettrée, mais de la multitude de nos scribes ; populace écrivassière, faisant le bruit de nos rues et de nos carrefours, et ameutant contre le grand condamné à mort toutes les passions qui frémissent au cœur des générations vivantes : *reus est mortis* ; il est digne de mort le catholicisme ; il est digne de mort ; et l'heure est

venue enfin d'en finir avec ce despotisme et cet opprobre séculaires de notre humanité : *reus est mortis.* — Mais quel mal a-t-il fait, s'écrient timidement les puissants qui n'osent ni frapper l'iniquité, ni défendre la justice ; *quid enim mali fecit?* Quel mal a fait l'Église? Et les haines de la multitude et les jalousies du pharisaïsme moderne, encouragées par ces molles résistances et par ces lâchetés officielles, de reprendre avec audace : « qu'avons-nous besoin d'autre preuve? *habemus legem :* Ah ! nous avons une loi, nous aussi, la grande, la souveraine loi du progrès ; et selon cette loi, le catholicisme doit mourir ; *et secundum legem nostram debet mori.* Nous avons un esprit moderne ; et selon cet esprit le catholicisme doit mourir : car le catholicisme en veut à l'esprit moderne. Nous avons des principes nouveaux, et selon ces principes, le catholicisme doit mourir ; car le catholicisme est de nos immortels principes l'immortel ennemi, *habemus legem.* Nous avons nos institutions modernes et nos législations modernes ; et selon ces institutions et ces législations, le catholicisme doit mourir : car le catholicisme est l'an-

tagonisme absolu avec nos institutions modernes et nos législations modernes. *Habemus legem ;* nous avons la loi de l'Égalité ; nous avons la loi de la Fraternité ; et selon cette loi, telle que nous la comprenons et la voulons pratiquer, le catholicisme doit mourir ; car le catholicisme est la négation de l'une et de l'autre : *secundum legem debet mori.* Nous avons, surtout et par-dessus tout, la loi radicale de la liberté, liberté de la presse, liberté d'enseignement, liberté d'association, liberté des cultes, liberté de conscience : et selon la loi imprescriptible de toutes les libertés, le catholicisme doit mourir ; *et secundum legem, debet mori.* »

Enfin, continue la plèbe de la parole et de l'écriture anti-chrétienne, nous avons la loi souveraine et dominatrice de la civilisation et du progrès moderne : et selon cette loi, le catholicisme doit mourir ; car il refuse de se réconcilier avec la civilisation, et d'entrer avec nous dans la voie du progrès : *et secundum hanc legem debet mori...* Donc, ô puissants de la terre, vous qui tenez dans vos mains le glaive de la force matérielle, puisqu'il le faut, pour en finir, frappez-le ; et ôtez-le pour toujours de la terre

du progrès et de la civilisation : *tolle, tolle eum.*

Ainsi, vous le voyez, comme l'Église avec son divin époux est triste jusqu'à la mort, avec lui aussi elle est humiliée jusqu'à la mort, ou du moins jusqu'à la réprobation qui la condamne à mort.

Donc à nous d'être avec elle, courageux et forts sous le poids de l'humiliation qui nous atteint, et, d'ordinaire, nous atteint dans la mesure où nous sommes unis au Christ et à l'Église; à nous, de supporter avec elle, non-seulement sans colère et sans vengeance, mais encore sans plainte et sans murmure, le déshonneur, la calomnie, la dérision, le mépris, et avec tout cela, les condamnations dont les ennemis de notre mère prétendent accabler ses enfants ; à nous, enfin, de nous écrier, en nous inclinant humiliés devant ce signe des humiliations d'un Dieu devenu le plus glorieux de tous les signes : *ô Crux ave !*

III

Il y a un troisième point où la passion de l'Église imite la passion de Jésus-Christ ; c'est la souffrance du *corps;* c'est la reproduction, à travers sa longue vie, de tout ce que Jésus-Christ a souffert depuis sa condamnation jusqu'à son dernier soupir ; et il n'est pas jusqu'à son ensevelissement que l'Église n'ait reproduit dans plusieurs phases de son histoire. Jésus-Christ, dans son corps naturel, a été flagellé ; il a été couronné d'épines ; il a traîné sa croix, sur la voie douloureuse ; il a été crucifié au sommet du Golgotha ; et il a été enseveli dans l'obscurité de sa tombe, en attendant l'heure radieuse de sa résurrection ; quelle flagellation ! quel couronnement d'épines ! quel chemin de croix ! quel crucifiement, quel ensevelissement ! Ah ! je le comprends ; le corps avait servi d'organe à la prévarication ; la souillure avait envahi partout cette chair humaine ; et le plaisir, le plaisir des sens, avait amassé

dans notre humanité des trésors d'iniquités. Voilà pourquoi il a fallu que le corps du Christ, victime choisie pour la réparation, portât le poids de toutes les souffrances matérielles.

Et, voilà pourquoi aussi l'Église associée à la réparation, l'Église corps mystique de Jésus-Christ, doit porter avec son divin réparateur le fardeau de ses douleurs réparatrices.

Et d'abord, il y a une *flagellation* de l'Église, comme il y eut une flagellation de Jésus-Christ.

Ce que fut cette flagellation de la chair sacrée de Jésus-Christ, je l'ai dit plus d'une fois, et ce n'est pas le moment de reproduire, dans toute son horreur, ce spectacle sanglant : flagellation effroyable, et par le nombre des coups, et par la profondeur des blessures, et par la cruauté des bourreaux ; flagellation dont l'Évangile ne nous a pas dit le douloureux mystère, mais dont des saints n'ont pu avoir la vision, même lointaine, sans en tressaillir d'horreur, et sans en frémir d'épouvante. Mais, ce que je veux mettre sous vos regards en quelques traits abrégés, c'est la flagellation de l'Église, de l'Église flagellée et encore flagellée, dans la chair de ses membres vivants.

Je pourrais vous parler de toutes les flagellations volontaires ou involontaires infligées aux membres de Jésus-Christ dans les chrétiens, et qui ont fait partout et toujours de ce grand corps flagellé une image expressive de la flagellation de Jésus-Christ. Je laisse tous les autres phénomènes, pour ne vous parler que d'un seul ; je veux dire, le martyre par le sang ; le martyre, qui est, à la lettre, la flagellation des membres de Jésus-Christ dans la durée, dans l'espace, dans l'humanité entière.

Flagellation de tous les temps, flagellation *perpétuelle* et vraiment universelle par sa durée. Cette flagellation des chrétiens, en effet, ce n'est pas seulement notre tragique histoire des trois siècles de persécution, connus sous ce nom fameux, l'*ère des martyrs;* c'est notre histoire tout entière. C'est affreux assurément de voir, trois siècles durant, la chair des chrétiens broyée de toutes les manières ; mais remarquez-le bien, cette histoire pour nous est une histoire qui compte dix-neuf siècles. Songez, Messieurs, songez à ceci : depuis que saint Étienne après notre Christ lui-même, le premier de nos martyrs, a subi ce supplice où les pierres remplaçaient les fouets,

l'horloge du temps n'a pas sonné une heure, peut-être, où la main des bourreaux n'ait frappé, en quelque lieu de la terre, la chair ensanglantée de quelqu'un de nos frères. Et, à l'heure même où je vous parle, je ne doute pas que la flagellation, et peut-être même la flagellation jusqu'à la mort, ne soit, en quelque lieu du monde, la réalité rigoureusement actuelle de ce que vous peint ce discours.

Flagellation perpétuelle dans la durée ; nous devons ajouter, flagellation *universelle* dans l'espace. Ce corps mystique de Jésus-Christ, étendu par toute la terre, a partout rencontré des bourreaux, pour frapper sur ses membres. Sous ce rapport l'Orient répondait à l'Occident, et le Midi au Septentrion. Les bourreaux, sans s'être entendus, semblaient, dans le monde tout entier, avoir reçu de l'enfer le mot d'ordre du massacre. Et si, à certaines heures, le bruit qu'ils faisaient en frappant sur nos frères avait pu franchir ses limites naturelles, quel étrange concert on eût pu entendre retentir dans le monde entier ! Et, si les regards, eux aussi, avaient pu franchir leurs naturels horizons, quel spectacle eût offert, en certaines heures

du temps, ce grand corps flagellé, en même temps, dans ses membres épars sous tous les cieux et sur tous les rivages de la terre !

Et chose remarquable, cette flagellation si universelle dans la durée, et si universelle dans l'espace, vous la voyez universelle aussi dans l'humanité ; vous voyez tous les âges, tous les sexes, toutes les conditions, tous les rangs de l'humanité chrétienne représentés dans cette universelle flagellation. Petits et grands, savants et ignorants, riches et pauvres, hommes et femmes, enfants et vieillards, rois et peuples, ouvriers et princes, tous, sous les coups qu'ils reçoivent, et sous les flots de sang qui les inondent, apparaissent couverts de la même pourpre. Toute chair humaine passe sous ces instruments de torture : sans doute, parce que la prévarication ayant souillé toute chair, il fallait que la flagellation frappât partout, et que depuis la plante de ses pieds jusqu'au sommet de sa tête l'humanité ne fût qu'une blessure !

Combien sont-ils, dans notre sanglante histoire, ces représentants, ou plutôt ces continuateurs de la flagellation de Jésus-Christ ? Quatorze millions, disent les uns, douze mil-

lions, disent les autres : disons moins que tous ; disons dix millions seulement ! Ah ! si vous n'aviez jamais entendu parler de ce fait prodigieux ; que penseriez-vous, en entendant seulement articuler ce chiffre qui porte, dans une éloquence inimitable, une invincible démonstration ? Et qu'éprouveriez-vous, surtout, s'il nous était possible, au lieu de l'imaginer seulement, de peindre, pour le montrer à vos yeux, ce spectacle à nul autre pareil : dix millions d'hommes soumis à l'épreuve de la même flagellation et du même supplice ?

Et, grand Dieu ! quel supplice ! comment vous dire jusqu'où, sous le souffle de Satan qui l'inspirait, s'est élevée la rage et la férocité des bourreaux ? Comment peindre, sans vous faire frissonner, tant de chairs volant en lambeaux, tant de membres brûlés, tant d'os brisés, tant de corps, ici consumés par l'ardeur des bûchers, là broyés par la dent des bêtes, et ces membres si affreusement mutilés, et ces entrailles si cruellement arrachées ? Comment les peindre surtout ces frères tout vivants assis sur des chaises de fer rougies à la fournaise, ou couchés, pour y brûler comme une chair vile, sur des

brasiers ardents? Luxe de supplices, si effroyable dans ses industries, qu'il n'y avait pour les inventer que le génie de Satan inspirant les bourreaux, et pour les supporter, que l'amour de Jésus-Christ possédant les victimes ?

Et comme il y a une flagellation du corps mystique de Jésus-Christ, il y a un *couronnement d'épines* aussi ; couronnement sanglant quelquefois, couronnement d'opprobre souvent, couronnement de douleurs toujours.

Ce corps du Christ, qui n'est autre que notre humanité chrétienne, a une tête divine ; cette tête, c'est la papauté ; et cette tête, depuis saint Pierre jusqu'à nous, n'a pas cessé de porter l'une de ces couronnes de douleurs, et souvent toutes à la fois. Digne vicaire du divin Couronné, le successeur de Pierre porte, de siècle en siècle, la vraie couronne du Roi réparateur et Sauveur. Ah ! regardez-le bien, à travers les siècles, ce Salomon de la royauté spirituelle ; regardez-le ; orné de son vrai diadème, mieux que par la tiare signe auguste de sa dignité, il porte la couronne de ses douleurs, signe expressif de sa fonction de co-réparateur et de co-rédempteur.

Phénomène singulier de cette grande et douloureuse histoire de la royauté pontificale ! les trente premiers successeurs de saint Pierre, tous, sans exception, meurent couverts de la seule pourpre de leur sang ; et tous, dans l'histoire de cette dynastie de crucifiés, sont désignés par ce titre : *Pape et martyr :* si bien, que le Vatican et Saint-Pierre de Rome ont leurs fondements dans une terre imbibée du sang de cette race, au sens le plus vrai, royale et pontificale.

Voilà l'histoire primitive de la papauté. Et de loin en loin, à travers sa longue histoire, cette tête divine du Christianisme apparaît couronnée de douleurs, de tribulations, d'humiliations, et quelquefois encore d'un diadème de sang : comme si ces vicaires de Jésus-Christ devaient avoir toujours sur leur tête une couronne plus ou moins semblable à celle du divin Salomon couronné par sa mort de toutes les souffrances.

Et, remarquez-le bien, les épines qui font à cette royauté des pontifes-victimes la couronne la plus douloureuse, ce ne sont pas celles qui déchirent la chair, et font couler le sang ; ce

sont celles surtout qui enveloppent le cœur et transpercent l'âme de nos pontifes. Et quelles épines ! Et qui pourra dire les blessures qu'elles font à cette tête vivante de la catholicité ? Épines de toutes les grandes erreurs qui ne peuvent déchirer la robe de la divine épouse de Jésus-Christ, sans déchirer par d'inexprimables douleurs le cœur de nos pontifes, chargés de maintenir, même au prix de leur sang, l'intégrité doctrinale dans l'Église de Dieu : épines des *hérésies* et des *schismes*, qui ont arraché, de siècle en siècle, au cœur de nos pontifes, de ces gémissements tels qu'il n'en sort pas des cœurs humains, et à leurs yeux, des larmes telles qu'on n'en répand nulle part ailleurs ; vraies larmes de sang, véritables cris de crucifiés, qu'on ne retrouve que dans les vicaires du Christ réparateur : épines des grandes prévarications et des grandes apostasies, dont chacune est comme un dard qui perce le chef auguste du corps vivant de l'Église, et lui inflige ces souffrances morales, dont nos pontifes seuls gardent le secret, et qui n'ont d'égale que la sollicitude qu'ils éprouvent pour tout ce qui touche à l'Église : épines des diplomaties, des politiques et des

révolutions ; alors qu'on voit les princes, les consuls, les rois, les empereurs, les monarchies et les républiques, harceler, de jour en jour, cette royauté désarmée, et lui demander des sacrifices qu'elle ne peut faire, des transactions qu'elle ne peut accepter, des concessions qui l'humilieraient, et voire même des lâchetés qui ne pourraient que la déshonorer.

Ainsi, toutes ces épines enlacées les unes aux autres font à la papauté, reproduisant le couronnement de la passion, une couronne douloureuse, couronne d'inquiétudes, d'angoisses, de chagrins; en un mot, la couronne que met au front de nos pontifes la sollicitude de toutes les Églises.

Ah ! pour nous faire une idée de cette couronne que porte sur son front la papauté imitatrice de son Dieu couronné d'épines, nous n'avons pas besoin d'évoquer les lointains souvenirs de notre histoire ; il nous suffit de jeter un regard sur les grandes péripéties de notre histoire moderne, et surtout de regarder les grands spectacles de douleurs que nous offre notre temps.

Regardons seulement ces trois augustes figures, apparaissant dans notre histoire, pareilles

à la figure de Jésus-Christ, à l'heure où une vile soldatesque enfonçait dans son chef divin cette affreuse couronne qui fit couler sur son visage plus de vingt ruisseaux de sang ; ces trois figures qui se nomment un jour Pie VI, un autre jour Pie VII, et aujourd'hui même Pie IX : Pie VI à Valence, Pie VII à Fontainebleau, Pie IX à Gaète. Oh ! quelles tribulations ! quelles angoisses ! Quelles sollicitudes ! Quelles alarmes ! Quelles frayeurs même ! Quelles épines, en un mot, attachées à leur front, disons mieux, enfoncées dans leur cœur ! Pie IX surtout, Pie IX, dont le règne demeurera désormais comme l'un des plus agités, des plus tourmentés, mais aussi des plus féconds de la Papauté souffrante, ah ! quelle couronne, depuis vingt-cinq ans, il porte sous nos yeux ! Que d'épines y ont enfoncées successivement et les attentats de la démagogie, et les violences de la révolution, et les ruses de la politique, et les mensonges de la diplomatie, et les brutalités du despotisme, et les audaces de la calomnie, et l'insolence des apostasies, et les assauts des ennemis, et les oppositions même des amis !... Ah ! regardez-le bien, ce chef deux fois auguste de la

catholicité ; le voilà le vrai couronné d'épines ; épines d'autant plus nombreuses et d'autant plus déchirantes, que son règne doit être plus fécond, et qu'il doit faire davantage, avec son Christ réparateur, la grande œuvre de la réparation par la douleur et par le sacrifice !

Et maintenant que nous avons vu l'Église flagellée avec son divin époux, et comme lui couronnée d'épines dans son chef visible ; regardons-la prenant, elle aussi, la croix sur ses épaules ; regardons-la, comme le Christ encore, traversant sa longue voie douloureuse, et, de station en station, gravissant, au milieu de ce cortége de souffrances qui ne la quittent jamais, jusqu'au sommet de son Calvaire.

Mais que puis-je faire ici, dans les courts moments qui me sont encore octroyés par votre bienveillance, si ce n'est de marquer par quelques mots seulement, comme par des jalons plantés sur la route, toutes ces stations de la douleur et toutes ces étapes de la tribulation ?

Regardez ; la voici qui marche, de siècle en siècle, à partir des persécutions de la synagogue et de la mort de saint Pierre son premier chef. Voici la première station historique de la divine

voyageuse ; c'est la station marquée à jamais dans l'histoire par le sang de nos millions de martyrs, alors que de toutes ses plaies ouvertes le sang jaillit et coule avec une telle abondance, que la trace en demeure à jamais imprégnée sur la poussière de cette voie sanglante : vaste effusion de sang qui eût suffi à l'épuiser, si le germe de l'immortalité n'eût été dans son sein.

Et après l'ère des martyrs, après les luttes contre le glaive de la persécution, voici que s'ouvre devant elle une ère, moins sanglante, mais plus dangereuse peut-être ; c'est l'ère des combats de la parole ; ère des luttes sans cesse renouvelées contre les erreurs qui menacent d'envahir le royaume de la vérité : station, non une fois, mais trois fois douloureuse, où elle eût à supporter tout ensemble, et les blessures de l'hérésie, et les blessures du schisme, et les blessures de l'apostasie.

Et tandis qu'elle est, au dedans, aux prises avec toutes les ruses, tous les artifices, toutes les opiniâtretés, et toutes les persécutions de l'esprit hérétique soufflant de l'orient à l'occident ; voici accourir, du dehors, la barbarie, féroce. échevelée, cruelle, avide de mort et de

sang, comme un bourreau qui cherche sa victime ; flots dévastateurs qui entraînent d'autres flots toujours renaissants : et sous ces flots qui débordent partout, et dont les noms seuls rempliraient mon discours, que de ruines et que de ravages au sein de cette Église jetée au milieu de ces affreux débordements ; et combien de fois a-t-elle pu redire, avec Grégoire le Grand, ces lamentables paroles : les villes sont détruites ; les campagnes sont dévastées ; la terre est réduite en solitude ; Rome est vide ; et les restes misérables du genre humain sont perpétuellement battus par ces *fléaux* de Dieu.

A la station de la barbarie proprement dite succède la station non moins agitée et non moins douloureuse de la semi-barbarie. C'est l'époque des Luitprand, des Astolphe, des Didier : alors encore l'Église est blessée, Rome ravagée, et le domaine temporel envahi par les cupidités de ce temps, comme nous l'avons vu naguère envahi par la convoitise des modernes Lombards.

Et, tandis que la barbarie et la semi-barbarie frappent à coups redoublés le corps et l'âme de l'Église ; ses défenseurs naturels, les empereurs chrétiens, lui portent des coups encore plus dou-

loureux : station prolongée, mêlée de tant d'épreuves diverses, où l'on voit le bas-empire s'abaisser de plus en plus par son acharnement à persécuter l'Église, et à outrager ses pontifes; et où l'on retrouve cette mère désolée pleurant, à travers les ruines, sur tant de belles Églises de l'Orient arrachées à son amour.

Avançons ; l'ombre s'épaissit sur la route de l'Église, et ses épreuves grandissent avec les ténèbres ; c'est l'heure des agitations et des attentats de la démagogie romaine de ce temps-là, conduite par les émeutiers de l'époque qui se nomment Crescentius, Rienzi ou Arnaud de Brescia ; Garibaldiens et Mazziniens de ce temps qui n'avaient qu'une ambition : abreuver d'amertume le cœur de l'Église et de ses pontifes.

L'épreuve démagogique, c'est-à-dire la tribulation venue d'en bas, durait encore, que la tribulation venue d'en haut commençait pour durer des siècles : ère tracassière de l'impérialisme germanique, où l'Église, pour maintenir ses droits les plus sacrés, est aux prises avec tous les despotes du temps, ambitieux de confisquer à leur profit la puissance spirituelle : persécuteurs raffinés et hypocrites qui se nommaient tantôt Frédéric I

ou Frédéric II; tantôt Henri IV, Henri V ou Henri VI. Douleurs et péripéties de l'Église, en ce temps-là, si bien résumées et accentuées par ces paroles du grand Grégoire VII. « On m'a jeté « dans la haute mer, et la tempête m'a sub- « mergé. J'ai aimé la justice et haï l'iniquité ; « c'est pourquoi je meurs en exil. »

Mais les dynasties et les despotismes germaniques n'étaient pas seuls à blesser l'Église de Dieu par leur puissance humaine ; toutes les dynasties de l'Europe, plus ou moins, lui ont porté quelques coups ; et les rois très-chrétiens, eux aussi, ont blessé plus d'une fois le cœur de la Mère divine. Et ici encore, la parole d'un pontife illustre formule admirablement cette nouvelle station des souffrances de l'Église : « Puisque je « suis trahi comme Jésus-Christ, disait Boniface « VIII, je saurai mourir pour lui : voilà ma « tête ; heureux de verser mon sang pour le « Christ et son Église. »

Mais hâtons-nous : voici venir pour l'Église un nouveau genre de douleur, sortant de son propre sein ; c'est le grand schisme d'Occident : station deux fois douloureuse qui eût consommé la ruine de l'Église, si l'Église pouvait mourir, et

qui a fait sortir du cœur des saints et des pontifes les grandes larmes et les grands soupirs.

Et cette épreuve en préparait une autre, l'épreuve des vastes déchirements, des grandes séparations et des grandes apostasies; station pleine de tristesses, marquée par l'apparition du Protestantisme; station trop connue de tous pour qu'il soit besoin de vous la peindre.

Mais hélas! comme la station succède à la station, l'épreuve succède à l'épreuve. Le Jansénisme religieux et le Gallicanisme gouvernemental enfoncent alors dans le cœur de l'Église deux glaives à la fois: et ces deux affreuses puissances, la servitude gallicane et la rouerie janséniste, font à cette mère désolée une guerre deux fois lamentable.

Ces deux oppositions à l'Église sèment dans les générations du XVIIIe siècle les germes de l'anti-christianisme; et bientôt cet anti-christianisme éclate plus ou moins dans toute l'Europe, et se résume dans un homme qui se pose en ennemi personnel du Christ et de son Église. Un mot affreux court comme un mot d'ordre de Satan : « écrasez l'infâme » et cela voulait dire : à bas

le christianisme, et cela voulait dire : *à bas l'Église !*

L'anti-christianisme aboutit à l'effroyable cataclysme qui éclata sur la fin du dernier siècle, et qui se nomma la Révolution. Jamais station plus pleine de douleur, de larmes et même de sang, n'avait marqué la route de l'Église ; alors, tout en elle est outragé, les dogmes, l'institution, les personnes ; et de nouveau le sang coule à flots du sein de l'épouse du divin Crucifié.

Et, après une résurrection miraculeuse, voici notre mère l'Église de nouveau poursuivie par la tourbe de ses ennemis ; comme le Christ, près d'arriver au sommet du Calvaire, elle marche ou plutôt elle se traîne à travers un cortége d'injures ; et elle entend la foule des traîtres et des apostats qui ont juré sa mort, redire le cri fameux de la passion : « *crucifigatur ;* qu'il soit crucifié. »

Ainsi, à travers ces quatorze stations, comme le Christ montant au Golgotha, l'Église parcourt dans sa route séculaire son long chemin de croix. Elle a, elle aussi, des défaillances apparentes ; parfois, on dirait qu'elle succombe ; mais elle se relève et monte, en se traînant, jusque vers le

sommet de la souffrance et de l'immolation. Derrière elle et autour d'elle, son regard distingue la foule qui insulte et la foule qui pleure; celle qui maudit et celle qui s'attendrit; et à travers ces blasphèmes et ces pleurs, ces malédictions et ces bénédictions, elle marche toujours, entendant retentir à travers les rares *hosanna* qui acclament sa divinité, l'éternel *crucifigatur* qui demande sa mort. Des heures viennent en effet, dans cette longue histoire de souffrances et dans ce long pèlerinage de douleurs, où pour l'Église de Dieu ce n'est plus seulement la voie où l'on porte la croix et qui conduit au Calvaire ; mais c'est le Calvaire lui-même, où on l'a crucifiée.

Alors, vous savez ce qui arrive. Comme firent pour le Christ la soldatesque et la populace qui l'accompagnaient au Golgotha, les suppôts de l'impiété, les sbires de l'irréligion et la soldatesque de la révolution commencent à la dépouiller; tantôt par la violence, et tantôt par la ruse; tantôt par la légalité, et tantôt par la persécution, ils travaillent à cette œuvre de dépouillement sacrilége. A elle aussi on arrache la robe et la tunique, l'une représentant l'éclat de sa

dignité, l'autre le nécessaire de sa vie. Sous prétexte de lui rendre plus facile le ministère des choses du ciel, on lui enlève une à une, si ce n'est toutes à la fois, ses possessions de la terre. On lui arrache jusqu'aux dons de la charité et jusqu'à l'héritage des pauvres; sous prétexte d'enrichir la nation et de lui restituer son bien, on partage entre les plus viles cupidités les vêtements de la divine dépouillée; on la fait pauvre, nue, mendiante, réduite à tendre la main même à ses ennemis.

Alors les enrichis de ses propres dépouilles viennent ; et au nom de la liberté, de l'égalité et de la fraternité, ils s'essaient à l'attacher à la croix ; et autant qu'il dépend d'eux, ils la crucifient. Avec des décrets qui sont comme des clous, ils attachent ses pieds pour l'empêcher de marcher, ses mains pour l'empêcher d'agir; à la lettre, ils la clouent.

Et quand ils l'ont bien attachée là à son poteau d'infâmie, et réduite à l'impuissance, ils font comme les Juifs ; ils se moquent ; et ils disent : vous voyez bien qu'elle ne peut rien ; si elle est divine, qu'elle le montre, qu'elle marche, qu'elle agisse ; et nous verrons ; mais non, la voilà qui

se meurt incapable de se défendre, et incapable même de vivre. Et un jour, en effet, on eût dit qu'elle était tout à fait morte. Ses autels abattus, ses temples vides, elle absente de partout, on pouvait croire qu'elle avait expiré ; ses ennemis triomphants avaient creusé sa tombe ; et sur les ruines arrosées du sang de ses prêtres et de tous ses martyrs ils étaient prêts à crier : Elle est morte, elle est morte la vieille Église !...

Et pendant quelques années, il y eut, en réalité, comme un ensevelissement de l'Église, sous les ruines de ses monuments, de ses lois, de ses œuvres. Dans le silence de sa prière, de ses chants, de ses fêtes, l'âme de l'Église semblait, comme celle d'une morte, séparée de son corps. Mais la divinité était restée unie à l'une et à l'autre ; cet ensevelissement préparait sa gloire ; ces ruines arrosées de sang couvaient les germes de la résurrection ; et ce silence de sa vie ensevelie préparait l'alleluia de sa vie ressuscitée.

Tel est le dernier terme de cette vie douloureuse, le suprême dénoûment de ce drame séculaire, si rempli de tristesses, d'humiliations et de souffrances de toutes sortes : tout, dans

la passion de l'Église comme dans la passion de Jésus-Christ, aboutit aux gloires de la résurrection : *hæc oportuit Christum pati et ita intrare in gloriam.* Non-seulement, avec le divin réparateur, elle doit après son terrestre pèlerinage aboutir à la gloire de son Thabor éternel ; mais, même dans le temps, elle connaît déjà, par anticipation, quelque chose de ces gloires de son éternité. Mélange d'ombre et de lumière, sa longue vie, à travers toutes ses morts apparentes, est comme une perpétuité de résurrection. Et comme le Christ ressuscité, le catholicisme cette vivante image, mieux que cela, cette permanence du Christ sauveur sur la terre, à chaque moment de cette vie si pleine de tristesses, de craintes d'abandon, de délaissements, de désolations et de trahisons ; si pleine d'humiliations, d'opprobre, d'infâmie, de mépris et d'anéantissements ; si pleine de flagellations et de couronnements d'épines ; dans cette vie, enfin, si crucifiée, si ensevelie, et, en apparence, si morte, ah ! il peut toujours dire avec le Christ mort : *Fui mortuus :* Vous m'avez cru mort pour toujours ; et voici que je suis vivant : *et ecce sum vivens !...*

Telle nous est apparue, dans la lumière des faits, la passion de l'Église rapprochée de la passion de Jésus-Christ; et, à toutes les étapes, et dans toutes les sphères de sa vie crucifiée, nous avons reconnu, à ses douleurs de toutes sortes, la divine auxiliaire que Dieu a donnée au Christ réparateur dans l'œuvre de la réparation du monde.

Rien donc ne doit moins nous troubler que de voir l'Église, non-seulement dans le passé, mais encore dans le présent, associée aux tristesses, aux humiliations, aux souffrances de son époux crucifié. Cette association c'est sa destinée, c'est sa vocation, c'est sa fonction dans l'humanité ; et rien ne devrait nous inquiéter ou nous troubler davantage, que de la voir entièrement échapper à ce partage des souffrances du Christ, qui est ici-bas toute sa raison d'exister.

Et s'il en est ainsi, notre vocation, et notre destinée à nous-mêmes, ne peut plus nous être un mystère. Comme l'Église est associée à la passion de Jésus-Christ, il faut que, dans une mesure, nous soyions associés à la passion de l'Église : membres vivants d'un vaste corps

voué à la souffrance, il ne se peut pas que nous échappions à la loi qui régit le corps tout entier. Donc, à nous aussi quelque chose des tristesses, des humiliations et des souffrances de Jésus-Christ. Mais, à nous aussi, la suprême espérance que nous saluons dans la croix de Jésus-Christ, l'espérance de partager sa gloire dans la mesure où nous aurons, avec notre mère l'Église, partagé ses douleurs : *si compatimur, ut et conglorificemur.*

SIXIÈME CONFÉRENCE

SIXIÈME CONFÉRENCE

SIXIÈME DEVOIR DES CATHOLIQUES

SE CONFIER A L'ÉGLISE

Messieurs,

Nous connaissons les cinq principaux devoirs que nous avons à remplir à l'égard de notre mère l'Église catholique : devoir de croire à sa divine parole, comme à la parole de Jésus-Christ ; devoir d'obéir à ses commandements, comme aux commandements de Jésus–Christ ; devoir d'aimer l'Église de l'amour même que nous devons avoir pour Jésus-Christ ; devoir de respecter dans l'Église l'autorité et la grandeur même de Jésus-Christ ; devoir de compatir à l'Église, et de souffrir avec elle des souffrances mêmes de Jésus-Christ.

Nous pourrions nous arrêter ici. Nous avons, ce semble , touché aux essentiels devoirs que réclame de nous cette divine maternité de l'Église.

Mais, puisque le cours de ces exercices nous laisse encore quelques moments d'entretien suprême avant la conclusion de notre Retraite ; je veux en profiter pour vous parler d'un autre devoir doux et cher à nos cœurs, comme le devoir de l'amour lui-même, je veux parler du devoir de la confiance. La confiance, c'est-à-dire l'appui qu'une vie cherche dans une autre vie, l'abandon à un autre être que soi, et qu'on suppose capable d'appuyer, sous tous les rapports, notre infirme et chancelante vie : voilà ce que je considère comme notre dernier devoir envers l'Église catholique : nous confier à sa maternité divine comme des enfants se confient à une mère.

Le suprême devoir d'un enfant envers sa mère, c'est en effet de se confier. C'est l'instinct de la nature humaine ; c'est même l'instinct de la nature animale, se confier à la maternité. Toute vie sortant d'une autre vie tend naturellement à s'appuyer sur cette vie même

d'où elle est sortie. Surnaturellement sortis de la vie de l'Église, en elle aussi nous devons chercher notre appui; en elle nous avons le suprême mais doux devoir de nous confier.

Mais la confiance est difficile. Pour la donner, la donner complète et sans réserve, je veux trouver en celui qui doit la recevoir tout ce qu'il faut pour l'appuyer. Je veux me confier ; il le faut; j'en ai besoin ; c'est la loi de ma vie. Mais à qui me confier ? là est la question souveraine.

Hélas, qu'ils apparaissent rares ceux qui me présentent toutes les conditions que ma confiance exige pour se donner ! L'expérience me l'a trop démontré, et me le démontre mieux chaque jour : sur la terre hélas ! telle est ma condition dans l'humanité, que je ne puis, d'une manière absolue, me confier à rien ni à personne ! à personne, ô mon Dieu ! Ah! je me trompe ! ô sainte Église, je puis, je dois et je veux me confier à vous, parce qu'en vous, en vous *seule*, je rencontre tous les éléments qui composent et appuient ma confiance.

O Mère immaculée et toute puissante, qui nous protégez du haut du ciel, ah! faites-nous comprendre, à la lumière de ce discours, que

nous avons aussi sur la terre une mère digne, la seule digne ici-bas de toute notre filiale confiance. *Ave Maria,* etc.

I

La première condition qu'exige la confiance dans la personne ou l'institution qui la reçoit, c'est la lumière. Un aveugle ne peut conduire un autre aveugle. Pour donner ma confiance, je veux trouver un véritable voyant, un être lumineux ; quelqu'un qui voit dans mes ténèbres et fait la clarté dans ma nuit; quelqu'un qui montre la route, la route illuminée et sûre, et au bout du chemin le terme, où je dois arriver pour trouver le repos. Voilà pourquoi, dans celui qui prétend me conduire , je cherche et je désire trouver, si ce n'est le génie, du moins l'intelligence, le jugement, la sûreté du coup d'œil ; en un mot, un véritable voyant. Il est bien remarquable , en effet, qu'un instinct infaillible nous pousse à demander la direction à ceux qui voient, à ceux qui voient plus

clair, à ceux qui voient de plus haut, à ceux qui voient plus loin que nous-mêmes : tant nos intelligences obscurcies et amoindries par la chute nous avertissent de notre impuissance de voir, et de nous guider nous-mêmes sûrement au chemin. Et, alors que l'orgueil n'est pas encore en nous assez monstrueux pour nous faire nommer lumière nos ténèbres ; ce besoin de nous confier à celui qui voit, qui sait et qui comprend, est en nous si profond qu'il nous porte parfois à nous confier, même à qui voit, à qui sait, à qui comprend moins que nous-mêmes: et dans ce cas la lumière supposée tient lieu à notre besoin de nous confier de la lumière réelle. Mais c'est toujours l'amour de la lumière qui attire et incline notre âme confiante.

Mais, où donc est-elle, non pour moi seulement, mais pour l'humanité entière, l'institution assez voyante, assez lumineuse et assez sûre de ses propres visions, pour m'inspirer dans sa direction une confiance sans réserve ?

Ah ! Messieurs, pour nous qui voyageons sur la terre à travers tant de chemins obscurs; quelle consolation de savoir que nous avons pour nous guider dans la route une mère douée de

l'infaillible puissance de voir, et de séparer pour nous, en tout et partout, la lumière des ténèbres!

Oui, Messieurs, il y a une véritable *voyante*, celle que Dieu a faite tout exprès pour nous; oui, nous avons la mère de la vraie lumière; oui, nous avons la vraie directrice pour nous conduire au chemin, en nous montrant le terme : l'Église catholique, apostolique et romaine.

Même à ne l'envisager que comme une institution purement humaine, il faudrait encore reconnaître en elle le plus illustre collége d'intelligences, et le plus vaste faisceau d'esprits lumineux que l'on puisse trouver sur la terre. Au point de vue des nécessaires enseignements de la vie, aucune réunion d'hommes n'a jamais égalé cet immense conseil d'intelligences éclairées, et éclairées d'une plus pure lumière. Ailleurs, sans doute, il y a des savants; il y a ce que l'on appelle des spécialités illustres dans la sphère des choses secondaires et non nécessaires à l'humanité, en physique, en physiologie, en chimie, en mathématiques.

Maispour ce qui touche à la vraie science de la vie, à son origine, à son but, à sa destinée,

jamais pareille assemblée d'hommes savants ne s'est rencontrée sur la terre portant une telle lumière. Comptez nos docteurs, nos théologiens, nos professeurs, nos orateurs, nos érudits de toutes sortes; comptez.

Et ce qui est remarquable surtout, dans cette vaste assemblée, ce n'est pas le nombre, c'est la qualité; et par dessus tout, c'est l'accord de tant de vastes esprits se rencontrant dans l'Unité. Les grands hommes qui brillent au sein de l'Église, même des humaines clartés, sont non-seulement les plus nombreux et les plus vertueux : leurs intelligences émues et touchées par les mêmes vérités rendent les mêmes accords et font le concert le plus unanime.

Donc, même en ne regardant l'Église que sous son aspect purement humain, nous découvrons en elle l'institution la plus digne de nous servir de guide : et nous pouvons dire : si *tant* et de *tels* hommes, se rencontrant dans un tel accord, ne peuvent nous inspirer confiance; à qui, donc, et à quoi dans l'humanité demanderons-nous la direction? Qui nous apportera la vraie lumière? et à qui désormais pourrons-nous nous confier?

Mais l'Église est une mère *divine*; et comme telle, elle a tous les titres incomparables pour appuyer notre confiance en elle. Parcourons, en les indiquant seulement, quelques-uns de ces titres, car ici la lumière se découvre d'elle-même.

L'Église peut nous conduire ; l'Église est pour nous la divine voyante : pourquoi ? L'Église sait *tout ;* j'entends tout ce que nous avons besoin de savoir *;* elle a la synthèse populaire de la science de notre vie. Oui, dans un sens vrai, elle sait tout ce qu'il importe de savoir, parce qu'elle est le réflecteur humain du Verbe divin, et qu'avec lui et par lui, elle éclaire toute intelligence.

L'Église *sait*, et non pas *opinativement*, mais sûrement ; elle a la certitude pleine de chaque vérité enseignée par elle ; elle ignore le doute et le scepticisme ; et son omniscience est l'absolue affirmation de tout ce qu'elle voit et de tout ce qu'elle enseigne.

Ce n'est pas encore le dernier mot qui appuie sur l'Église la confiance de nos esprits : il y a plus encore ; et ceci est surtout à considérer. Pour faire accepter tout ce qu'elle enseigne et communiquer avec la vérité sa propre certitude,

l'Église a l'autorité légitime, l'autorité reconnue, l'autorité acceptée par nous-mêmes.

Enfin, pour donner à son autorité le sceau de la divinité, l'Église a le don de l'infaillibilité. Ah ! cette infaillibilité dont le nom, à l'heure où je vous parle, retentit au fond des âmes, et y éveille des échos si divers, qui ne comprend combien elle était nécessaire, pour compléter dans l'Église directrice de l'humanité croyante, l'idéal de la vraie direction des esprits ? Qui ne comprend que mon besoin le plus impérieux et mon ambition la plus naturelle, dans les routes obscures où je marche, est de trouver un guide sur lequel je puisse compter sans crainte et sans réserve, un guide dont je puisse dire : je sais que non-seulement il ne *veut pas* me tromper ; mais je sais qu'il ne *peut pas* me tromper : je sais que son intelligence est unie, d'une indissoluble union, à l'intelligence même de Dieu. Quelle consolation enfin, de pouvoir me dire : j'ai pour me guider dans la vie, une mère, et une mère infaillible ; et comme à la parole même de Dieu, je crois à la parole de ma mère.

Eh bien, ce privilége à nul autre comparable, le privilége, non-seulement de ne pas se trom-

per, mais de *ne pouvoir* pas se tromper, c'est le privilége de ma mère l'Église. Et, quoi qu'il puisse advenir du grand débat qui s'agite aujourd'hui, l'infaillibilité pontificale ; quoiqu'il en doive être, au point de vue dogmatique, de cette infaillibilité paternelle que j'aime et que j'appelle de toute mon âme ; en attendant que, sur ce point, le dessein de Dieu s'accomplisse, je crois à l'infaillibilité de l'Église notre mère.

O divine et infaillible mère ! avec tous ces titres vus et reconnus en vous, comment pour la direction de mon intelligence pourrais-je jamais me défier de vous ?

D'ailleurs, si je ne me confie à vous, pour guider mon intelligence, ma volonté, mon cœur, à qui donc, ô divine mère, pourrais-je avoir recours ? Au milieu de ces doutes qui viennent nous assaillir, à travers ces débats qui nous agitent, et ces ténèbres qui nous environnent ; dans quel sein nous réfugier? Quel regard pour nous éclairer ? Quelle main pour nous guider ? Quelle bouche infaillible toujours ouverte, pour nous dire la vérité et toute la vérité ?

Ah ! quand je sors de ce giron d'où ma mère divine sait faire sortir pour moi tous les oracles

de la vérité ; quand je détourne mes yeux de ce visage illuminé de tant et de si beaux rayons ; hélas ! qu'est-ce que je vois passer autour de moi ? Qu'est-ce qui se présente pour me donner la main, et porter, dans ma route obscure, le flambeau dont j'ai besoin pour arriver jusqu'au terme ?

Voici venir le rationalisme, le scepticisme, le panthéisme, le positivisme, le spiritisme, le matérialisme, et même l'athéisme ; et voici que j'entends tous ces génies de la nuit crier autour de moi : Venez à nous ; c'est nous qui portons la lumière ; c'est nous qui sommes les voyants de votre présent et les prophètes de votre avenir. Nous sommes la science ; et notre science c'est la lumière. Quelle lumière, grand Dieu ! Lucifers obscurs, qui portent sur la terre quelque chose de ces ténèbres dont l'éternelle horreur est l'enfer lui-même ; ah ! retirez-vous, retirez-vous ! O ma mère ! donnez-moi votre main ; et faites briller votre regard sur la route où je marche. Je suis votre enfant : égaré dans cet exil obscur, et dans ce pays de ténèbres, à vous seule, à vous seule, je veux me confier ; parce que vous êtes la lumière, encore la lu-

mière, et toujours la lumière, la divine et inaltérable lumière; vous êtes la vraie voyante, l'infaillible voyante du terme où je dois arriver, et des chemins par où je dois passer.

II

Mais, pour nous confier, nous voulons non-seulement quelqu'un que nous puissions croire, nous voulons quelqu'un que nous puissions *aimer*, et sur l'amour duquel nous puissions, partout et toujours, compter. La confiance est à ce prix ; elle demande l'amour ; et d'ordinaire, elle se fait elle-même à la mesure, et de l'amour qu'elle accorde et de l'amour qu'elle reçoit.

La confiance chasse la crainte ; il est dans sa nature de ne pouvoir rien craindre ; surtout elle est incompatible avec la crainte d'être trompée, la plus poignante de toutes les craintes et la plus essentiellement destructive de toute vraie confiance. Cela est si vrai, que le seul soupçon d'être ou de pouvoir être trompé tue la con-

fiance au plus intime de l'âme, et l'empêche de ressusciter jamais.

Or, quelque chose nous dit à tous, au meilleur endroit de notre cœur, que l'amour ne trompe pas, que quiconque nous aime, nous aime sincèrement, profondément et généreusement, ne voudra jamais nous tromper, et beaucoup moins nous trahir. A qui se confier, pourquoi et comment se confier, si on peut être trompé même par l'amour?

Voilà pourquoi la confiance a besoin de trouver dans l'être qui la reçoit, ce second point d'appui ; elle veut avec une intelligence qui éclaire, un cœur qui aime. Ce besoin d'amour dans la confiance est si fort, que quand elle l'a trouvé quelque part, cet amour l'emporte lui-même si souverainement, que l'on arrive quelquefois, sous l'empire de cet amour, à se confier à lui, alors même qu'il est pour nous conduire d'une incapacité et d'une impuissance radicale ; l'amour nous faisant supposer dans l'être aimé la lumière et l'intelligence nécessaires pour diriger nos esprits et fonder notre confiance.

Eh bien ! Messieurs, nous avons une mère, une mère que nous devons aimer, une mère que

nous aimons, mais, par-dessus tout, une mère qui nous aime, et dont l'amour pas plus que la parole ne saurait jamais faillir, ni jamais nous tromper.

L'Église n'est pas seulement, dans l'humanité, la cité de la lumière, elle est aussi la cité de l'amour; elle est la famille où l'on aime. Mère de la pure lumière, elle est encore mère du bel amour ; c'est-à-dire de l'amour désintéressé, de l'amour dévoué, de l'amour sacrifié. L'Église catholique est en essence l'amour de Dieu dans l'humanité. Continuatrice du grand mystère consommé au Calvaire, elle est l'amour de Dieu même toujours vivant avec le Christ au sein de l'humanité chrétienne. L'amour est dans son fond ; il est dans son centre, il est dans son cœur, vrai cœur de mère placé au centre de l'humanité chrétienne.

L'Église est dans le monde l'organisation de l'amour ; et la hiérarchie de ses fonctions est une hiérarchie de ministères d'amour. Voyez le Pasteur, l'Evêque, le Pontife. Ici l'amour monte avec la hauteur des fonctions et il s'étend avec leur objet : la plus haute fonction appartient à celui qui veut aimer le plus. Qui n'aime pas

n'est pas digne de prendre rang dans cette grande légion organisée par l'amour de Dieu dans notre humanité.

Aussi, une seule chose inspire et meut la divine action de l'Église ; c'est le sacrifice ; et la hiérarchie est la grande armée des sacrificateurs.

Voyez l'Église et toute son histoire : c'est l'amour et le dévouement en permanence. Ah ! sans doute, de loin en loin, des égoïsmes y apparaissent. Mais l'Église les condamne ; elle les répudie ; elle leur dit : anathême ; et son action d'ensemble est absolument désintéressée.

Pourquoi nos prédications ? quelle est notre ambition en montant dans ces chaires ? Quel est le grand souffle de notre parole, et le vrai secret de notre éloquence, alors qu'il nous est donné d'être une fois éloquent ? Ah ! c'est que nous y mettons avec notre cœur la meilleure part de nous-mêmes, et que, plus ou moins, vous y sentez tressaillir la vie, et y entendez retentir le cri de l'amour. Pourquoi nos missions lointaines?.. Pourquoi ces conquérants nouveaux ? pourquoi cette ambition de nos apôtres ? O frères que cherchez-vous sur ces lointains rivages ? deux choses : le martyre, et des âmes. Que

faites-vous au sein de ces peuplades sauvages ? une seule chose, l'œuvre de l'Église, l'œuvre de l'amour.

Pourquoi aussi ces grandes assemblées de pontifes dans l'Église de Dieu ? Pourquoi aujourd'hui ce concile du Vatican? Pourquoi tous ces hommes sont-ils partis de tous les bouts du monde? Pourquoi? pour venir rendre un témoignage d'amour à la vérité qui doit vous sauver.

Quel intérêt humain a pu porter ces augustes pèlerins à braver la fatigue et même la mort, pour venir proclamer des vérités dont la proclamation n'aboutira peut-être qu'à les rendre impopulaires ? Ah! l'amour des âmes est là; l'amour de l'humanité est là, et avec lui la sainte passion du dévouement.

Aussi, pour mon âme affamée d'affection et altérée d'amour, pour mon âme qui partout sent passer le souffle glacé de tous les égoïsmes, quelle consolation de pouvoir se dire : Ah ! je ne suis pas seule ; je cherche l'amour, l'amour pur et dévoué pour lui confier ma vie ; je cherche l'amour pour croire à sa parole et m'appuyer sur son cœur ; et cet amour qui partout me fuit et se dérobe, je le trouve dans l'Église : voici

une mère qui aime, et qui aime des millions d'enfants, comme si ce n'était qu'un enfant. Oui, ici, malgré des faiblesses humaines, malgré des égoïsmes humains qui la font gémir et pleurer ses plus grandes larmes, je sens un souffle d'amour, je sens vivre le dévouement et souvent le dévouement poussé jusqu'au martyre. Donc, ô mère du bel amour, à vous, à vous surtout ma confiance, à vous le filial abandon de tout moi-même. Je cherchais un amour pur et désintéressé pour appuyer mon cœur, comme je cherchais une parole infaillible pour appuyer mon intelligence : grâce au ciel, je l'ai trouvé. Comme j'ai trouvé dans l'Église la divine Voyante qui m'assure la possession de la vérité, j'ai trouvé la mère divinement aimante qui m'assure la possession de l'amour ; et je sens avec moi, pour fonder ma confiance, ce double appui d'une parole qui ne peut mentir, et d'un amour qui ne me peut tromper : j'ai confiance, parce que je crois à la plus infaillible des autorités ; j'ai confiance, parce que j'aime et que je suis aimé du plus pur et du plus généreux amour !

III

Avec l'amour qui m'aime et se dévoue pour moi, je veux, pour donner ma confiance, trouver encore cette chose si sympathique à mon âme, et qui est elle-même comme une nuance de cet amour que je cherche : la *bonté* ; la bonté, la chose la plus divine que Dieu ait cachée, en nous créant, au fond de notre humanité; la bonté qui nous fait le plus ressembler à Dieu dont la nature est d'être bon, *cujus natura bonitas*.

Mais, quelle bonté me faut-il trouver ? Ah ! la bonté qui s'abaisse, parce que je suis petit ; la bonté qui compatit, parce que je suis souffrant, la bonté qui console, parce que souvent dans ma souffrance je me sens désolé.

Qui n'a rencontré dans sa vie un être véritablement bon ? Et qui n'a senti, sur son propre cœur, cette puissance de la bonté pour inspirer la confiance ? Ah ! ce n'est pas mon intelligence seulement, je le sens, c'est mon cœur aussi, mon cœur surtout qui me dit que ce qui rapproche le

plus de la nature de Dieu les êtres faits à son image, c'est la bonté, la bonté qui dans l'homme comme dans Dieu lui-même est le premier fondement de notre confiance. A qui me confierai-je, si je dois me défier même de la bonté, c'est-à-dire de ce qui, par sa nature et par son essence, me veut du bien, et rien que du bien ?

Ah ! mes frères, voici une mère, une mère qui est bonne ; c'est l'Église : les peuples en ont l'instinct. Elle peut avoir, de loin en loin, quelques représentants indignes de sa maternelle bonté ; mais, dans son ensemble, l'Église est bonne ; elle est la plus douce représentation de la bonté de Dieu sur la terre : car elle veut une chose, le bien, encore le bien, toujours le bien de ses propres enfants.

Elle a la bonté qui s'abaisse. Les plus petits sont l'objet de ses meilleures tendresses. Voyez, comme elle se penche, vers vos pauvres, vos orphelins, vos vieillards, et tous les abandonnés de ce monde ! Comme elle crée, de son souffle maternel, et tire de son sein toujours fécond, les institutions les plus héroïquement dévouées aux plus petits de notre race humaine !

La bonté qui s'abaisse, elle est en même temps

la bonté qui compatit. Où trouvez-vous une autre institution qui fasse, comme elle, de vos douleurs ses douleurs ? Comme elle se plaît au chevet de vos malades ! Comme elle assiste vos agonisants ! comme elle pleure sur vos tombes ! comme elle soupire avec vous, sur la mort des vôtres, au milieu de toutes vos funérailles, le chant de l'éternel adieu ! et comme elle joint au cri de toutes vos tristesses le gémissement de ses maternelles tristesses !

Elle est enfin la bonté qui console. C'est elle, et elle seule, qui vous tire de votre solitude ; elle, qui reçoit vos plus intimes confidences ; elle, qui a, pour vous consoler de tout, une parole pleine d'espérance. Oui, comme la vierge Marie, elle est la consolatrice de tous les affligés, parce qu'elle est bonne, et que c'est l'invincible besoin de son cœur maternel de consoler tout ce qui est seul.

Ah ! qui dira surtout la consolation qu'elle donne au pécheur qui a su verser sur son cœur une larme de douleur et de repentir ! O prodige de consolation descendue hier, avant-hier, aujourd'hui même, au cœur de mes frères pénitents ! Comme je comprends dans ces jours des grandes

miséricordes et des grandes conversions, tout ce que fait l'Église ma mère, pour la consolation de ses enfants !

Ah ! dans ces heures bénies entre toutes les heures, alors que s'accomplit dans vos âmes émues par le repentir le grand mystère de la réconciliation, comme le cœur du prêtre, organe de cette divine maternité, s'associe au cœur de l'Église, pour vous faire trouver dans vos larmes le plus doux et le plus profond mystère de la consolation ! Et, qui donc, alors, parmi vous, témoins et objets de ce doux mystère, peut voir dans le prêtre autre chose que l'organe visible de la bonté de l'Église, et dans l'Église elle-même autre chose que la plus suave image de la bonté de Dieu ?

Ainsi, trouver la lumière, trouver l'amour, trouver la bonté, voilà ce que je veux d'abord, dans une personne ou dans une institution vivante, pour fonder ma confiance. Si l'une de ces choses vient à me manquer, la confiance me devient, par là même, impossible. Et pourtant, si tout cela est nécessaire, rien de tout cela ne suffit encore à asseoir ma confiance sur une base inébranlable. Avec les trois éléments dont je

viens de parler, il m'en faut un quatrième : la *force*.

IV

La quatrième chose, en effet, que je cherche dans l'institution ou la personne à qui je veux donner ma confiance, c'est avec l'amour, la force. Je suis faible, et je veux sentir ma faiblesse appuyée sur une force. C'est l'instinct universel de l'humanité : chercher un appui à sa propre faiblesse. Ah ! c'est que nous nous sentons sur la terre comme le roseau fragile balancé par l'orage. Ô faiblesse, ô faiblesse humaine ! qui pourra vous comprendre ? et surtout qui pourra vous bien dire ? Faiblesse en tout, faiblesse partout : faiblesse de nos volontés ; faiblesse de nos esprits ; faiblesse de nos cœurs ; faiblesse de nos sens, faiblesse de nos imaginations ; toutes les faiblesses !

Aussi, voyez comme partout les êtres faibles cherchent instinctivement l'appui de la force. Voyez comme l'enfant, même sans savoir ce

qu'il fait, se presse sur le cœur de la mère où Dieu lui a préparé son naturel appui. Voyez comme la femme, instruite par le sens intime de sa propre faiblesse, cherche son soutien en s'appuyant sur l'homme, l'homme dont le nom même signifie la force. Et, voyez comme les animaux sans raison, eux aussi, portent dans leur propre faiblesse cet infaillible instinct qui leur fait chercher pour s'abriter la protection de la force.

Après cela, quoi d'étonnant que nous cherchions nous-mêmes, dans une institution vivante, la force pour protéger toutes nos faiblesses ? Qui donc, en regardant autour de soi, ne sent le mal de sa faiblesse aggravé par le mal de sa solitude ? Et qui n'invoque pour toute sa vie l'appui d'une institution inébranlable dans sa force ?

Mais, où est-elle, je vous prie, sur cette terre de l'infirmité, l'institution capable de protéger toutes nos faiblesses humaines sous le bouclier de sa force divine ?

Ah ! la voici ; la voici devant vous, la vraie cité de la force, l'Église catholique.

L'Église, en effet, c'est la force morale, au suprême degré ; la force douce sans doute, imi-

tant la force de Dieu, mais la force, la force protectrice de la vraie maternité.

Voyez plutôt; et regardez dans son histoire. Le caractère de la force, c'est la résistance. Qui cède, cède encore, est la faiblesse. Qui résiste, résiste encore, est la force; et ce qui ne cède jamais et résiste toujours, c'est la force par excellence, la force vraiment divine.

Ah! mes frères, comment l'Église, l'Église désarmée, résiste, ai-je besoin de vous l'apprendre ?

Elle résiste à toutes les erreurs, de quelque nom qu'elles se nomment, et sous quelque patronage qu'elles se présentent : erreurs dogmatiques, erreurs philosophiques, erreurs morales, erreurs religieuses, erreurs sociales; toutes les erreurs enfin la trouvent inflexible.

Elle résiste à toutes les passions, même aux plus violentes; aux passions des grands et aux passions des petits, aux passions des rois et aux passions des multitudes.

Elle résiste à toutes les injustices; partout, toujours, et *quand même;* elle défend le droit, le droit vaincu, le droit impopulaire, le droit menacé; et, debout, même sur les ruines que

l'on fait autour d'elle, l'Église au milieu de toutes les défaites maintient le seul triomphe qui sauve vraiment l'humanité, le triomphe des principes.

Elle résiste à toutes les diplomaties, à toutes les politiques, et à toutes les puissances, même les mieux armées. Elle résiste par la diplomatie de la simplicité, par la politique de la vérité, et par l'incomparable force de la justice et de l'équité.

Elle résiste aux entraînements de l'époque, aux courants du siècle, au fanatisme de l'opinion, aux despotismes de la popularité ; alors que ces entraînements vont au mal, et que ces courants portent aux abîmes ; alors que le fanatisme de l'opinion veut prévaloir sur les droits de la justice, et que la tyrannie de la popularité prétend opprimer l'empire éternellement légitime de la vérité.

L'Église résiste, enfin, même à toutes les séductions ; séductions de la faveur, de la protection, de la gloire, de la richesse. Et quel prodige ! Aucune de ces choses qui trouvent partout plus ou moins l'humanité malléable, flexible, vulnérable, ne parvient à vaincre son invincible résistance. Et au milieu de tant d'attaques ca-

pables de faire ployer toutes les humaines faiblesses, l'Église peut dire à tout ce qui veut la faire céder : je résiste ; donc, je suis la force.

Et, lorsque je songe que cette mère si puissante pour résister l'est plus encore pour produire et pour créer ; pour créer les dévouements, les œuvres, les institutions : oh ! alors, je me dis que, s'il me faut trouver sur la terre une force pour me porter, cette force la voici ; la force de mon invincible mère, toujours prête à couvrir de son divin bouclier mon humaine infirmité.

Ah ! pour vous montrer dans tout l'éclat de son fait historique cette force de production et cette puissance de fécondité qu'a déployées, à travers les longs siècles, cette Église catholique humainement si faible et naturellement si désarmée, il nous faudrait plus qu'un discours. Cette force de créations, et de créations les plus solides, les plus durables, les plus fécondes, et les plus harmonieuses ; cette force vraiment créatrice, telle que l'Église l'a déployée au soleil de ses siècles, d'autres l'ont montrée dans des ouvrages qui sont eux-mêmes des monuments illustres ; et je ne puis ici en passant qu'en évo-

quer la pensée du fond de vos âmes, et le souvenir du fond des siècles. Comptez, si vous le pouvez, les dévouements qu'a créés l'Église, les œuvres qu'a créées l'Église, les institutions qu'a créées l'Église, par la force de sa vitalité propre, et par la puissance de cette fécondité inhérente à elle-même : tout un monde de créations divinement spontanées va se lever devant vous; et, du milieu de tant de merveilles écloses sous son souffle puissant, une grande voix sortira pour crier à l'humanité tout entière : l'Église, c'est la création; l'Église, c'est la fécondité : donc l'Église, c'est la force ; non-seulement c'est la force de résister, attestée par tant d'assauts qui l'ont trouvée invulnérable ; mais encore, et par dessus tout, l'Église, c'est la force de produire attestée, de siècle en siècle, par la splendeur de ses œuvres et par la magnificence de ses créations.

Aussi, ô mère divine, en me confiant à vous, ah! je sais ce que je fais; j'appuie ma faiblesse sur une indomptable force; et, je suis heureux de sentir toutes mes humaines impuissances absorbées dans votre divine puissance. Effrayé de ma faiblesse et de ma solitude, je tends la main

autour de moi, pour trouver un soutien; et l'on dirait que je ne trouve que des roseaux ployant sous les mains qui leur demandent appui; et, en voyant que partout je ne rencontre que des faiblesses pareilles à ma faiblesse; comme un enfant impuissant à se défendre et à se sauvegarder lui-même, je me retourne du côté de ma divine mère; je me presse sur ce sein, où je sens la force vivre avec l'amour, et je lui crie : ô mère, ô ma divine mère, à vous, oui à vous pour toujours. J'ai besoin de trouver un appui ; et tout, en moi et hors de moi, me crie que je suis la faiblesse, et que vous êtes la *force*.

V

La force, la force morale, la force qui ne demande rien, ni à la matière ni à la violence, oh ! oui, voilà bien ce qu'invoque mon irrémédiable faiblesse. Mais, cette force, il faut qu'elle me demeure, et qu'elle-même, au milieu des dangers qui menacent ma faiblesse, ne puisse jamais songer à se dérober à moi, et beaucoup moins

encore à me trahir jamais. En un mot, il faut que cette force me soit et me demeure toujours une force fidèle, une force qui ne se retire pas ; qui n'abandonne pas, qui ne trahit pas ; une force qui soit pour moi la *fidélité* elle-même. Ce que je cherche encore, en effet, comme point d'appui de ma confiance, c'est la fidélité, la fidélité à toute épreuve. Ah ! si l'ami à qui je me confie n'est pas fidèle ; si je n'en suis pas certain ; hélas ! comment me confier réellement ? Nous avons si grand besoin de trouver la fidélité, que, alors même que nous ne l'avons pas rencontrée, nous voulons sur elle nous faire au moins une illusion. Nous voulons croire, croire, *quand même*, qu'on ne nous trahira jamais ; qu'on ne peut pas nous trahir. Nous croyons au *toujours* de la fidélité et de la promesse avec une naïveté d'enfant : on nous a dit un jour : vous tromper, vous abandonner, vous trahir ? Jamais ! Et nous avons cru.

Mais, hélas ! un jour les illusions s'en vont ; un jour la fidélité s'évanouit. On n'y peut croire encore ; mais il faut en prendre son parti : la trahison, ou du moins l'indifférence a remplacé la fidélité. Quel spectacle, sous ce rapport, me

présente le monde vu, connu et pénétré jusqu'au fond ! Qu'ils sont rares les fidèles, les véritables fidèles !

Où êtes-vous, sainte et divine fidélité? Moi, déjà victime de la trahison d'autrui, et victime aussi de mes propres illusions, je vous invoque et vous cherche; il me serait si doux, et j'ai un besoin si profond de trouver sur la terre une âme, un cœur, une personne, une institution sur laquelle je puisse compter sans craindre d'être trahi jamais !...

O sainte Église, c'est vous que j'invoque ; vous, par excellence, l'idéal de la fidélité ; vous la mère de la génération des vrais fidèles, et, mère la plus fidèle vous-même, que l'on ait jamais vue sur la terre ! Quand avez-vous trahi quelqu'un sur cette terre, hélas ! si pleine de trahisons? Quand avez-vous failli à un seul de vos enfants? Quand avez-vous abandonné celui qui voulait vous suivre, et vous suivre jusqu'à la mort ? Jamais. Quand avez-vous trahi celui qui voulait vous servir, et vous servir toujours? Jamais. Quand, enfin, avez-vous failli envers notre humanité, à un seul de vos engagements, à une seule de vos promesses ? Jamais, oh ! non jamais, vous

dis-je ! Pourtant, l'infidélité, vous l'avez rencontrée, vous, tant de fois sur la terre ! La trahison, oui, même la trahison, elle vous a tant de fois blessée au sein de cette humanité toujours prompte à déserter, et aussi, toujours prompte à trahir ! Combien de puissants vous ont trahie ! combien de politiques vous ont trahie ! combien d'apostats vous ont trahie et vous trahissent encore ! Et l'on vous a trouvée fidèle toujours ; oui, toujours fidèle envers l'humanité, parce que vous êtes restée toujours fidèle à Dieu et à la vérité, à la vérité qui est en vous et que vous êtes vous-même. Non, la vérité vous ne l'avez jamais trahie, vous qui êtes son immortelle et invincible défense. La vérité, vous l'avez toujours défendue, au risque même de vous rendre impopulaire. En un mot, toujours fidèle à la vérité et à Dieu, vous n'avez jamais ni abandonné, ni trahi une âme sur la terre. O mère divinement fidèle ! ah ! venez à moi ; c'est à vous que je m'abandonne, et que je me livre pour toujours, sûr, absolument sûr que vous ne me trahirez et ne m'abandonnerez jamais !

VI

Mais, alors même que nous avons rencontré au chemin de la vie cette chose rare que j'ai nommée la fidélité ; alors que je suis bien assuré que l'âme dont j'ai fait choix, pour donner ma confiance, veut me demeurer constante, dévouée, en un mot, fidèle ; fidèle jusqu'à l'abnégation, jusqu'au sacrifice, et même jusqu'au martyre ; hélas ! telle est la réalité de notre terrestre vie, que le temps, ou les événements, l'injure des hommes ou l'injure des choses, la nécessité de vieillir, de passer, de mourir ; que sais-je enfin, mille causes fatales conspirent à arracher de nos bras impuissants à les retenir, nos amis même les plus dévoués, même les plus fidèles, la fidélité elle-même. Oh ! combien ont pu nous demeurer fidèles, même dans l'infortune, fidèles en tout, fidèles partout, fidèles même jusqu'à l'héroïsme, et dont la fidélité a dû céder à cette violence à laquelle personne ne résiste ici-bas, la violence de la mort ! et combien, après avoir

possédé cet inestimable trésor de la vie, ont été vus pleurant sur la tombe de l'ami fidèle jusqu'à la mort, et, après ce départ de la fidélité pour un monde meilleur, sont retombés dans la tristesse et le vide de leur solitude !

Aussi, ce que je veux trouver comme suprême élément de ma confiance, c'est la durée, c'est la permanence, et s'il se peut, même l'immortalité. Ah ! ne me parlez pas, pour appuyer ma confiance, de ce qui peut se dérober aujourd'hui et me manquer demain. Ce qu'il me faut aujourd'hui, lumière, amour, bonté, force, fidélité, est-ce qu'il ne me le faudra pas encore demain ? et que m'importerait un appui d'un jour soumis lui-même à l'empire de la fragilité ?

Hélas ! et quand je regarde sur la terre, je n'ai sous les yeux que le spectacle toujours varié, mais toujours le même, de la caducité et de la fragilité. Comme tout s'use, et comme tout tombe ! comme tout s'en va ; et, aujourd'hui pour demain, comme tout va me manquer !... Ah ! la lumière qui m'éclairait, elle va s'éteindre ! l'amour qui m'embrassait, il va partir ; la bonté qui me consolait, elle va disparaître ; la force qui me soutenait, elle va se

briser ; et puis, plus rien, rien que mes ténèbres, rien que ma solitude, rien que ma désolation, rien que mon irrémédiable faiblesse !

Où donc est-elle la permanence, la durée, la constance ? où est l'immortalité surtout ? où trouverai-je un appui qui me dérobe avec lui-même à cet empire de la caducité, où je vois, sous mes propres regards, tout fuir, se précipiter et s'écrouler de toutes parts ?

J'ai besoin, pour me confier, de trouver la lumière qui éclaire mes pas dans les obscurs sentiers de ma vie ; je cherche dans la personne ou l'institution qui me doit diriger la véritable voyante. Mais où est ici-bas la lumière qui brille toujours et ne s'éteint jamais ? où sont les véritables voyants, dont les visions ne redoutent aucune nuit, et me promettent la clarté, la clarté permanente, même aux heures les plus obscures ?

J'ai besoin, pour appuyer mon cœur, de rencontrer un amour, mais non pas un amour que le premier souffle puisse emporter loin de moi, un amour que je possède aujourd'hui, que je puisse retenir encore demain, et après-demain, et toujours, oui toujours. Mais hélas ! tout ce

que j'aime se dérobe à moi-même, et l'amour même qui voulait être immortel sent, au souffle de l'événement, emporter son immortalité !

J'ai besoin de trouver, pour appuyer ma vie, avec l'amour, la bonté, la bonté dont Dieu a fait le meilleur fond de notre nature humaine. Mais hélas ! il n'y a qu'une bonté qui demeure, une bonté permanente, éternelle, la bonté de Dieu ; et toutes les représentations humaines de cette bonté divine, toutes ces frêles et caduques images de la bonté éternellement vivante, au moment où je crois les retenir, pour jouir de leur charme, s'évanouissent à mes yeux dans le vaste tourbillon qui emporte tout autour de moi.

J'ai besoin de trouver la force surtout, la force capable de soutenir, contre le souffle des orages, et contre l'assaut de tant de choses hostiles, mon infirme et chancelante vie. Et la force, je la trouve, en effet, au moins dans une mesure, en quelques êtres vivants, comme, dans une mesure aussi, je trouve la bonté ; mais vainement je cherche la force qui se soutient, et je sens trop que tous les objets, dont je veux faire ici-bas une défense pour ma faiblesse, s'ébranlent au souffle de l'orage, et sont pour moi, à l'heure de l'ad-

versité, comme le roseau qui perce, en se brisant lui-même, la main qui lui demande appui.

Je cherche, enfin, avec tout ce que je viens de dire, la fidélité ; et je la trouve rare la fidélité ; je la trouve pourtant ; je la trouve dévouée souvent, héroïque quelquefois, mais, comme tout le reste, fugitive toujours, et avec toute chose humaine, emportée, elle aussi, dans le torrent qui entraîne dans son cours toutes les choses du temps.

Ah ! vienne, vienne à moi, pour appuyer ma confiance, ce qui dure toujours et ne se dérobe jamais ! Vienne la mère de la vérité, la véritable institutrice de l'humanité, capable de porter devant mes yeux l'inaltérable lumière ; vienne la mère du bel amour, de l'immortel amour, capable de garder, à travers tous les égoïsmes du temps, son inextinguible flamme ; vienne la mère imitatrice de la bonté divine, gardant dans son cœur cette indéfectible bonté la plus faite à l'image de la bonté de Dieu. Vienne la mère de la vraie force, de la force permanente, et qu'elle prête à toutes nos faiblesses et à toutes nos impuissances l'appui de cette force éternellement résistante à toutes les agressions, et éternellement féconde de toutes

les créations. Vienne la mère de la fidélité, de la fidélité survivant à toute épreuve, de la fidélité qui n'a jamais failli, de la fidélité qui n'a jamais trahi. Vienne, enfin, la mère de la vie, de la vie indéfectible, de la vie qui, bien loin de vieillir, se rajeunit avec les siècles; vienne, pour appuyer ma vie d'un jour, la véritable immortelle; et qu'elle donne à ma vie passagère l'inébranlable appui de son immortalité.

Eh bien, mes frères, la durée la voici; l'immortalité la voici. Oui, voici une mère qui a duré et vécu deux mille ans ; deux mille ans, grand Dieu! sans changer, sans décroître, sans défaillir en aucune manière ; et voici que je la retrouve jeune comme la Vierge dont le front n'a pas de ride, et dont le visage garde une splendeur immaculée : la voici devant nous, malgré ses longs siècles, jeune, oui vraiment jeune; ah ! je le reconnais à ce signe d'immortalité que je vois partout briller sur elle ; oui cette mère que je cherche, cette mère de la lumière, de l'amour, de la bonté, de la force et de la fidélité, elle est telle que je l'ai rêvée, telle que je l'appelle par toutes les voix de mon être, pour

appuyer ma confiance ; elle est immortelle !

Et voilà pourquoi, moi qui crains tout ce qui meurt, parce que je crains la mort, je veux m'attacher à l'immortalité de ma mère. Donc, mes frères, reposons-nous là, sur le sein de cette mère immortelle ; et enfants que nous sommes, marchons portés sur son sein maternel, jusqu'à la gloire et au repos de l'éternité. *Amen*.

ALLOCUTION FINALE

ALLOCUTION FINALE

APRÈS LA COMMUNION DES HOMMES

LE JOUR DE PAQUES 1870 [1]

Nous sommes heureux de pouvoir donner à nos lecteurs ce que nous avons pu recueillir de la dernière et touchante allocution du R. P. Félix, le jour de Pâques, à la solennelle manifestation de la foi catholique de Notre-Dame. L'auditoire, plus nombreux encore que les années précédentes, a été vivement impressionné des paroles d'adieu prononcées par l'orateur, et cette émotion sera partagée par tous ceux qui, depuis dix-huit ans, ont pu entendre l'illustre conférencier.

1. Nous reproduisons ici cette allocution, telle qu'elle a été reproduite par le journal *le Monde* du 20 avril 1870.

Cor unum et anima una.
Un seul cœur et une seule âme.

Mes frères, voici un jour que le Seigneur a fait : *Hæc dies quam fecit Dominus.* On dirait qu'il l'a fait tout exprès pour nous, pour notre bonheur et pour notre joie ; donc, réjouissons-nous, et, dans la pure et radieuse lumière de ce grand jour, tressaillons d'allégresse.

Ah ! chers frères, en vous regardant si nombreux , si pressés les uns contre les autres, il me semble que j'ai comme une vue lointaine du bonheur du paradis : c'est vraiment ici l'accomplissement deux fois miraculeux et deux fois béatifique de la grande parole du prophète : *Emmanuel :* car, à l'heure où je vous parle, Dieu est vraiment avec nous, avec tous et avec chacun ; et tous nous sommes avec lui. Oui, le prodige est accompli ; l'unité est consommée ; nous voici, un seul cœur et une seule âme, *cor unum et anima una !* Vraiment la communion est faite, et, si j'ose le dire, le ciel est descendu sur la terre ; car, que pensez-vous que sera le ciel? Le ciel, ce ne

sera pas autre chose ; ce sera l'union de tous les cœurs humains dans le cœur de Dieu ; ce sera le *cor unum et anima una* réalisé dans son idéal le plus sublime ; ce sera la communion de toutes les intelligences dans la vérité de Dieu et de tous les cœurs dans l'amour de Dieu ; ce sera le paradis !

Et voilà la religion, Messieurs, la religion à son plus haut sommet, parce que la religion n'a pas pour but autre chose que de réaliser la communion des hommes en Dieu.

Regardez autour de vous ; y a-t-il quelque chose qui vous unisse comme la religion ? Mais non ; en dehors de la religion, est-ce que vous ne voyez pas comme tout vous divise ? votre science vous divise ; votre philosophie vous divise ; votre industrie vous divise ; votre commerce vous divise ; votre politique surtout vous divise et vous subdivise ; et je ne vois partout dans les réalités de votre vie, que la perpétuelle division et le fractionnement universel !

Mais ici, c'est l'unité, la grande unité des âmes en Dieu, c'est-à-dire le commencement du ciel sur la terre, selon le beau mot de l'auteur de l'*Imitation* : « O mon Dieu, là où vous

êtes, là est le ciel : *Ubi tu, ibi cœlum !* O communion de toutes les âmes en Dieu, commencement du paradis sur la terre !

Mais, mes chers frères, pour que cette union des âmes en Dieu soit consommée tout à fait, il faut qu'elle se réalise dans le véritable centre que Dieu nous a donné. Ah ! ce centre que Dieu a fait à notre unité religieuse, vous le connaissez : c'est le cœur, le cœur vivant de Jésus-Christ Notre Seigneur.

Nous sommes *un*, dit saint Paul ; mais bien que nous ne soyons qu'*un*, nous sommes plusieurs, *multi unum sumus ;* oui, et tout multiples que nous sommes, nous sommes un dans le Christ, *multi unum sumus in Christo.* Et de même que la vie religieuse élevée à sa plus haute puissance est le paradis sur la terre, le christianisme c'est la religion elle-même élevée à sa plus haute puissance. Pour nous, chrétiens, il n'y a pas d'autre unité religieuse.

Où la trouvez-vous, en effet, en dehors du christianisme, l'unité religieuse ? voyez passer et repasser les systèmes, les doctrines, les opinions, qui se heurtent, se brisent et se pulvérisent. Hélas ! même en

religion, c'est toujours la même chose : la division, la séparation, la dispersion. Mais nous, nous tous déjà unis dans la vérité, nous voici dans l'unité de l'amour de Jésus-Christ ; nous voici dans son cœur ! Ah ! demeurons là, mes chers frères, je vous en prie ; attachons-nous tous à ce cœur divin et humain tout ensemble. Ah ! il y a bien longtemps que je travaille à cette œuvre apostolique et fraternelle : vous amener tous à ce centre divin du vrai christianisme. Car, remarquez-le bien, si je n'ai pas toujours porté sur mes lèvres une parole aussi directement et formellement chrétienne que l'ambitionnait mon cœur d'apôtre, jamais pourtant, vous en êtes les témoins, je n'ai ni voulu ni cherché autre chose : *le progrès par le christianisme*, c'est-à-dire par Jésus-Christ et en Jésus-Christ Notre-Seigneur ; et telle fut toujours ma souveraine ambition : vous faire croître et croître encore, de toutes les manières, dans le Christ, qui est le principe et le terme de tout progrès : *crescamus in illo per omnia, qui est caput Christus*. Depuis dix-huit ans, je ne vous dis pas autre chose ; et je voudrais finir comme j'ai commencé. Ah ! oui, je voudrais

vous faire embrasser tous Notre-Seigneur Jésus-Christ, mais de cet embrassement sympathique, de cet embrassement profond, de cet embrassement invincible auquel désormais rien ne vous puisse arracher.

Oui, mes frères, attacher vos intelligences à la pensée de notre Christ, attacher vos volontés à la souveraineté de notre Christ, attacher vos cœurs au cœur de notre Christ, et là, réaliser la grande unité chrétienne, le grand mot de saint Paul, *multi unum sumus in Christo :* ce fut l'unique et la constante ambition de mon apostolat. Et, puisque vous y voilà tous, dans le cœur de Jésus-Christ, ah ! je vous en conjure, demeurez là ; demeurez là tous ; demeurez là toujours au vrai centre de votre christianisme ; car il n'y en a pas d'autre ; et que là s'accomplisse dans toute sa perfection l'idéal de notre unité : *cor unum et anima una !*

Mais je veux faire à vos âmes et à votre cœur un autre appel encore ; je veux vous dire : Non-seulement demeurez dans le cœur du Christ, pour être dans la vraie religion, c'est-à-dire dans la vraie communion des âmes avec Dieu ; laissez-moi ajouter : demeurez dans le cœur de

l'Église, pour être avec elle et par elle dans le vrai christianisme. Il n'y a pas deux christianismes, il n'y en a qu'un : le christianisme catholique, apostolique et romain, le vrai christianisme, la sainte Église dont je vous ai parlé cette année et dans les conférences et dans la retraite elle-même.

Mettons là nos cœurs, dans le cœur d'une mère; reposons là nos intelligences, dans la pensée d'une mère; abaissons là nos volontés, sous la parole d'une mère; et réalisons ainsi la grande union catholique dans le cœur de la sainte Église catholique !

Ah ! que de choses ici j'aurais eues à vous dire ! que de souvenirs à évoquer, quelle incomparable histoire à dérouler sous vos yeux, pour vous faire apprécier, comme il devrait l'être, le bienfait de notre unité catholique ! Ici encore, même sans sortir du christianisme, en dehors de l'Église, quel spectacle de séparation et de division est partout offert à vos regards ! Comptez, si vous le pouvez, toutes les divisions, tous les fractionnements, toutes les pulvérisations. En dehors de nous, vraiment il n'y a que de la poussière, et sur cette poussière rien qui

se soutienne. Mais voici l'unité : croire à l'Église, c'est-à-dire reposer son intelligence sur la parole de l'Église ; obéir à l'Église, c'est-à-dire soumettre sa volonté à l'autorité de l'Église ; respecter l'Église, c'est-à-dire environner de notre filiale vénération l'Église et toutes ses grandeurs ; et par dessus tout aimer l'Église, reposer nos cœurs dans son cœur : voilà le secret de la grande unité catholique.

Mais, mes frères, je ne finirai pas sans vous dire qu'il y a un autre point qui nous doit unir encore, et nous unir d'une union plus visible, point éminemment central et unitaire, le cœur d'un père, le cœur du Saint-Père, le cœur de notre grand Pontife. Oui, tout ainsi qu'il n'y a pas de vraie religion ni de vraie communion des âmes en dehors du christianisme ; tout ainsi qu'il n'y a pas de véritable christianisme en dehors de l'Église ; il n'y a pas de véritable Église ni de véritable unité catholique en dehors de Pierre, le centre, la base et le fondement de l'Église ; et c'est ici le lieu de vous rappeler cette parole devenue justement célèbre dans la catholicité : « *Ubi Petrus, ibi Ecclesia.* Là où est Pierre, là est l'Église. »

Ah ! il me semble qu'au moment où je vous parle, j'ai comme une vision, une vision pleine de grandeur et de suavité ; je crois voir apparaître ici, dans toute sa majesté, l'incomparable figure de Pie IX ; oui, cette figure tout à la fois si grande et si douce, si majestueuse et si souriante, il me semble la voir planer sur cette assemblée. Le voici, notre Saint-Père ; il nous regarde d'un regard d'amour ; et, en nous voyant comme une grande famille de frères, autour de l'autel catholique, il nous dit : « Ah ! je vous reconnais ; vous êtes mes enfants, et je suis votre père ; venez tous à moi ; groupez-vous autour de moi ; moi, Pie IX, le Vicaire du Christ, le Père de tous les chrétiens, je suis le centre visible et vivant de votre unité dans le Christ. »

Oui, mes frères, voilà ce qu'il faut faire aujourd'hui ; nous, la grande famille catholique, nous devons nous presser autour du Père. Ah ! je vous en prie, par les entrailles de Jésus-Christ et par le cœur de Pie IX, faisons trève à nos divisions, à nos séparations, à nos agitations. Ah ! mettons-nous tous dans la disposition d'obéir à la parole de notre Père, d'accepter la

volonté de notre Père, d'aimer le cœur de notre Père ; en un mot, comme chrétiens et comme catholiques, reposons-nous, enfants que nous sommes, dans le cœur de notre Père !

Voilà, chers frères, où je voudrais vous affermir, et où je voudrais vous retrouver toujours, dans le cœur du Saint-Père, pour être par lui dans le cœur de l'Église ; dans le cœur de l'Église, pour être par elle dans le cœur du christianisme ; dans le cœur de Jésus-Christ, pour être par lui dans le cœur de Dieu ; dans le cœur de Dieu, pour être, si je puis dire, par lui et en lui, dans le fond du paradis.

Voilà où il faut être, et où il faut demeurer toujours ! Voilà où, en vous quittant, je veux vous laisser. En vous quittant !... mais non ; car là toujours je veux demeurer avec vous : et si, extérieurement, je me sépare de vous, là néanmoins nous serons toujours ensemble : dans le cœur du Saint-Père, dans le cœur de l'Église, dans le cœur de Jésus-Christ, dans le cœur de Dieu, au centre de ce paradis commencé sur la terre, et dont nous verrons la consommation dans le ciel.

Messieurs, après un apostolat de dix-huit

années, apostolat qui ne fut pas sans fatigue, et, je dois le dire, dans l'émotion sincère de mon cœur apostolique, qui ne fut pas sans joie, peut-être vous comprendrez que je songe à laisser à un autre le fardeau qui fut doux pour mon cœur, mais pesant pour ma faiblesse. J'ose espérer que notre digne Archevêque, [1] dont nous regrettons tous, en ce moment, l'absence, et dont la paternelle bienveillance me fut toujours une force, voudra bien me permettre de faire valoir auprès de lui ce que j'oserai nommer des droits à la retraite. Assurément, je ne puis donner pour prétexte à notre séparation ni la défaillance ni la fatigue ; après le travail de cette semaine vous ne voudriez pas y croire. Mais je n'ai pas seulement à m'inspirer de mes propres nécessités ou de mes propres défaillances ; j'ai à m'inspirer surtout de vos besoins et de vos convenances. Après avoir si longtemps encouragé la même parole et entendu les mêmes accents, vous devez éprouver quelque désir de sentir vos âmes remuées par des accents nouveaux.

Après tout, encore, faudrait-il bien finir un

1. Monseigneur Darbois archevêque de Paris, alors au Concile du Vatican.

jour. Nous subissons la loi des inévitables séparations. Vous comprendrez, toutefois, que je ne vous quitte pas sans quelque tristesse. Messieurs, dans toute chose qui finit il y a toujours un peu de tristesse, et les cœurs les plus virils ne s'en défendent pas. Pour me consoler en vous quittant, j'ai besoin de vous adresser une parole d'excuse et une parole de remerciement.

Oui, je sens le besoin que vous me pardonniez de n'avoir pas mieux servi, pendant ce long apostolat, la cause de Dieu et la vôtre. Je me dis à moi-même, et non sans une vive émotion : si, parmi vous, plusieurs ne sont pas montés plus haut dans la voie qui conduit au ciel, et si d'autres que vous n'y sont pas encore entrés, qui sait si je n'en suis pas la cause ?...

Mais, Messieurs, je veux tout de suite écarter cette pensée ; j'aime mieux vous dire, en finissant, l'impérissable reconnaissance de mon cœur. Ah ! recevez-les, mes remerciements, recevez-les tels que je les ressens dans mon cœur ; ce sont les remerciements d'un apôtre, et d'un apôtre qui vous aime et qui a voulu vous faire du bien : il n'y en a pas de plus sincères, de plus profonds, de plus sympathiques, de plus émus.

Oh ! oui, chers frères, je vous remercie d'avoir soutenu mon apostolat, par lui-même trop faible et trop dépourvu de ce que vous aviez droit d'en attendre ; de l'avoir soutenu par votre persévérance et par votre sympathie, et, pourquoi ne le dirai-je pas ? par un concours qui ne m'a jamais fait défaut, et qu'il me semble, à cette heure même, retrouver plus grand que jamais.

Aussi, quoi qu'il arrive, désormais nos âmes sont à jamais unies dans le cœur de Jésus-Christ. Quoi que Dieu décide de nos destinées, nous serons toujours ensemble. Absent, je serai toujours avec vous; je le jure devant le ciel et la terre, je ne puis plus me séparer tout à fait de vous. Je le voudrais, je ne le pourrais pas; Dieu a lié nos âmes par des liens que ni le temps ni l'éternité ne peuvent plus briser. Je vous laisse la meilleure part de ma vie, je puis ajouter, la meilleure part de mon cœur et de tout moi-même ; et désormais, entre vous et moi, c'est à la vie et à la mort : *ad convivendum et ad commoriendum ! Amen !* [1].

FIN.

1. Le *Monde*, 20 avril 1870.

TABLE DES MATIÈRES

Pages

PREMIÈRE CONFÉRENCE.

Notre premier devoir envers l'Église. — Croire à sa parole 3

DEUXIÈME CONFÉRENCE.

Deuxième devoir des catholiques. — Obéir aux commandements de l'Église 65

TROISIÈME CONFÉRENCE.

Troisième devoir des catholiques. — Aimer l'Église 131

QUATRIÈME CONFÉRENCE.

Quatrième devoir des catholiques. — Respecter l'Église 195

CINQUIÈME CONFÉRENCE.

Cinquième devoir des catholiques. — Souffrir avec l'Église 249

SIXIÈME CONFÉRENCE.

Sixième devoir des catholiques. — Se confier à l'Église 335

ALLOCUTION FINALE

Après la communion des hommes, le jour de Pâques 375

973. — Abbeville, imp. Briez, C. Paillart et Retaux.

UNIVERSITAS O. M. I. OTTAWIENSIS

La Bibliothèque
Université d'Ottawa
Echéance

The Library
University of Ottawa
Date Due

a39003 011780672b
FELIX, JOSEPH.
DEVOIRS DES CATHOLIQUE

U D' / OF OTTAWA
COLL ROW MODULE SHELF BOX POS C
333 02 04 04 23 02 3